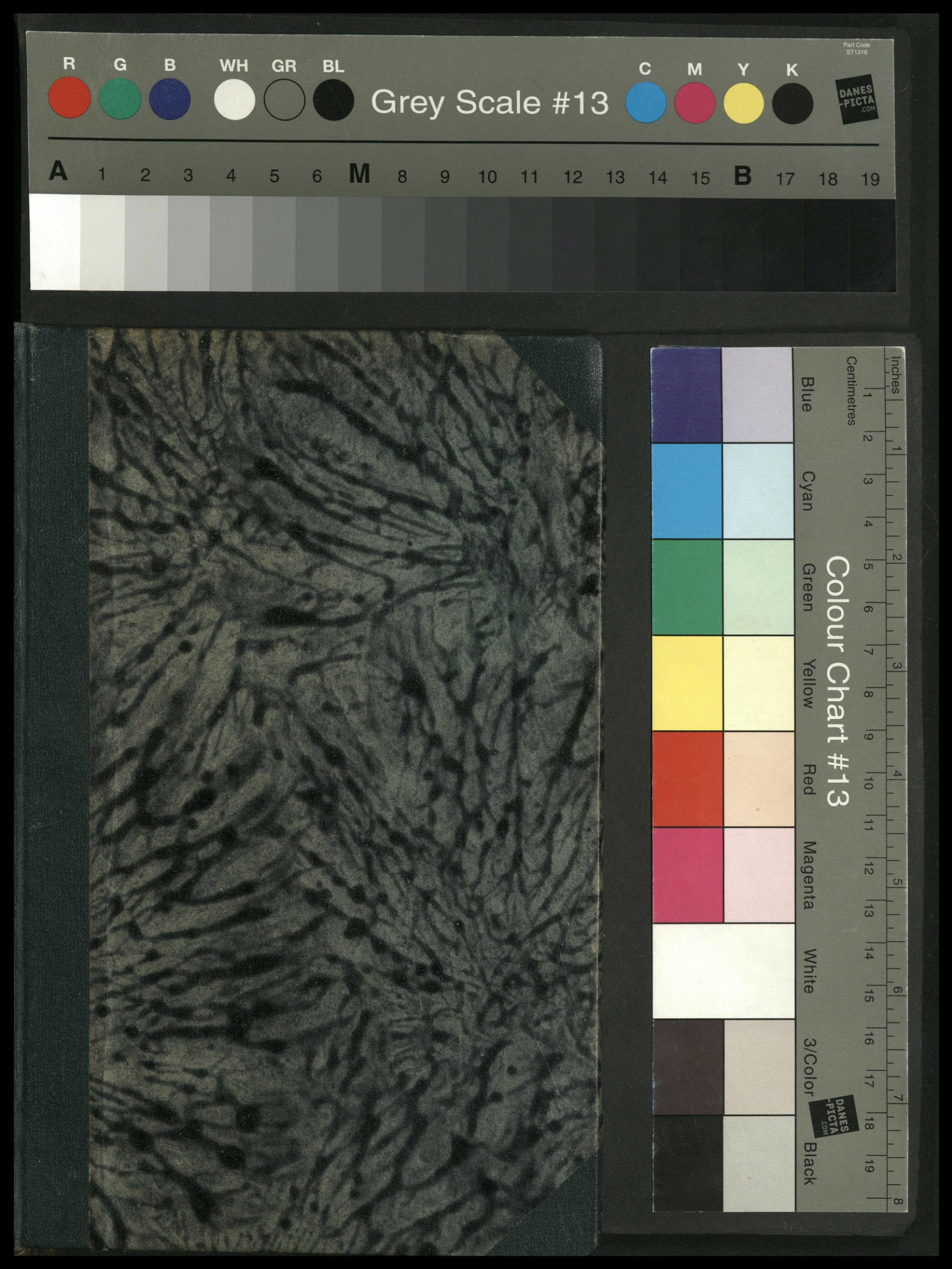

R
G
B
WH
GR
BL
Grey Scale #13
C
M
Y
K
Part Code
ST1316
DANES-PICTA.COM
A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19
Colour Chart #13
Inches
Centimetres
Blue
Cyan
Green
Yellow
Red
Magenta
White
3/Color
Black
DANES-PICTA.COM

Professeur Dr JULIEN NOWAK
Ancien Président du Conseil des Ministres
de la République Polonaise
Ancien Recteur de l'Université de Cracovie

Le Voyage
des
Parlementaires Polonais
en France

(Février-Mars 1927)

VIII.6.4.3.4

Préface de JEAN LOCQUIN
Député de la Nièvre
Président du Groupe Parlementaire Franco-Polonais

BIBLIOTEKA AKADEMII
SZTABU GENERALNEGO

EDITION DU GROUPE PARLEMENTAIRE FRANCO-POLONAIS
PARIS 1929

A Monsieur Aristide BRIAND

Président du Conseil,
Ministre des Affaires Etrangères de la République Française,

Apôtre invincible de la Paix.

Son admirateur et ami,

Professeur Dr Julien NOWAK.

PRÉFACE

Le petit livre, que mon éminent ami, le président Nowak, me prie de présenter au lecteur, a toute la valeur d'un acte de foi. Comme le célèbre ouvrage de Mickiewicz, il pourrait, en un certain sens, s'intituler Le Livre des Pèlerins Polonais, *car c'est un véritable pèlerinage à travers les provinces de France que nos collègues de la Diète et du Sénat de Pologne ont accompli et dont ce volume retrace fidèlement les étapes et les péripéties, en un style aisé, vivant et pittoresque.*

Ils ne sont pas venus se promener dans notre pays, comme tant de touristes curieux ou désœuvrés, le nez au vent et le « Baedeker » à la main. Ils sont arrivés, le cœur rempli d'une émotion intense, agités par tous les souvenirs communs qui nous lient les uns aux autres, attirés par cette étoile lumineuse qu'est la France, poussés vers elle comme vers la source inépuisable et sacrée de la Liberté. Et il n'est pas exagéré de dire que ce voyage, — le premier qui ait été effectué par une délégation parlementaire polonaise, depuis la signature de l'Armistice —, fut, en son genre, un événement historique.

Il a permis à nos compatriotes de pénétrer au fond de l'âme polonaise, qui s'est révélée à eux sans détours ni arrière-pensée, avec l'abandon et la spontanéité qui sont la marque d'une mutuelle confiance et qui font le charme des amitiés sincères. Ils ont senti battre tout près d'eux le cœur des représentants du noble pays qui, des bords de la Vistule slave, sont venus leur exposer nettement, en toute franchise, leurs vœux, leurs aspirations et, aussi, leurs appréhensions. Combien de préventions sont tombées, au cours de ces

confidences ! Combien de malentendus se sont dissipés, à la suite de ces explications loyales, échangées entre hommes animés d'un égal souci de la vérité ! Que de choses utiles nos compatriotes ont apprises pendant ces quelques semaines d'intimité intellectuelle et morale avec nos collègues de Pologne !

Et, d'abord, ils ont appris à connaître et à aimer ce peuple de trente millions d'âmes, qui, de loin, à travers les légendes, apparaît quelque peu mystérieux, uniquement composé de trouble-fêtes, impulsif et batailleur, et qui, de près, se montre, au contraire, avec toutes ses qualités de finesse et de sang-froid, de courtoisie et de réflexion, de labeur sérieux et de raison calme. Ils ont saisi avec empressement l'occasion qui leur était offerte de reviser et de préciser les notions encore assez incertaines qu'ils possédaient sur l'orientation politique et économique de la Pologne. Ils ont mesuré toute la place qu'occupe, dans l'ordre européen et dans l'édifice de la paix générale, cette nation frémissante d'énergie, impatiente d'action, si ancienne et si jeune à la fois, si longtemps rayée de la carte du monde et, enfin, si miraculeusement ressuscitée par le Traité de Versailles. Ils ont reconnu l'importance vitale que présentent pour elle des questions comme celle du libre accès à la mer ou celle des minorités nationales. Ils ont senti tout ce que signifient et tout ce que portent en eux de troublant les mots de « Dantzig ». de « Wilno » et de « Haute-Silésie. »

Oui, ils ont compris tout cela, en entendant, tour à tour, les délégués des groupes politiques les plus éloignés, depuis le « Parti Socialiste Polonais », adhérant à la IIe Internationale, jusqu'à l' « Union Nationale populiste », qui exprime la tendance conservatrice, exposer, en un langage à peine différent, des opinions absolument identiques.

Cette extraordinaire communauté de vues, cette parfaite « unité de front » de la délégation polonaise en

face des angoissants problèmes, qui tiennent en haleine l'Europe Centrale, ont produit sur les hommes politiques français la plus vive impression. S'il en était parmi eux qui se représentaient encore la Pologne d'aujourd'hui livrée, comme à l'époque du Liberum veto, *aux discordes intestines et incapables d'unir ses forces autour de quelques idées communes, ils ont dû rectifier leur jugement : le peuple polonais a le sentiment profond de l'unité nationale et il s'y cramponne d'un mouvement instinctif, comme à sa planche de salut la plus sûre. Cette unité nationale, elle est concrétisée à ses yeux par les frontières géographiques que lui a assignées le Traité de Versailles. Que ces frontières soient naturelles ou historiques, arbitraires ou factices, provisoires ou définitives, peu importe; elles ont pour lui un mérite, qui l'emporte sur toute autre considération : elles existent. Aussi, n'est-il pas surprenant qu'il fasse du maintien du Traité de Versailles l'idée centrale de sa politique extérieure. Il présume que, s'il se prête, en ce moment, à une revision anticipée, s'il laisse porter sans garantie la plus légère atteinte aux clauses du Traité concernant la Pologne, s'il consent à une rectification de frontières sans contre-partie, — et il n'aperçoit pas très bien, à vrai dire, quelle compensation pourrait, dès aujourd'hui, lui être offerte, — s'il permet à une Conférence Internationale de trancher hâtivement une seule maille de l'ouvrage, c'est toute la trame, sur laquelle a été tissée la Paix, qui se relâche et s'en va. Car, où s'arrêtera l'opération ? Qui limitera les sacrifices ? Qui réprimera les convoitises, une fois qu'elles auront été déchaînées ? C'est parce qu'il a conscience du péril qu'une revision prématurée ferait courir, non seulement à la Pologne, mais à la paix européenne, qu'il affirme hautement sa résolution de s'en tenir à la lettre du Traité et qu'il qualifie d'imprudence criminelle toute tentative qui aurait pour but de modifier brusquement l'état de choses actuel.*

Que, plus tard, quand les esprits seront calmés, quand le temps aura fait son œuvre d'apaisement, quand de nouvelles habitudes seront prises, des modifications puissent être envisagées et réalisées, d'un commun accord, entre la Pologne et tel ou tel de ses voisins, rien de mieux, mais, pour le moment, dans l'état présent du monde, la sagesse est de s'abstenir de toute initiative qui risquerait d'être inopportune et de provoquer une agitation, dont les conséquences seraient redoutables.

Si imparfait qu'il soit, le Traité de Versailles a pourtant réussi à écarter la guerre, à maintenir la Paix. Que l'Europe se donne la peine de s'organiser, que chaque nation prépare le désarmement matériel en même temps que le désarmement moral, que la pratique de l'arbitrage obligatoire se généralise, que « l'esprit de Locarno » triomphe, que les barrières douanières s'abaissent, que les Etats-Unis d'Europe se fondent, et alors le geste, qui apparaîtrait aujourd'hui comme une imprudence, sera, demain, dicté par la raison elle-même.

C'est, en effet, sur le plan international, et non pas seulement du point de vue strictement polonais, qu'il faut envisager la solution des graves difficultés, dont le Traité de Versailles a garni le berceau de la Pologne, à l'instant même où il la faisait renaître à la vie. Si la Pologne et l'Allemagne n'arrivent pas à s'entendre directement, leur désaccord projette aussitôt son ombre sur l'ensemble de la Société des Nations. Tous les peuples sont donc intéressés à ce que des rapports pacifiques s'établissent entre ces deux pays condamnés par l'histoire à vivre côte à côte. Ils doivent tous s'entremettre, le cas échéant, pour faciliter leur rapprochement, sinon leur réconciliation. Et ce n'est pas la France, — nos amis Polonais le savent, — qui sera la dernière à recommander la modération et la patience, pour éviter que les conflits latents ne s'enveniment. Notre rôle n'est point

d'exciter, mais de concilier. Il est ingrat, peut-être, mais il n'en est que plus méritant. Si nous voulons nous acquitter en toute conscience de notre mission, il importe que nous montrions de la vigilance, que nous ne nous contentions pas, en dépit du conseil de Montaigne, de laisser reposer notre tête sur le « mol oreiller » de « l'ignorance » et de « l'incuriosité ». Le plus urgent des devoirs qui sollicitent les représentants qualifiés des deux démocraties alliées, c'est, au contraire, de s'informer mutuellement et de se tenir en contact, pour ainsi dire permanent, les uns avec les autres, afin d'éviter toute surprise et toute fausse manœuvre.

Or, tel est précisément le but assigné à l'organisme interparlementaire franco-polonais et polono-français, que nous avons créé, en 1926, afin de faciliter la collaboration directe entre les membres des deux Parlements, soucieux de coopérer, par de fréquents échanges de vues, à la formation de cet « esprit européen », qui, malgré les différences des langues, des croyances, des intérêts et des races, finira bien par s'imposer, un jour, à tous les peuples las d'entretenir des sentinelles, résolus à désarmer les haines stériles et à organiser la Paix contre la Guerre.

A voir l'enthousiasme sincère avec lequel la Délégation parlementaire polonaise a été accueillie dans toutes les villes de France qu'elle a visitées, on se rend compte que le terrain est admirablement préparé pour une telle collaboration : les deux peuples, élevés à la même école de l'idéalisme, ont, depuis plusieurs générations, mêlé leur histoire, servi les mêmes causes. Les noms de Jean Sobieski, de Kosciuszko, de Dombrowski, de Poniatowski, de Mickiewicz sont aussi populaires, en France, que ceux de Turenne, de Marceau, de La Fayette, de Michelet et de Lamartine. Et si les Français sont attentifs aux choses de Pologne, les Polonais suivent avec une constante sympathie tout ce qui se passe en

France. Au cours de ce mémorable voyage, la Délégation parlementaire polonaise n'a pas seulement étonné nos compatriotes par l'étroite communauté de vues dont ses membres ont fait preuve dans l'appréciation des grands problèmes de politique extérieure, elle les a aussi émerveillés par la compétence et par le tact avec lesquels chacun d'eux s'est exprimé, en français, *sur les sujets les plus divers intéressant notre pays : questions de politique intérieure, questions économiques, industrielles, commerciales et agricoles, questions de main-d'œuvre et de l'immigration, questions sociales et religieuses, questions coloniales, questions artistiques et littéraires, questions gastronomiques même, nos collègues polonais ont montré qu'ils sont au courant de tous les aspects de notre activité nationale, de toutes les formes de notre « culture » et qu'ils sont, à l'occasion, en mesure d'en discuter pertinemment.*

Aussi, est-il hors de doute qu'en même temps qu'ils nous ont renseignés sur leurs propres affaires, ils ont amassé, chemin faisant, à travers nos provinces, une ample moisson de documents et d'observations personnelles, dont ils ont fait leur profit et dont ils retrouveront l'essentiel dans le consciencieux volume du Président Julien Nowak.

Sous son format modeste, ce livre contient une grande chose : l'émouvante confession d'un peuple fier, qui a fait la cruelle expérience de la servitude et qui, en proclamant son droit à la vie, a voué un culte fervent à la Liberté.

Le lecteur, qui apprécie surtout la droiture et la sincérité, sera reconnaissant à M. Julien Nowak d'avoir publié ces pages ardentes, où se reflètent avec vigueur les traits les plus caractéristiques de l'âme polonaise.

Jean LOCQUIN.

LE VOYAGE
DES
PARLEMENTAIRES POLONAIS
EN FRANCE

(Février - Mars 1927)

CHAPITRE PREMIER

SÉJOUR A PRAGUE. ARRIVÉE A STRASBOURG. VISITE DE LA VILLE. EXCURSIONS A METZ, VERDUN ET SUR LES CHAMPS DE BATAILLE. ARRIVÉE A REIMS. A LA GLOIRE DU CHAMPAGNE !

AU mois d'octobre 1925, une délégation de dix députés français avait fait en Pologne un voyage extrêmement instructif, à la suite duquel furent jetées les bases d'une entente parlementaire entre les deux pays. Pour sceller cette union fraternelle, le groupe parlementaire franco-polonais adressa au groupe correspondant de Varsovie une invitation, à laquelle répondirent une vingtaine de parlementaires polonais, délégués par les différents partis politiques, en accord avec les présidents de la Diète et du Sénat. L'excursion était conduite par le sénateur Kiniorski, président de la Commission des Affaires Etrangères du Sénat, et par le député Niedzialkowski, à titre de suppléant.

La délégation se mit en route pour la France le 23 février 1927 et arriva le lendemain, de bonne heure, à Prague.

Comme nous disposions de trois heures avant le

départ du train qui devait nous conduire à Strasbourg, les parlementaires tchèques, ayant à leur tête le président de la Diète et celui du Sénat, profitèrent de la circonstance pour nous offrir un cordial déjeuner. Dans le groupe qui nous accueillit à la gare se trouvaient l'actuel représentant de la Tchécoslovaquie à Varsovie, le ministre Girsa, et M. Lasocki, alors ministre de Pologne à Prague. Nous avons pu, à cette occasion, constater combien M. Lasocki était aimé et estimé dans la capitale de la Tchécoslovaquie.

Le déjeuner, servi dans une grande salle de la gare, prit les proportions d'un repas somptueux ; il nous donnait comme un avant-goût de ce qui nous attendait dans la suite de notre voyage, car banqueter est un usage qui représente une des plus importantes fonctions de la vie sociale — et qui, même en politique, joue un rôle de premier ordre. Bonne ou mauvaise, c'est la coutume et rien n'indique qu'elle doive tomber bientôt en désuétude.

Des toasts ont été échangés pendant le déjeuner (ils avaient commencé dès le matin) ; nous avons eu l'occasion d'apprécier l'excellent polonais du ministre Girsa.

Le déjeuner a été suivi par une promenade en automobile dans Prague aux cent tours, promenade organisée par nos hôtes accueillants. Nous traversons une partie de la vieille ville, nous passons auprès d'une vieille église sur la Tyne, non loin de l'antique synagogue, et nous nous dirigeons par la tour des poudres et par le pont de Charles, vers la Petite-Côte et vers Hradczy, résidence du président Masaryk, où nous nous inscrivons sur un livre-souvenir, et d'où nous pouvons embrasser du regard le magnifique panorama de Prague, enceinte, comme d'un ruban, de la Veltave que bouclent ses nombreux ponts.

L'entretien tombe sur le président Masaryk, et tout le monde s'accorde pour affirmer qu'il est une vraie providence pour la Tchécoslovaquie : c'est un don de Dieu pour elle de posséder un tel président. On entend dire que, sans le président Masaryk, sans ses efforts ordonnés et persévérants pendant la guerre, qui sait si la Tchécoslovaquie eût existé. C'est l'opinion qu'on retrouve sur les lèvres de presque tous les Tchèques. On fait ressortir que Masaryk est un savant de haute valeur, mais que cela ne suffisait pas pour qu'il pût

diriger un Etat et que c'est par un très heureux enchaînement de circonstances que Masaryk dispose aussi d'une grande expérience politique.

Nos très obligeants hôtes nous accompagnent a la gare, nous installent dans nos compartiments et nous partons au milieu des cris de : *Na zdar ! Vive la Pologne !* Nous répondons : *Vive la Tchécoslovaquie !* Le train accélère sa marche — nous suivons des yeux les gestes d'adieu et la merveilleuse capitale de la Tchécoslovaquie s'efface comme une vision, comme un beau rêve.

Nous ne serons à Strasbourg que le jour suivant. Nous disposons alors d'assez de temps pour essayer enfin de nous rendre compte de la composition effective de notre excursion. Il y a parmi nous des représentants de tous les partis parlementaires et clubs polonais et aussi le président du cercle juif, le député Reich. Prennent part à l'excursion les députés et les sénateurs suivants : MM. Ignace Balinski, Boleslas Bator, Joseph Chacinski, Adam Chadzynski, Jean Dabski, Georges Goscicki, Vinceslas Januszewski, Marjan Kiniorski, Ladislas Kosydarski, Marjan Koscialkowski, Armand Lieberman, Léon Lubienski, Antoine Marylski, Miecislas Niedzialkowski, Julien Novak, Antoine Paczek, Stanislas Posner, Léon Reich, Eustache Rudzinski, Stanislas Stronski, Ignace Szebeko, Stanislas Thugutt et l'abbé Alexandre Wojcicki. A un certain moment du voyage, le député Niedzialkowski s'est vu obligé de revenir en Pologne et a été remplacé par le sénateur Posner, qui a suivi l'excursion jusqu'au bout. La délégation était accompagnée enfin de M. Joseph Dwernicki, secrétaire du maréchal de la Diète d'alors, M. Rataj, en qualité de secrétaire et de trésorier de la délégation.

Nous sommes arrivés, le 25 février, de bon matin, à Strasbourg, où nous étions attendus à la gare par M. Wolf, représentant la Municipalité, par le consul polonais, M. Nieduszynski, par le député Capgras, membre du bureau du groupe parlementaire franco-polonais, qui a accompagné la délégation durant tout le voyage, et enfin par M. Edouard Krakowski, le très sympathique et actif secrétaire général du groupe. La délégation a été saluée à son entrée en France par M. Jean Starzewski, premier secrétaire d'Ambassade, représentant M. l'Ambassadeur de Chlapowski.

Biblioteka Akademii Sztabu Generalnego

l'agence télégraphique Pat s'y était fait représenter par M. Paul Kleczkowski.

Après avoir pris un peu de repos et après avoir déjeuné, nous nous sommes mis à visiter la ville et tout d'abord les grands bains municipaux contenant une piscine monstre, puis un énorme hôpital de 3.000 lits ; ce bâtiment est trop vaste pour qu'il puisse être visité dans tous ses détails au cours d'une simple promenade ; du reste, nos camarades de voyage nous rendront compte de la façon dont les choses s'y passent ; M. Balinski, M. Lubienski et moi, nous nous rendons à la Cathédrale, y devançant les excursionnistes. Oh ! nous n'avons pas regretté notre temps ; on ne regrette jamais un séjour auprès des chefs-d'œuvre édifiés par les mains et le génie humain, à l'image et à la ressemblance de Dieu.

La Cathédrale ne nous était pas étrangère, à tous les trois, et il ne nous en était que plus facile de nous abandonner totalement à sa pure beauté, la curiosité première ne nous dérangeant plus.

La Cathédrale n'est pas homogène ; à côté de la nef et du grand portail gothique, on voit des fragments de roman. Le tambour au croisement des nefs est romano-byzantin, tandis qu'un des portails latéraux est de pur roman.

Il n'y a pas assez d'air autour d'elle et il est bien difficile d'embrasser des yeux son ensemble, parce qu'elle est entourée de maisons ; mais, en revanche, il y a derrière elle un fond sur lequel les dimensions monstres de ce géant de pierres apparaissent plus nettes.

Nous sommes dans le pays des cathédrales gothiques aux tours le plus souvent inachevées ; la Cathédrale de Strasbourg ne possède, elle aussi, qu'une seule tour achevée, mais elle n'a rien perdu pour cela de sa beauté, peut-être même y gagne-t-elle en légèreté, car l'autre tour à peine commencée s'élève à une hauteur illimitée sur les ailes de notre fantaisie. On dit que Napoléon prétendit que la tour de la Cathédrale d'Anvers fut faite de dentelle — mais alors celle de Strasbourg est du plus fin filage en pierre dont se soient mis en frais le monde et l'art des constructions.

Le portail principal est une sculpture unique en porphyre rouge : sur un fond d'architecture filigranée extrêmement remarquable, des suites de saints et

d'apôtres ; des scènes de la Sainte-Ecriture en un haut relief magnifique : les statues équestres des rois de France, des chimères exotiques, en haut, au-dessus de l'arc des portes, le Christ, Seigneur du monde, est assis sur un trône et au-dessus de lui — plus haut encore — la Madone avec l'enfant, un chef-d'œuvre, plein d'expression, de l'art du Moyen-Age.

La partie supérieure du portail est éclairée par une colossale baie ajourée, la « rosace », dont il est bien difficile de croire qu'elle ait le prodigieux diamètre de seize mètres, si on l'observe d'en bas.

Un des portails latéraux, celui de Saint-Laurence, de gothique flamboyant avec des figures d'apôtres, rappelle si vivement, par son style et par sa facture, les figures du maître-autel de Guy Stwosz à Notre-Dame de Cracovie, qu'au premier coup d'œil il semble que ce soient les chefs-d'œuvre de notre église cracovienne traduits en pierre.

A l'intérieur de la Cathédrale une forêt de colonnes montant jusqu'au ciel et soutenant la voûte ailée. Mais notre attention est absorbée surtout par les vitraux composant toute une gamme de tons merveilleux exprimés par la couleur. Oui, en vérité, des tons, parce que de tels vitraux ne sont plus de la couleur toute seule, mais plutôt l'union de la couleur avec la musique, avec cette musique qui parle non seulement au sens de l'ouïe, mais aussi à celui de l'œil, si profond et si intense est le plaisir qu'ils procurent, ces magnifiques vitraux de la Cathédrale de Strasbourg, ces enfants mystiques du Moyen-Age.

A midi, déjeuner offert par la Municipalité. Près des assiettes, il y a partout des verres à vin, disons plutôt des groupes de verres et une grande coupe plate à champagne pour les toasts, parce qu'en France on ne porte des toasts qu'avec le champagne et au dessert. Cet équipement des tables de banquets se renouvelle pendant tout le cours de nos pérégrinations sur le sol français, et ces banquets, qui se sont répétés deux fois par jour et même plus souvent, ont été une preuve extraordinaire pour notre endurance et pour l'entraînement de nos organismes.

Le premier toast a été porté en l'honneur de la Pologne par le maire de Strasbourg, M. Jacques Peirotes, qui a salué la délégation parlementaire, voyant dans sa visite la conséquence tout à fait natu-

relle des relations qui existent depuis longtemps entre la Pologne et la France.

Les Polonais ont contribué activement à la libération de l'Alsace ; ce sont les descendants des héros polonais, guerriers de l'époque de Napoléon, et aussi des années des insurrections de 1831, 1848 et 1863 qui, habitant la France, se sont présentés en 1914, au premier appel, sous les drapeaux français, et beaucoup d'entre eux sont tombés sur le champ de gloire. M. Peirotes a couronné son toast par le cri historique de Floquet : « Vive la Pologne, Monsieur ! »

Ensuite, M. Moeder, vice-président de la Chambre de Commerce, a pris la parole et a rappelé qu'en 1830 les Français d'Alsace accouraient sous nos drapeaux et que, après la débâcle, lorsqu'un groupe de généraux polonais, au mois de décembre 1831, est arrivé à Strasbourg, la population leur a préparé un accueil enthousiaste. Combien sommes-nous plus heureux, nous qui vivons aujourd'hui, a ajouté M. Moeder, lorsque nous accueillons nos hôtes polonais, qui ne sont plus des malheureux exilés de leur patrie, mais les représentants d'une libre nation qui dirige ses destinées à sa volonté. Que l'amitié franco-polonaise dure aussi longtemps qu'existeront les deux nations !

M. Capgras, député du Tarn-et-Garonne, guide de l'excursion, a fait remarquer que le plus nombreux et aussi le plus fort et le plus actif des groupes du parlement français est le groupe franco-polonais ; il est persuadé, dit-il, que les conversations qui auront lieu entre les hommes politiques polonais et français contribueront à maintenir la paix européenne ; en conséquence, il porte un toast à la plus étroite collaboration du groupe franco-polonais de Paris et du groupe polono-français de Varsovie.

Le préfet, M. Borromée, porte un toast au nom du gouvernement français, et dit que, comme l'histoire de la Pologne est la lutte pour l'indépendance, l'histoire de l'Alsace, c'est la lutte pour la liberté.

M. Kiniorski, président de la délégation polonaise, a répondu. Il a souligné que la délégation était arrivée intentionnellement d'abord à Strasbourg, parce qu'elle désirait franchir la frontière française dans cette Alsace, qui, elle aussi, a longtemps souffert sous la botte prussienne : « Nous avons voulu manifester de cette façon nos sentiments envers l'Alsace. Nous

sommes heureux de nous trouver dans cette ville, autrefois si glorieuse, patrie de Dietrich, dans la maison de qui Rouget de l'Isle chantait, pour la première fois, la *Marseillaise*. L'écho de ce chant héroïque a retenti jusqu'aux bords de la Vistule, annonçant la liberté à tous les peuples ».

Le député Szebeko a remercié cordialement les Français de leurs toasts.

Après le déjeuner, nous avons visité le port sur le Rhin, remarquablement élargi par la France. Nous avons appris, à notre étonnement, que, par le tonnage et le mouvement des bateaux, il occupe la troisième place entre les ports français et que, le trafic augmentant rapidement, il occupera, probablement sous peu, la seconde place.

Le soir, la délégation est reçue par M. Peirotes, maire de Strasbourg. L'entrée d'honneur de la Mairie était transformée en un jardin artificiel et décorée aux couleurs polonaises et françaises. M. Peirotes, entouré des membres du Conseil et du bureau municipal, faisait les honneurs. A la réception, prirent part MM. le préfet Borromée ; Moeder, vice-président de la Chambre de Commerce ; Haelling, commandant du port ; le général Tanant ; Haug, secrétaire général de la Chambre de Commerce ; Lucius, secrétaire de la Chambre ; le prof. Gillot, représentant M. Carre de Malberg, président des « Amis de la Pologne », à Strasbourg ; M^lle^ Peirotes et nombre de personnes encore.

M. Peirotes prononce un discours dans lequel il assure la délégation que la France n'oubliera jamais quelle gratitude elle doit à la Pologne qui lui a donné dans le passé de si multitudes preuves d'affection.

« On se souvient particulièrement ici, dit-il, du soutien que les membres polonais du Reichstag allemand apportèrent aux députés alsaciens quand, en 1874, Teutsch lut la solennelle protestation contre l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine. Les Alsaciens donnèrent par réciprocité leur appui à la Pologne, notamment lors des persécutions du gouvernement prussien dans la question de la langue ». Il exprime l'espoir que les générations actuelles s'inspireront de ces belles traditions de solidarité.

M. le député Liebermann répond aux paroles du maire de Strasbourg. Il se félicite de ce que Stras-

bourg soit la première halte du beau voyage qu'il vient d'entreprendre avec ses collègues. M. Liebermann rappelle comment le nom de Strasbourg était répandu de tout temps en Pologne, jusque dans le folklore de son pays. Dans notre jeunesse, dit-il, nous chantions un refrain populaire dont voici quelques phrases :

A Strasbourg sur le pont,
Je me trouvais un jour,
La brise caressait mon front
Et je rêvais à la patrie.

L'orateur évoque ensuite l'accueil que la France fit naguère aux généraux, aux penseurs et aux écrivains polonais. C'est au soufle du génie français, qu'ils écrivirent leurs chefs-d'œuvre. C'est grâce à ce génie qu'ils ont pu pénétrer les générations qui ont entendu sonner l'heure de la libération.

« Aujourd'hui, les Polonais ne viennent plus en martyrs. Ceux que vous avez devant vous sont les représentants d'un peuple jeune, ardent, optimiste, orienté vers un idéal républicain dont il ne s'éloignera jamais ».

Prirent encore la parole M. Gillot, vice-président du groupe strasbourgeois des « Amis de la Pologne », et M. Nieduszynski, consul de Pologne.

Pendant la réception, « on goûta » — comme l'écrit le *Journal de l'Est* — « un des meilleurs crus d'Alsace, auquel tout le monde fit grandement honneur ».

La délégation a visité ensuite l'Université, puis nous avons dîné dans notre cercle et sans aucune solennité.

Le président de la délégation nous a conseillé de nous donner du mouvement après le dîner et de faire une plus ample visite des curiosités de la ville sous sa direction. Le projet a été immédiatement adopté et je me souviens, comme dans un rêve, des grandes coupes de cristal refroidies à la glace et contenant un de ces cognacs... sans aucun doute français. « Quel don inestimable du ciel est le « grain de raison ! » Quels nectars olympiens l'homme a appris à en préparer ». Ces phrases nous reviennent en mémoire, lorsque nos yeux se portent sur ces divines coupes contenant le liquide pareil à l'or fondu.

Plusieurs d'entre nous ont fait leurs études en France et pour évoquer leurs souvenirs de jeunesse, il

suffit de bien peu de chose. Un mot d'argot parisien — « turbin », synonyme de « travail », — jeté par mégarde dans la conversation, nous reporte, par exemple, d'un seul coup à vingt ans en arrière en faisant revivre dans nos cœurs la vieille et pittoresque chanson des boulevards que tout le monde connaît.

Il a fallu se lever de bon matin, de très bon matin, pour être conduits à la gare et nous rendre à Verdun.

A huit heures, halte à Metz et déjeuner à la gare. Tables servies, et à chacune un Français du pays comme commensal, deux Polonais comme invités. A ma table les honneurs sont faits par le propriétaire d'une petite fabrique de pâtés ; instantanément le contact s'établit et aussi l'échange des opinions et l'analyse des états d'âme. Oh ! si l'on parle d'états d'âme, on voit aussitôt poindre dans la profondeur des yeux bleu de notre hôte un souci aigu de l'avenir, un souci qui s'exprime dans les paroles de notre amphytrion Lorrain, parlant aussi bien l'allemand que le français. Il n'y a là d'ailleurs rien d'étonnant, car cette terre et ses fils sont l'objet de querelles séculaires qui, de temps en temps, s'aggravent dans le tourbillon de la guerre entre les deux nations voisines. La génération d'aujourd'hui, que la victoire a rendue à la France, voudrait avoir des garanties sur son avenir, elle se demande ce qu'elle deviendra demain, si l'horizon politique international ne s'éclaircit pas.

Nous avons rencontré à Metz quelques Polonais, comme par exemple l'abbé Kudlarczyk, personnalité pleine de mérite par son action en France, et aussi l'abbé Ritz.

Nous sommes arrivés à midi à Verdun, où nous avons été reçus à la gare par la Municipalité avec le maire, M. le député Victor Schleiter, à sa tête ; par le sous-préfet, M. Campion ; le général Bordereau, gouverneur militaire de la ville ; le colonel Marchal, ancien professeur à l'école militaire de Varsovie, etc.

Le déjeuner a été offert par le général Bordereau dans le lieu même où résidait l'Etat-Major français pendant le siège, une pièce casematée à 12 mètres sous terre à laquelle on accédait par un long tunnel. Le général Bordereau, en portant un toast en l'honneur de la Pologne, a fait ressortir les liens indestructibles qui unissaient et qui uniront toujours la France

à la Pologne. M. Kiniorski, dans sa réponse, a évoqué les gigantesques combats qui ont eu lieu à Verdun.

La salle était éclairée à l'électricité, l'accès de la lumière du jour étant impossible ; elle était ornée des étendards des régiments qui ont combattu à Verdun et de drapeaux aux couleurs polonaises. Aux murs, les portraits de quelques-uns des héros qui y sont tombés.

Nous avons visité ensuite la citadelle et la cathédrale gothique en pierre, démolie par les obus allemands, mais déjà à moitié reconstruite, et enfin le champ de bataille de Verdun, le plus grand dans l'histoire du monde par le nombre des soldats qui y sont tombés et par l'acharnement des combats qui s'y sont livrés.

Les environs de Verdun, où les luttes se sont déroulées, forment à perte de vue un désert, sur lequel il n'est resté aucun vestige d'établissements humains, — par endroits seulement on voit de lugubres traces de forêts ou d'anciens jardins. des moignons d'arbres rabougris, tordus, déchiquetés, calcinés. La terre, fouillée à l'intérieur par les obus — il en est tombé ici des dizaines de milliers par mètre carré — qui de sa profondeur ont exhumé les couches stériles, a été transformée en une poussière infertile que le vent a répandu sur la contrée. Ce champ de bataille sur lequel ont été fauchés près de un million de soldats — 400.000 Français et 500.000 Allemands — présente aujourd'hui un aspect encore plus morne qu'au lendemain de la guerre. Les espaces déserts sont couverts d'herbes folles et de bruyères — la bourrasque souffle sans obstacle sur la nudité élémentaire du sol, et il semble qu'à travers ses sifflements on entende les gémissements des âmes de ceux qui y ont péri, des âmes planant sur ce tombeau unique dans l'histoire du monde par ses dimensions gigantesques et qui, dans son sein froid, réunit Français et Allemands.

La délégation, après avoir déposé une couronne de fleurs sur le tombeau du Soldat Inconnu, a visité le champ de bataille et surtout les débris lugubres des forts de Douaumont et de Vaux, témoins de combats héroïques et surhumains. Les deux forts produisent une impression bouleversante. Nous apercevons sous une des voûtes quelque chose qui pointe de terre, une sorte de plantation de fer. Ce sont des baïonnettes

crevant le sol noir et fixées sur des fusils invisibles tenus par d'invisibles mains. Il y en a dix, trente, cent peut-être, peut-être plus. C'est tout un détachement de soldats, tués par une mine, et recouverts de la terre soulevée par l'explosion. Leurs dépouilles n'ont pas été retirées de dessous le remblai, on les a laissés comme ils ont péri, dans cette tombe naturelle, — qu'on a simplement recouverte d'une voûte. Ils sont là, debout, les pauvres petits soldats ensevelis dans la terre et dans la poussière, l'arme prête, comme s'ils considéraient que leur peine et leur sacrifice ne sont pas encore finis, et, seul signe de protestation contre les combats meurtriers, leurs baïonnettes rouillées font saillie vers le ciel. C'est un tableau indicible, émouvant jusqu'au fond de l'âme, et il y en a d'autres, hélas ! beaucoup d'autres semblables !

Nous parvenons à l'une des grandes tombes communes, où ont été ensevelis les os des morts d'un seul détachement. Dans la pénombre du mausolée tremblottent des petites flammes sacrées ; on aperçoit le chuchotement des prières pour les morts. La nuit va tomber, le crépuscule couvre d'un crêpe de deuil ce cimetière des peuples qu'est aujourd'hui Verdun.

Nous revenons à la ville, qui est déjà en grande partie reconstruite. Pendant le banquet offert par la Municipalité, le député-maire Shleiter nous rappelle les moments difficiles et héroïques vécus par la ville de Verdun. Le président Kiniorski, dans sa réponse, a fait ressortir qu'après la visite du champ de bataille nous sommes tous ébranlés, à un tel point qu'il n'est en état de dire quoi que ce soit ; il pense du reste que les mots ne sont rien devant les événements qui se sont déroulés sur cette terre imbibée du sang de près d'un million d'hommes ; il propose donc que tout le monde se lève et que l'on garde le silence pendant une minute en signe de deuil.

A la réception à l'Hôtel de Ville, qui avait précédé le banquet, M. Campion, sous-préfet, s'était adressé à la délégation en termes chaleureux :

« C'est avec un vif sentiment de gratitude, a-t-il dit, que je vous remercie, au nom du gouvernement, de la pieuse pensée que vous avez eue de commencer votre voyage en France par un arrêt d'une journée à Verdun.

« Vous avez voulu vous incliner sur les tombes de

nos héroïques soldats et vous recueillir en songeant que 400.000 Français sont tombés devant Verdun pour la cause du Droit et de la Liberté. Vous avez vécu aujourd'hui des heures de tristesse et d'émotion intenses, mais au fond de votre cœur un sentiment d'espoir et de confiance dans l'avenir est né en voyant l'admirable défense du petit soldat français, et ce que nos populations ont obtenu depuis l'armistice par un labeur obstiné de chaque jour.

« Vous et nous avons au cœur un sentiment qui nous est très cher et pour lequel les Polonais et les Français se sont fait tuer : l'amour de l'indépendance et de la liberté, c'est ce sentiment qui nous unira de plus en plus, et nos deux républiques, la main dans la main, verront une ère de prospérité dans le Travail et dans la Paix ».

Nous avons vu à la mairie les diplômes d'honneur et les décorations militaires envoyées à Verdun du monde entier pour l'héroïsme déployé sur ce champ de bataille et, parmi ces diplômes, celui de la Pologne, et nous nous sommes inscrits au livre commémoratif, où figure déjà le nom du maréchal Pilsudski, qui a visité Verdun en 1921.

Enfin, le maire a décoré de la médaille commémorative de Verdun le député Simon Reynaud, qui nous accompagnait et qui participa à la défense de la forteresse. De retour à l'hôtel, nous tombons en plein bal masqué. — Hé ! marquis à la blonde perruque, au jabot de dentelle et à la fausse épée, qui constamment tournoies dans le tourbillon de la danse, avec la même mutine Pompadour, as-tu donc oublié que tu danses au milieu d'un cimetière ? Et vous, gondolier de Venise, toréador matamoresque, vous l'avez aussi oublié ? — En vain, nous attendrions une réponse : les couples tournoient sans trêve, d'un rythme vertigineux, enivrés par le flux passionné de la musique. Peut-il y avoir quelque chose de plus dramatique que cet insouciant bal masqué après la visite du champ de bataille de Verdun ? Peut-il y avoir une plus véhémente illustration de la vie et de ses forces que ce contraste ? La vie est aussi forte que la mort et. comme le disait le vieux Gœthe :

Die Zeit sie maht so Rosen als Dornen,
Aber das treibt wieder von vornen.

« Oui, le temps moissonne les roses comme les épines, mais il en fait repousser d'autres ! »

Le lendemain, nous sommes partis de bon matin pour Reims en automobiles, par une route détournée, pour voir le terrain de la lutte des grandes armées. Nous sommes passés à travers les champs de batailles historiques, en côtoyant le célèbre « Chemin des Dames », — nous sommes passés devant des établissements démolis, sur des sols fouillés par les obus et sillonnés de tranchées à demi comblées ; nous sommes passés devant des cimetières immenses plantés de milliers de croix, et, notamment, devant l'un d'eux réservé aux soldats polonais. Au loin, à perte de vue, on aperçoit une plaine blanche ; peut-être les champs de sarrasin fleurissent-ils déjà, avec ce si précoce printemps ? Ou peut-être est-ce un beau jardin ?... L'image s'approche, elle devient plus nette, c'est un jardin, en effet, un jardin de quatre-vingt mille croix blanches, marquant les tombes de quatre-vingt mille soldats anglais, tombés ici, sur la terre de France...

Un peu après midi, nous arrivons à Reims. Nous sommes reçus par le maire, entouré de son Conseil municipal ; des notables de la ville, des autorités civiles et militaires, et, après les présentations, nous nous mettons à table. Le déjeuner, offert par la Municipalité, est servi dans un hôtel situé vis-à-vis de la Cathédrale qui, par bonheur, n'a pas été entièrement démolie : mais d'un superficiel coup d'œil on se rend compte des dégâts commis et l'on a le cœur serré, parce que la Cathédrale de Reims est le miracle architectonique du monde.

A table, ont pris place, avec la délégation polonaise, le maire de la ville, le député Paul Marchandeau, accompagné de ses adjoints, MM. Hodin, Mathieu, Chézel, Vallaud, Guichard, et de la plupart des conseillers municipaux ; MM. Langeron, préfet de la Marne ; Chiraux, sous-préfet ; Déat, de Mun, Capgras, Dr Molinié, Poittevin, S. Raynaud, députés ; Robinet, directeur de la Société Vinicole ; Patoux, président du Tribunal de Commerce ; Charles Charbonneaux, président de la Chambre de Commerce ; Deneux, architecte de la Cathédrale ; Krakowski et un grand nombre d'autres invités.

A l'heure des toasts, le député-maire de Reims a pris la parole et a souligné que tout ce que Reims

compte de personnalités représentatives de son activité dans tous les domaines s'est réuni ici, pour recevoir et honorer leurs chers hôtes polonais, et répondre ainsi à l'accueil chaleureux que trouvèrent en Pologne les parlementaires français, l'année précédente, lorsqu'ils s'y rendirent sous la conduite de M. Jean Locquin, député de la Nièvre, président du groupe parlementaire franco-polonais, qui, retenu à Paris au dernier moment, s'était fait excuser.

« La France, dit-il, est intimement liée à la Pologne par l'identité des souffrances, par l'identité des difficultés et par l'identité des aspirations. Si la France et la Pologne ont beaucoup souffert, elles ont conçu aussi des idéaux qui leur sont communs ; aucune idée de rancune ni de haine ne les anime, mais elles ne veulent pas que le cataclysme puisse se reproduire ni pour elles ni pour personne, c'est pourquoi nous célébrons la collaboration qui se crée entre parlementaires français et polonais.

« Cette collaboration permettra en outre de régler amicalement le problème délicat de la main-d'œuvre polonaise en France et d'éviter les suites déplorables des campagnes tendancieuses menées pour troubler la bonne harmonie entre les deux peuples.

« Notre ville offre le douloureux exemple de tout ce que la guerre peut semer d'horreur et de désolation ; aussi nous tournons-nous avec espoir vers tout ce qui peut nous empêcher de commettre des erreurs sanglantes et périlleuses, déjouer les excitations maladroites d'où les conflits surgissent. L'union de nos deux pays est la plus sûre garantie de la paix, l'union intime, que raffermissent des visites comme celle de ce jour ». — Et M. Marchandeau termine par un toast très cordial en l'honneur des Parlements polonais et français.

M. Antoine Marylski, député, a répondu en disant son recueillement et celui de ses collègues dans l'émouvant pèlerinage qu'ils accomplissent, depuis trois jours, à travers l'Alsace, la Lorraine et les Régions Dévastées ; il exprime leur admiration et leur reconnaissance pour l'héroïsme français, sauveur du monde civilisé, pour cet héroïsme qui a permis le triomphe du Droit, l'écrasement de la violence.

Il rend hommage, au nom de la délégation polo-

naise, à la grandeur d'âme des citoyens de Reims, et, en exprimant sa joie que la Cathédrale soit sauvée, il fait remarquer qu'on peut dire d'elle ces paroles qu'aurait pu prononcer Galilée : « Et pourtant, elle est debout ». Cette pensée fournit à ses compatriotes un grand réconfort.

Il salue en la France la sentinelle vigilante de la civilisation ; il rappelle que beaucoup de ses compatriotes ont eu l'honneur de combattre aux côtés des soldats français et il dit les sentiments fraternels qui lient indissolublement les deux nations.

Il lève enfin son verre à la prospérité de la ville martyre et de ses habitants.

Après lui, le sénateur Julien Nowak prit la parole pour rappeler aux personnes présentes ses souvenirs de la Reims d'autrefois. Faisant ses études à Paris, il est allé, une fois, avec un ami, à Reims, pour voir, pour admirer la Cathédrale fameuse. Ils se sont avancés vers elle par les petites rues, tremblants de l'impatience d'apercevoir enfin ce miracle du monde — et soudain, dans un espace libre, apparut devant leurs yeux éblouis le rêve sculpté en pierre, la Cathédrale... Longtemps ils ne purent bouger ; ils ne purent dire un mot, stupéfiés par cette vision divine, lorsque, soudain, les cloches commencèrent à sonner. Des merveilleuses tours ajourées les sons découlaient, se répandaient en larges ondes, unissant le passé au présent, car ce sont les mêmes sonneries qui sortent des mêmes cloches depuis huit siècles, et il nous sembla que le majestueux édifice tout entier vibrait à l'unisson, qu'il vivait, qu'il s'animait, que ses audacieux arcs-boutants et ses massifs contreforts allaient s'élancer, que les chimères allaient se mouvoir... Le charme mystérieux du Moyen-Age s'empara de nous, ce charme poétique à qui l'on doit, sans doute, la création même de cette prière grandiose de pierre et de verre qu'est la Cathédrale de Reims...

« La guerre mondiale éclata, poursuivit l'orateur ; Cracovie, ancienne capitale du royaume polonais, était pleine de troupes ; elle était menacée du dehors par une grande armée — nos maisons tremblaient sous le tonnerre des canons. Mais nous avons à peine écouté ce tumulte et ce désordre, quoique nos cœurs en saignassent, une angoisse terrible s'était emparée de

nous, la nouvelle était parvenue que la Cathédrale de Reims était bombardée, que les tours magnifiques s'étaient écroulées, que les célèbres vitraux étaient en miettes. Le monde civilisé était avec vous, les pensées de tous les gens de cœur se sont fixées sur Reims, sur la Cathédrale de Reims, chef-d'œuvre et, en même temps, symbole du génie de la France.

« Mais Reims est aussi la patrie du fameux champagne. Je lève donc mon verre, plein de ce philtre perlé de la Champagne, en l'honneur de votre ville martyre, qui a victorieusement contenu la ruée de l'ennemi. Je le lève à la santé, à l'honneur des braves, des héroïques citoyens de Reims. Vous avez beaucoup souffert ; votre ville a beaucoup souffert ; toute la France a souffert infiniment et vous avez mérité la paix. Vous avez besoin de la paix, comme nous en avons tous besoin. Nous autres, Polonais, comme vous Français, nous la désirons, nous désirons la réconciliation, sincèrement et de tout notre cœur, mais nous n'oublions pas que, seuls, les forts ont le droit de parler de la paix européenne, d'en parler avec l'espoir, avec la certitude, d'être écoutés. N'oubliez pas que, comme il y a sur les bords du Rhin une garde française de la paix, il y a aussi sur les bords de la Vistule une garde fidèle, une garde vigilante de la paix : la garde polonaise. Ce sont ces deux gardes ensemble, celle de la France et celle de la Pologne, étroitement liées, qui constituent la vraie garantie de la paix : voilà le but de nos efforts communs.

Les Français sont très attachés aux monuments de leur architecture et spécialement à la Cathédrale de Reims, qui est une relique nationale unique ; il me fallait donc me défendre, pendant que je parlais, de l'émotion croissante qui s'emparait de moi, en voyant les larmes luire aux cils de beaucoup de ceux qui m'écoutaient, ce qui permit le lendemain à *L'Eclaireur de l'Est* d'écrire que j'avais conté mes souvenirs « avec un charme et une poésie qui émurent tout l'auditoire ».

M. Langeron, préfet de la Marne, associe le gouvernement de la République à la belle manifestation d'amitié franco-polonaise. « C'est la France entière, dit-il, qui vous reçoit, qui est fière d'accueillir les éminents représentants de la nation polonaise.



Photo Arabin, Strasbourg.

STRASBOURG. — A l'Hôtel de Ville

L'amitié de toujours qui unit les deux peuples a été encore resserrée par le passé récent et tragique de la guerre. Verdun était pour nos visiteurs le symbole de la science et de la vaillance militaires ; Reims doit représenter à leurs yeux l'expression de l'héroïsme silencieux et persévérant de toute la France. La renaissance de Reims, qui surgit des ruines et se reconstruit, est le témoignage de l'assiduité française et la mise en évidence du fait que la guerre n'a pas diminué la France et que des ruines de la guerre est sorti de nouveau l'arbre fleuri du travail et de l'activité ».

M. Langeron forme des vœux ardents en faveur de la nation polonaise ; il estime que des journées comme celle d'aujourd'hui servent à consolider l'amitié qui unit celle-ci à la nation française ; toutes deux ont des raisons de toujours se mieux connaître pour se mieux comprendre et mieux s'aimer. Leur collaboration pacifique doit se développer dans l'intérêt du progrès et de la civilisation.

M. le sénateur Kiniorski, président de la délégation polonaise, remercie les orateurs français de leurs si cordiales paroles à l'adresse de ses collègues et de lui-même, à l'adresse de sa patrie. Il dit quelle amitié profonde, quelle sincère gratitude la Pologne a pour la France, et il termine par le cri de : « Vive la France ! » auquel répond celui de : « Vive la Pologne ».

Les convives se rendent ensuite à la Cathédrale qu'ils visitent sous la conduite de M. Deneux. L'impression que l'on éprouve aujourd'hui encore est terrible. La façade, un des plus purs chefs-d'œuvre du monde, est fort endommagée, les sculptures qui la constituent ayant été déformées, mutilées, rongées par les flammes de l'incendie qu'un obus a allumé dans les échafaudages.

Le chœur, ruiné, est suspendu en l'air, soutenu comme en un prodige par les restes de la voûte qui ont échappé à la destruction dans cette partie de la Cathédrale. Mais la restauration est avancée ; les décombres sont mis à part et l'on a restitué, avec piété, à grands frais, tout ce qu'il était possible de restaurer. Chaque partie endommagée, chaque pierre détériorée ont été photographiées. Après quoi, on a fait des originaux meurtris des moulages en plâtre.

Puis, photographies, moulages et originaux ont été réunis au Trocadéro, après que l'on eût remplacé à la Cathédrale, par des copies de pierre, les chefs-d'œuvre détériorés, qu'il était impossible d'y conserver. Mais à côté des parties simplement détériorées, il y a celles qui ont été complètement anéanties, il y a les sculptures, les sculptures si belles de la façade brûlée, et celles-ci, qui donc saurait les restituer ? Aussi bien ne l'ont-elles pas été, puisqu'il n'en reste aucun vestige.

Les merveilleux vitraux du Moyen-Age seront restaurés de telle façon qu'ils ne présenteront, nous-fut-il assuré, aucune différence avec les anciens, et cela d'autant plus aisément qu'on a pu les sauver pour la plupart de la ruine totale en les descellant et en les transportant à Paris. Il existe à Reims une famille qui, depuis plus de deux siècles, s'occupe de la fabrication des vitraux et depuis plus de deux siècles répare les vitraux de la Cathédrale ; elle est en possession des dessins, des échantillons de verre, etc., les nouveaux ne différeront donc en rien des anciens, exception faite de la patine qui est en partie perdue.

La destruction de la Cathédrale de Reims, vandalisme superflu et même sans but militaire, est une honte pour le XX^{e} siècle, qui a si peu produit de belles œuvres dans l'art monumental.

Plusieurs d'entre nous tinrent à présenter leurs respects au vénérable cardinal-archevêque Luçon, héros, lui aussi, du temps du siège et de l'occupation de la ville ; pendant que la Cathédrale était sous le feu, il se souciait si peu de la chute des obus qu'il faisait deux fois par jour le tour du sanctuaire. Il nous reçut vers le soir. Comme on le sait, les troupes allemandes ont d'abord pris Reims et, avant la prise de la ville, ils n'avaient pas tiré sur la Cathédrale. L'artillerie allemande ne la prit pour but qu'après que les troupes allemandes eurent quitté la ville et sous le prétexte que des postes d'observation français avaient dû être placés sur les tours du monument... Le cardinal souligna que, faisant deux fois par jour le tour de la Cathédrale, il a vu tout ce qui se passait dans son intérieur et autour d'elle sans que rien put échapper à son attention. « Je vous donne donc », nous a-t-il déclaré, « ma parole d'archevêque et ma parole

d'honneur de Français qu'après que les Allemands eurent quitté Reims, c'est-à-dire juste quand l'édifice était sous le feu, il n'y a jamais eu de poste d'observation sur les tours, et que l'on n'a jamais, si peu que ce soit et pas même une seconde, utilisé pour des fins militaires notre Cathédrale ».

En faisant ses adieux, le président Kiniorski a remis, au nom de la délégation, une modeste offrande pour aider à la restauration.

Nous avons visité ensuite l'église Saint-Rémi, où M. Deneux nous servit encore de précieux cicerone.

Notre programme comprenait aussi la visite des caves de champagne des établissements Pommery et Mum. Ce sont de vastes labyrinthes souterrains. Les caves de Pommery, par exemple, s'étendent jusqu'à 12 kilomètres et ont la profondeur de maisons à trois étages : elles sont forées dans la craie. Elles contiennent un stock constant de douze millions de bouteilles de champagne. Nous y avons été reçus par M. Maxence de Polignac, qui nous a renseignés sur la fabrication du vin fameux. Il nous a assuré qu'à l'exception d'une petite quantité de sucre, on n'ajoute absolument rien au raisin. Le champagne commence sa fermentation en bouteilles et la prolonge, comme vin jeune, pendant trois mois. Après quoi, on ajoute du sucre et l'on continue la fermentation dans des bouteilles à grosse paroi et hermétiquement bouchées, posées le goulot en bas. Le dépôt qui s'opère dans le vin descend vers ce goulot et s'accumule sur le bouchon. Quand il a fermenté de cette façon et est devenu tout à fait clair, on fait congeler dans un appareil spécial le goulot seul de la bouteille, ce qui a pour effet de transformer en glace le vin et le dépôt amassé dans le goulot. On retourne alors la bouteille, le goulot en haut ; on la débouche, et le gaz projettent au dehors le vin glacé ainsi que le dépôt. On remplit ensuite la bouteille avec du vin clair, on la rebouche et elle reste dans la cave pendant trois ans ; ce n'est qu'après ce délai qu'elle passe dans le commerce.

Nous avons visité la ville, presque entièrement reconstruite, et le soir nous avons assisté à un banquet offert par les représentants des autorités, les députés, les sénateurs et citoyens de la ville. De même que partout ailleurs, il y avait ici, à côté de chaque couvert, plusieurs verres à vin, mais il y avait en plus

une batterie de six coupes plates : ce sont les principales maisons de Champagne qui désirent que les hôtes polonais dégustent le produit de chacune d'elles.

Effectivement, toute la série des coupes a été remplie du fin liquide mousseux et, pendant le banquet, on nous adressait de temps en temps une discrète invite : « Ne voulez-vous pas, monsieur, goûter un peu de notre marque ? » — « Et quelle marque est la vôtre ? » — « C'est celle-ci, dans la quatrième coupe — Veuve Cliquot ».

De ce banquet, on peut dire ce qu'en a écrit un des journaux de Reims : « Menu délicat et bien servi ; vins des meilleurs crus de Champagne ». D'ailleurs, nous pourrons porter la même appréciation sur toutes les réceptions qui nous furent offertes au cours de ces pérégrinations à travers la France hospitalière, et qui n'ont pas duré moins de quatre semaines.

Au dessert, sur l'invitation du président de la Chambre de Commerce, M. Emile Charbonneaux, les convives se lèvent pour porter la santé du président Moscicki et du maréchal Pilsudzki, et le président de la délégation polonaise répond par un toast en l'honneur de M. Doumergue. M. Charbonneaux salue ensuite cordialement la Délégation polonaise et rend hommage aux grands écrivains polonais dont les œuvres ont bien servi l'amitié qui unit les deux nations, amitié encore scellée par la guerre de 1914 à 1918, où Pologne et France furent sœurs de gloire et de souffrance.

Il dit alors combien précieux est pour la reconstruction des départements dévastés le concours dévoué des solides travailleurs polonais, qui ont aidé à la remise en culture de la terre meurtrie. Parlant des ressources économiques de la Pologne et de ses relations commerciales avec la France, il déclare que les conventions déjà nouées entre les deux pays doivent être le prélude d'ententes plus étroites.

M. Charbonneaux déclare, en terminant, que tous garderont un souvenir fidèle de la présente journée et il lève son verre à la prospérité de la jeune nation polonaise, à son avenir, à l'amitié franco-polonaise.

Ensuite, M. le député Bertrand de Mun prit la parole, au seul titre de président du Syndicat du Commerce des vins de Champagne, ainsi qu'il l'a déclaré.

« Nos vins, dit-il, représentent un peu de l'âme de notre pays. Ils vous rappelleront, quand vous serez de retour chez vous, la journée d'aujourd'hui, l'assurance de notre pensée fidèle, l'union étroite de nos cœurs.

« Nos vins, continue M. de Mun, furent patriotes durant la guerre : ils firent du bien aux Français, nuisirent aux Allemands. Dans la paix, ils sont le fruit du travail de nos populations, de nos familles, qui comptent parmi les plus belles de l'agriculture française. Nos vins constituent un instrument du rapprochement des peuples, ils sont donc un excellent facteur de paix ».

M. le député Goscicki, ancien ministre de l'Agriculture, a répondu en précisant que la collaboration économique entre France et Pologne doit être plus développée. Les importations françaises en Pologne sont beaucoup plus élevées que les exportations polonaises en France.

La Pologne a été ruinée pendant la guerre, elle doit donc fournir d'énormes efforts pour se mettre au niveau des autres grandes nations, mais elle a déjà réalisé de très sensibles progrès et l'orateur a le ferme espoir que, dans un temps très court, elle deviendra une cliente plus importante pour la France.

M. Goscicki célèbre la coopération franco-polonaise pour assurer la paix indispensable à l'avenir des deux nations, une paix basée sur la justice.

M. Capgras remercie de tout cœur les organisateurs de la présente réunion et adresse un salut aux deux présidents.

Il se faisait déjà tard et la délégation s'est vue obligée de se diriger rapidement vers la gare, pour prendre le train de 21 heures.

CHAPITRE II

L'ARRIVÉE A PARIS. LE PREMIER SÉJOUR DANS LA CAPITALE DE LA FRANCE

DEUX heures après, nous étions à Paris, où nous sommes reçus, à la descente du train, par M. l'Ambassadeur Chlapowski, accompagné de MM. Lasocki, conseiller d'Ambassade ; Keclawowicz, conseiller commercial ; colonel Kleeberg, attaché militaire à l'Ambassade ; les membres de la colonie polonaise à Paris. Au nom du Parlement et du Sénat français, nous sommes salués par le président du groupe franco-polonais au Parlement, M. le député Jean Locquin, qu'accompagnent MM. I. Cuminal, sénateur ; Emmanuel Evain, député, vice-président du groupe ; Maurice Le Corbeiller, député, ancien président du Conseil municipal de Paris, etc...

Des automobiles nous conduisent rapidement avenue des Champs-Elysées, à l'hôtel Claridge, où nos aimables hôtes ont préparé pour nous de magnifiques appartements. A ce propos, je veux souligner les délicates attentions qu'ont eues pour nous nos amis français, s'ingéniant à nous débarrasser des soucis matériels du voyage, à nous éviter la moindre dépense, à partir du jour de notre arrivée sur la terre française jusqu'à notre départ, nous donnant une hospitalité princière, nous assignant des chambres de choix dans les meilleurs hôtels, nous réservant des wagons spéciaux, nous adjoignant un personnel, qui avait pour mission de s'occuper de nos bagages, etc.

La matinée a été occupée par la visite des établissements municipaux pour la production du gaz d'éclairage et de l'électricité et, avant tout, par une longue visite faite par la délégation à l'Ambassade de Pologne. L'Ambassadeur Chlapowski, en levant une coupe de champagne en l'honneur de la délégation,

BIBLIOTEKA Mr cwid. Broni K. Świerczewskiego

souligne l'importance de son arrivée en France ; les parlementaires polonais auront l'occasion d'un contact étroit avec les cercles politiques français et avec la population de France. De telles excursions d'un côté et de l'autre apportent aux intérêts des deux nations un profit plus grand qu'on ne saurait penser. En exprimant donc sa joie de pouvoir, dans ce poste polonais à l'étranger, recevoir les représentants politiques polonais, il émet le vœu que les visites des parlementaires de Pologne en France et de France en Pologne soient aussi fréquents que possible.

Le sénateur Kiniorski a souligné dans sa réponse les grands mérites de l'Ambassadeur Chlapowski pour la consolidation et le développement des relations amicales entre la Pologne et la France. A côté du travail et du talent politiques entre aussi en ligne de compte la haute tenue de l'Ambassade polonaise. Ici, le mérite ne revient pas seulement à l'Ambassadeur, mais encore à son épouse, dont les qualités mondaines sont, comme nous le savons, très appréciées à Paris, qui, en cette matière, joue encore le rôle d'arbitre.

A midi, la délégation assiste au déjeuner offert en son honneur par le président de la Chambre des députés, M. Fernand Bouisson.

Dans la magnifique salle à manger du Palais de la Présidence, une société choisie de près de 150 personnes est réunie autour du président Bouisson et du président du Sénat, Paul Doumer ; les membres du gouvernement, avec M. Poincaré à leur tête ; MM. Briand, ministre des Affaires étrangères ; Painlevé, ministre de la Guerre ; Louis Marin, ministre des Pensions, etc. ; de nombreux députés, entre autres MM. Jean Locquin, Evain, Franklin-Bouillon, J. Paul-Boncour ; de nombreux sénateurs, M. le maréchal Foch ; M. de Beaumarchais, directeur des affaires politiques au ministère des Affaires étrangères ; M. le prof. Eisenmann, M. Auguste Gauvain, de l'Institut de France, etc., etc.

Les places d'honneur étaient réservées à l'Ambassadeur Chlapowski et aux membres de la délégation. Les préséances furent strictement observées, les hôtes furent placés selon leur rang et, dans cette tâche, l'aide du secrétaire général, M. Krakowski, adroit et ingénieux, autant qu'énergique et au courant de tout,

ainsi que celle de M. Dwernicki, a été extrêmement précieuse.

La disposition d'esprit était très sérieuse, sans être affectée, et le charme de la réunion était augmenté par la beauté de la salle, décorée de magnifiques peintures murales et de merveilleux gobelins. Tous les partis politiques de France, ou presque tous, étaient représentés à ce déjeuner. J'étais moi-même assis à côté du président Poincaré, et j'eus l'occasion d'échanger quelques opinions avec cet homme de rare envergure, de grand caractère, doué de forces physiques indestructibles et de nerfs d'acier. M. Raymond Poincaré est d'une taille moyenne, il est mince, il a le visage grave, nerveux ; il parle peu. Par sa puissance de travail, autant que par son intelligence et sa probité, il a su rendre à la France, au milieu des plus lourdes épreuves, des services exceptionnels.

Au dessert, le président de la Chambre, M. Ferdinand Bouisson, prit la parole et dit qu'il n'était pas besoin de beaucoup de mots pour que les Polonais et les Français pussent s'entendre. Il a rappelé brièvement le but de la visite qui permettra aux parlementaires polonais de connaître mieux la vie économique de la France, d'étudier les problèmes de l'émigration, dans lesquels l'émigration polonaise prend une place si considérable. Tout le monde en France comprend que la Pologne a chez elle de grandes tâches à accomplir, des tâches économiques, ainsi que des tâches politiques, parce que la politique n'est pas une chose abstraite et qu'elle exige une méthode. D'une grande importance est aussi la tâche d'organisation de la presse parlementaire à laquelle tous les partis politiques seraient intéressés dans la même mesure. M. Bouisson souligna l'importance de la collaboration pacifique des deux nations, qui doit renforcer l'amitié séculaire franco-polonaise.

Le vice-président du groupe parlementaire polono-français, M. Mieczyslaw Niedzialkowski, en répondant, a déclaré que les parlementaires polonais avaient accepté avec grand plaisir l'invitation de leurs collègues français et qu'ils étaient venus en France, en ce pays hospitalier et magnifique, dans le but de le mieux connaître, et aussi pour prendre contact avec les divers courants de l'opinion publique française et avec les représentants de la volonté

du peuple. Il assure, qu'en dépit des voies diverses de l'évolution, c'est la démocratie qui survivra ; elle sera la forme définitive du gouvernement polonais. Puis, M. Niedzialkowski rendit hommage aux efforts mondiaux de la démocratie, à l'œuvre de Locarno et à M. Briand, son créateur. Il a déclaré que la seule paix possible était la paix établie sur le Rhin et sur la Vistule et il lève son verre en l'honneur de la collaboration des deux grandes démocraties et à la cause de la paix universelle.

Après le déjeuner, la délégation a visité rapidement le Louvre, pour rendre hommage aux grands monuments de l'art et rafraîchir des souvenirs. Elle s'est ensuite rendue sur le tombeau du Soldat Inconnu, sous l'Arc-de-Triomphe, pour y déposer une couronne. Un détachement d'infanterie, l'arme sur l'épaule, nous y attendait, formé en un grand cercle, à l'intérieur duquel prit place la délégation polonaise, avec M. l'Ambassadeur Chlapowski, les membres du gouvernement, les députés, les sénateurs, le maréchal Foch, le général Gouraud, gouverneur militaire de Paris ; le général Simon, commandant de la garnison ; les généraux Niessel, Dupont, Le Rond ; les secrétaires de l'ambassade de Pologne : les secrétaires de l'Ambassade de Pologne : MM. M. Moscicki, F. Frankowski, J. Starzewski. M. Krakowski, secrétaire général du Groupe, etc.

La couronne, aux couleurs polonaises, avec inscriptions en polonais et en français, a été déposée sur la plaque funéraire par le sénateur Kiniorski et le député Koscialkowski. Ensuite, M. Stanislas Thugutt a ranimé la flamme, aidé par le général Peigou et par M. Maurice Brunet, délégué du Comité de la Flamme Perpétuelle. Cet honneur revenait de droit à M. Thugutt, en raison des graves blessures qu'il a reçues dans les combats pour la libération de la patrie.

Pendant que la musique militaire exécutait *l'Hymne national polonais* et la *Marseillaise*, les figures des bas-reliefs de Rude, dans l'exaltation de la bataille, semblaient crier elles-mêmes des parois de l'Arc-de-Triomphe : « Aux armes, citoyens ! Levez-vous pour la défense de la Liberté ! »

Peu après, la délégation a été reçue au palais de l'Elysée par M. Gaston Doumergue, Président de la République. Le sénateur Kiniorski a présenté nos

hommages au Président. M. Doumergue a prononcé un bref discours, soulignant la solidité des liens qui ont toujours existé entre les traditions et les aspirations des deux nations.

Au champagne, une vive conversation s'est engagée sur les questions auxquelles sont intéressées la France et la Pologne.

Nous avons passé la soirée à la Comédie-Française, où nous étions invités et où nous avons pu admirer le magnifique jeu des acteurs. Le prévenant administrateur général, M. Emile Fabre, nous fit visiter le musée du théâtre, riche du souvenir des grands artistes qui s'y sont succédé et où sont conservés tant de chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture.

Dans la matinée du 1er mars, avant midi, nous avons visité l'hôpital de la Pitié, l'Ecole des Arts et Métiers et la célèbre Manufacture nationale de tapisseries des Gobelins.

A midi, nous étions invités chez Drouant par le groupe parlementaire franco-polonais. De brefs discours furent prononcés par MM. Jean Locquin, président du groupe, et Evain, vice-président, qui ont déclaré que « l'amitié franco-polonaise pénètre en France jusqu'aux plus vastes couches populaires ».

M. Thugutt, en répondant, a souligné l'amour de la Pologne pour la paix. Il y a beaucoup à faire en Pologne, beaucoup à obtenir, et elle sait qu'elle ne peut y parvenir que par le travail. Le peuple polonais sait travailler et il a l'amour du travail ; il en donne d'ailleurs des preuves éclatantes, mais pour que ce travail se développe facilement, la paix est nécessaire. Les Polonais sont maintenant la nation la plus pacifique du monde entier et ils considèrent les liens qui les unissent à la France comme un fort fondement de la paix. La Pologne serre fortement la main de ses alliés en espérant que les alliances permettront d'éviter l'oppression. Mais elle considère que l'organisation mondiale qui qualifierait la guerre de crime serait une meilleure garantie de la paix.

Une preuve des dispositions pacifiques des Polonais est leur attitude vis-à-vis de certains de leurs voisins, qui s'obstinent à s'imaginer qu'ils sont avec eux en état de guerre. Ils accueillent de telles déclarations en se bornant à hausser les épaules.

La Pologne désire entretenir des relations normales

même avec ceux de ses voisins qui s'efforcent de saper les bases de son existence. Elle consent à toutes les conversations, sauf à celles portant sur ses frontières. Tous ceux qui se rendent compte de ces deux tendances caractéristiques de la Pologne, sa volonté d'un travail producteur et son amour de la paix, pourront facilement entrer dans les relations les plus étroites avec elle.

M. Thugutt termine en buvant à la fraternité franco-polonaise.

La délégation se rend ensuite à la Bourse, où elle est reçue par le syndic, M. Jacob, et, après avoir parcouru les Salles, elle fait une visite au Musée Carnavalet, où sont rassemblés tous les souvenirs concernant l'histoire de Paris. Mais cette visite doit être écourtée. Nous sommes attendus à l'Hôtel de Ville, où a lieu une grande réception donnée en notre honneur par la Municipalité. M. Pierre Godin, président du Conseil municipal , M. Paul Bouju, préfet de la Seine, et M. Morain, préfet de police, entourés des membres du bureau du Conseil municipal, saluent les invités à l'entrée du Salon des Lettres, des Arts et des Sciences.

Etaient présents à la réception : MM. Bouisson, président de la Chambre des Députés ; Leygues, ministre de la Marine ; Bokanowski, ministre du Commerce, de l'Industrie, des Postes et Télégraphes ; M. le maréchal Franchey d'Esperey ; M. le général Gouraud, gouverneur militaire de Paris ; M. Paul Strauss, sénateur de la Seine, ancien ministre ; M. Jean Locquin, député, président du groupe parlementaire franco-polonais ; MM. Evain et Robaglia, vice-présidents ; MM. Gamard, Beauvillain, Capgras, L. Madelin, de Warren, Chassaigne-Goyon, Escudier, André, François-Poncet, Bonnefous, Le Corbeiller, députés ; M. le général Niessel, membre du Conseil supérieur de la Guerre ; M. Andrieux, ancien député ; M. Ménabréa, secrétaire général du Comité France-Pologne ; M. Aubanel, préfet honoraire, etc.

Les réceptions terminées, le cortège se rend dans la salle des fêtes, où prennent place la délégation, M. l'Ambassadeur de Pologne avec Madame de Chlapowska et les invités de la Ville de Paris, membres de la colonie polonaise, de l'Association des

« Amis de la Pologne » et de l'Association « France-Pologne ».

La musique fait entendre l'Hymne national polonais et la *Marseillaise*, et M. le président Godin salue avec des paroles vibrantes la délégation, M. l'Ambassadeur Chlapowski, et adresse à Madame Chlapowska ses remerciements les plus respectueux pour avoir bien voulu honorer la réception de sa présence :

« Depuis que la Pologne a eu le bonheur de renaître à l'indépendance nationale, a dit M. Godin, nous n'avons pas laissé passer une seule occasion de lui manifester la constance de nos fraternelles sympathies.

« Nous avons eu le privilège de rendre hommage, ici-même, il y a six ans, au principal artisan de votre libération, au premier Chef de l'Etat polonais ressuscité, M. le maréchal Pilsudski, à qui je vous demande la permission d'adresser l'affectueux souvenir de Paris.

« Nous avons également reçu — avec quelle joie ! — il ne l'a certainement pas oublié — l'éminent président du Conseil municipal de Varsovie, M. Balinski, que nous avons le plaisir de saluer à nouveau aujourd'hui.

« Vous êtes venus, Messieurs, pour répondre à notre visite en Pologne et nous désirons que vous emportiez de notre terre le souvenir de la même chaleur et du même enthousiasme avec lequel vous avez accueilli, il y a dix-huit mois, les parlementaires français.

« Nous ressentons l'importance de ce moment historique. Parmi toutes les institutions qui se sont jamais efforcées de traduire les âmes nationales, les Parlements élus sont certainement celles qui en ont fourni la représentation la plus fidèle. L'idée toute neuve encore des ententes et des coopérations interparlementaires a devant elle, à n'en pas douter, le plus brillant avenir.

« Interprètes particulièrement qualifiés des sentiments de leurs peuples respectifs, disposant de puissants moyens d'investigation pour l'étude des problèmes internationaux ainsi que d'actions pour la défense des justes causes, les parlementaires associés des deux pays amis sont en mesure d'apporter un

concours inestimable à l'accomplissement de leurs aspirations communes.

« L'ardente tendresse qui unit la France et la Pologne depuis les origines de leur histoire a traversé sans altération les péripéties heureuses ou malheureuses, tragiques ou glorieuses de leurs destinées. La victoire qu'elles ont si chèrement conquise, au prix de tant d'exploits, de souffrances et de sacrifices, ouvre à leur amitié une carrière nouvelle. La double et grandiose tâche qui leur incombe, c'est d'abord d'assurer le maintien de la paix qui a sonné pour elles l'heure des réparations du droit ; c'est ensuite de multiplier leurs échanges de relations et de services et de faire de leurs affinités profondes une vivante et féconde réalité.

« De cette œuvre magnifique, dont le succès n'importe pas seulement à la France et à la Pologne, mais à l'Europe et au monde, nous sommes heureux, Messieurs les Parlementaires, de saluer en vous les artisans entre tous autorisés, et nous formons les vœux les plus fervents pour que nos deux pays, indissolublement unis, continuent à s'avancer d'un même pas dans les voies lumineuses de la Liberté et de la Paix, de la Civilisation et de la Justice ».

M. Bouju, préfet de la Seine, prend ensuite la parole. Il déclare que la Ville de Paris se félicite de l'occasion aussi solennelle qui lui est offerte d'exprimer ses sentiments de respectueuse amitié pour le diplomate éminent qui représente avec tant d'éclat la République polonaise en France ; il remercie Madame Chlapowska d'avoir bien voulu, par sa présence, ajouter au charme de cette belle journée. Il dit que la réception d'une délégation polonaise à l'Hôtel de Ville de Paris prend toujours le caractère d'une fête familiale.

« L'histoire, continue-t-il, a multiplié les liens spirituels qui unissent nos deux peuples entre lesquels les affinités morales sont évidentes. On vous a assez reproché quelquefois aux uns et aux autres ce qu'il y a de primesautier, de léger, disent les gens pensants ; de chevaleresque, disent les gens aimables, dans notre caractère national, pour que nous puissions, quand nous sommes entre nous, nous féliciter d'avoir pu mériter des reproches aussi

flateurs. La politique a maintes fois rapproché nos deux nations si bien faites pour se comprendre et s'aimer ».

M. Bouju rappelle qu'il y eut un certain roi de France qui portait aussi la couronne polonaise, comme il y eut, à Nancy, un roi de Pologne, dont le souvenir est resté vivace au cœur des Français, Stanislas Leszczynski.

« Les écoliers de France apprennent avec une égale ferveur à célébrer vos gloires et les nôtres, et ils prêtent l'oreille avec le même enthousiasme aux légendes épiques de votre patrie et de la nôtre.

« Rappelerai-je l'hospitalité fraternelle avec laquelle Paris a accueilli les émigrants polonais proscrits à la suite des tragédies de l'histoire nationale de la Pologne ? Aujourd'hui encore la Sorbonne et l'Institut comptent parmi leurs maîtres des descendants de ces proscrits, comme par exemple l'écrivain distingué, M. Fortunat Strowski.

« Tant de grands souvenirs ne pouvaient qu'être portés au paroxysme par les épreuves récentes de nos deux patries. Aucun de nous n'a oublié l'émotion que nous avons tous ressentie en apprenant, il y a juste dix ans, à la lecture d'un décret contresigné par M. Ribot, président du Conseil, et par M. Painlevé, ministre de la Guerre, que, sous les auspices de la France, une légion polonaise se constituait pour coopérer aux opérations des armées alliées ; et je revois encore le petit hôtel de Chanaleilles où siégeait tout d'abord l'Etat-Major de cette phalange héroïque.

« C'était sous un ciel bien sombre que l'Aigle blanc de Pologne essayait de reprendre son vol d'une aile vite ensanglantée. Il a plané dans le ciel rayonnant de la Victoire. Aujourd'hui, sous un ciel rasséréné, souhaitons qu'il ne croise plus jamais que cette autre blancheur, la colombe mystique survolant des peuples pacifiés.

« Nous saluons en vous des messagers amis nous apportant l'écho du lointain passé, des souvenirs récents, des gloires et des douleurs communes et les espoirs d'un avenir souriant en vue duquel vous unissez vos efforts à ceux d'un peuple dont le génie est vraiment fier du vôtre. Et puisque Paris inaugure en ce moment la série des fêtes qui commémorent le

centenaire du Romantisme, c'est pour nous une joie et une fierté d'y associer votre glorieux Chopin, dont nous entendrons tout à l'heure un chant magnifique ».

M. le sénateur Balinski, président du Conseil municipal de Varsovie, a remercié au nom de la délégation pour les salutations chaleureuses adressées par MM. Godin et Bouju :

« Je me souviens, a-t-il dit, de la cordialité avec laquelle j'ai été reçu par votre prédécesseur, M. Oudin, en 1920, en ma qualité de président du Conseil municipal de Varsovie. J'étais accompagné par le doyen vénéré des Polonais établis en France, Ladislas Mickiewicz, le fils du grand poète dont le monument, œuvre admirable de votre illustre sculpteur, M. Bourdelle, s'élèvera bientôt, grâce au concours de la Municipalité de Paris, sur une de vos plus belles places.

« Paris, Messieurs, fut appelé par un de vos plus illustres poètes la « Ville-Lumière », et jamais épithète ne fut plus exacte et mieux choisie. En effet, quiconque vient à Paris, de quelque contrée du monde que ce soit, tombe sous le charme d'un éblouissement comparable précisément à celui que procure la lumière du grand jour qui vous pénètre de toutes parts, vous éclaire et vous sourit. Et c'est dans cette lumière que, depuis des siècles, poussent, fleurissent et mûrissent à Paris les sciences, les arts, les métiers, les idées, et cette puissance incomparable de l'effort et du travail de toutes les classes et de toutes les professions.

« Votre capitale est en quelque sorte la quintessence de la France, Le génie français, issu de la civilisation latine, se manifeste ici de la manière la plus complète et la plus grandiose, et la Municipalité de Paris a de tout temps concouru, avec une habileté et une persévérance magistrales, à le maintenir toujours vivant et lumineux, selon la maxime de Colbert *Perite ac recte*, et fidèle à sa propre devise *Fluctuat nec mergitur*.

« Le peuple polonais, élevé dans le culte de la civilisation latine, a toujours apprécié et admiré Paris. Les Municipalités des villes polonaises qui, après une longue période de dépendance sont maintenant libres, suivent avec intérêt l'exemple de la Municipalité de Paris et profitent de son expérience.

« Mais, quoique les villes françaises, et Paris à leur tête, ainsi que les villes de Pologne et notre capitale, aient montré au cours des siècles qu'elles savent résister héroïquement et organiser la défense de leur patrie contre l'invasion ennemie, ce n'est que dans une paix stable et constante qu'elles peuvent poursuivre l'œuvre de la civilisation, du progrès et du bien général. Et c'est pourquoi nous sommes les plus fervents et les plus sincères amis de la paix, avec la seule réserve de nous tenir en garde pour pouvoir résister à ceux qui voudraient la violer, car nous ne laisserons pas prendre un pouce de notre territoire.

« Les temps changent et nous changeons avec eux », a dit un poète latin. Mais j'ose espérer, en pleine confiance, que l'amitié et l'esprit de solidarité de la France et de la Pologne ne changeront jamais, car ils sont fondés sur les affinités de leur civilisation et sur des intérêts politiques et économiques mutuels.

« Messieurs, je salue Paris et sa Municipalité, la Ville-Lumière, capitale de la France, notre alliée, si forte et si grande, si douce et si belle ! »

Après ces discours, eut lieu un concert, dont le programme était composé des œuvres de H. Busser, Massenet, Berlioz, Magre et Chopin, exécutées par les plus éminents artistes de l'Opéra et de la Comédie-Française. L'orchestre de l'Opéra était sous la direction de M. H. Busser.

Le concert terminé, M. Szebeko, député, ancien ministre de Pologne à Berlin, a remercié en termes émus la Municipalité de Paris de sa cordiale réception et l'a assurée des sentiments d'amitié inaltérable qui unissent la Pologne et la France.

Après la réception, et avant de quitter l'Hôtel de Ville, les hôtes de la Municipalité ont été invités à apposer leurs signatures sur le Livre d'Or de la Ville de Paris.

Le soir du même jour, une réception a été donnée à l'Ambassade de Pologne. Aucun de nous n'a pu résister à un sentiment de vive satisfaction quand il s'est trouvé dans les splendides appartements de l'Avenue de Tokio, près de la place de l'Alma, adoucis par le charme de la maîtresse de la maison et par l'hospitalité et le cordial accueil de l'Ambassadeur. Il est nécessaire que l'Ambassade polonaise fasse l'impression qu'elle fait, il est bon que là, dans le



Au Chais de Château-Margaux

centre de la culture du monde entier, notre Ambassade soit le signe visible, le symbole de l'ancienne culture latine de la Pologne, et qu'elle soit la digne résidence du représentant d'un Etat puissant.

A table, j'étais assis entre le président Aristide Briand et le député Franklin-Bouillon, président de la Commission des Affaires étrangères à la Chambre, vis-à-vis de l'ambassadeur Chlapowski. A un certain moment, l'ambassadeur me souffle par dessus la table : « Vous êtes entre les deux moteurs de la politique étrangère ; il faut gagner leur bienveillance ; — pour votre gouverne, ajoute l'ambassadeur, sachez aussi que M. Franklin-Bouillon aime à taquiner la truite : vous pourrez donc vous entendre ensemble ».

Je m'adresse aussitôt à mon voisin et commence une conversation sur la pêche à la ligne et sur les truites. Il s'anime sur le champ, il rayonne :

— « Que dites-vous ? Vous pêchez à la ligne ? Comment va la pêche en Pologne ? Est-ce que vous avez pris beaucoup de truites, l'année dernière ? »

— « Beaucoup de truites ? A vrai dire, non ! »

— « Comment ; et pourquoi donc ? Est-ce qu'il y a si peu de truites chez vous, ou la pêche ne présente-t-elle pas pour vous, peut-être, une grande attraction ? »

— « Si, si, répondis-je, au contraire, il y a beaucoup de truites en Pologne, mais je cherche le saumon, c'est pourquoi je néglige les truites que, cependant, je regrette quand même un peu. »

— « Comment ! vous, vous attrapez des saumons ? »

— « Mais, oui, à l'occasion. »

— « Vous prenez des saumons ? Vous les pêchez à la ligne ? »

— « Oui, à la ligne, comme les truites. »

— « Est-ce qu'ils sont de grande taille ? »

Justement on servait le saumon ; je le montre :

— « Ils sont de même poids que celui-ci et il y a même de plus belles pièces. »

A ce moment, M. Franklin-Bouillon s'adresse à M. Briand :

— « As-tu entendu ? notre voisin pêche les saumons à la ligne et en prend d'une taille comme ceux-ci et même de plus grands ! »

Biblioteka Akademii Sztab

Et s'adressant à moi, il ajoute :

« Combien en avez-vous pris jusqu'à présent ? »

— « 400 pièces ! »

— « Qu'est-ce que vous dites-là ? Ne voudriez-vous pas nous enseigner à prendre le saumon, c'est-à-dire à moi et à Briand ? Cela doit donner des émotions inouïes. »

— « Oh ! avec plaisir, mais il vous faudra venir en Pologne. Je ne sais pas où l'on trouve le saumon en France. »

Mon voisin, homme politique et pêcheur à la ligne, s'est intéressé beaucoup aux saumons du Dunajec ; il se tourne encore vers Briand : « Ecoute, il faut tirer profit de ce que notre hôte et voisin veut bien nous promettre ; nous irons en Pologne, nous pourrons le faire en juillet, nous allons discuter cela chez toi, demain. »

Et, s'adressant à moi, il ajoute : « Oh ! lui, Briand, c'est un lapin, c'est un pêcheur à la ligne encore plus acharné que moi ! Il s'excuse quelquefois de ne pouvoir assister à la séance de la Commission, car il est obligé d'aller à Genève, mais à Genève, personne n'en entend parler, il n'y est pas ; il est allé avec sa canne à pêche chercher des truites ! Bah ! on l'a remarqué, c'est déjà un privilège personnel des ministres des Affaires Etrangères. Viscount Edouard Grey était un pêcheur à la ligne passionné ; il a écrit un livre excellent sur la pêche au saumon, mais il n'a écrit aucun livre sur la politique. »

M. Briand ajoute : « Le ministre des Affaires Etrangères d'Italie se livre aussi à cet art, et il m'a expliqué que la politique, ce n'est que la pêche à la ligne transposée dans un autre ordre de valeurs, parce que, au fond, c'est la même chose ; en politique comme dans la pêche à la ligne, le poisson qui doit prendre l'appât ne doit pas remarquer le pêcheur ; le crin doit être solide, mais invisible, et l'appât, c'est-à-dire la petite mouche, est fausse. »

Après le dîner a eu lieu, dans les salons de l'Ambassade, une réception qui rassemblait, outre les membres du Gouvernement, du Sénat, de la Chambre et de la délégation polonaise, nombre de personnes éminentes des cercles économiques, militaires, artistiques, litté-

raires, des membres de la colonie polonaise à Paris, etc.

La réunion s'est prolongée tard dans la nuit et elle a laissé une ineffaçable impression.

Le jour suivant, une partie de la délégation s'est rendue à Versailles, pendant que MM. Kiniorski, Koscialkowski, Niedzialkowski, Nowak et Stronski allaient chez le maréchal Foch pour lui rendre hommage. Une discussion animée eut lieu sur le thème de la défense nationale. Le maréchal Foch est un illustre chef militaire, puisque, comme général en chef de toutes les forces de l'Entente, il a gagné la Grande Guerre ; mais quand on le voit de près, avant l'homme de guerre que nous sommes habitués à nous l'imaginer, apparaît un très prudent et très ingénieux politique. Il est d'ailleurs possible que pour gagner les grandes guerres modernes, un esprit clairvoyant, scientifique, politique, soit préférable à un reître brutal.

A midi, un déjeuner nous était offert à l'Hôtel Lutetia par l'Association des « Amis de la Pologne ».

Les convives étaient plus de deux cents. M. Louis Marin, ministre des Pensions, présidait, assisté du maréchal Foch et de l'Ambassadeur de Chlapowski. Parmi les personnalités présentes citons : MM. Bouisson, président de la Chambre des députés ; Jean Locquin, député de la Nièvre, président du groupe parlementaire franco-polonais ; de Warren, député de Meurthe-et-Moselle, etc., etc...

Au dessert, M. Marin prit la parole. Il parle du travail utile pour le rapprochement franco-polonais que déploie la société des « Amis de la Pologne », il souligne surtout l'activité, le dévouement de M^me^ Rosa Bailly et il rappela l'époque du plébiscite de Haute-Silésie, où l'Association a su recueillir 300.000 signatures françaises pour réclamer l'attribution de la Haute-Silésie à la Pologne.

Puis, M^me^ Moreau, avocate à la Cour d'appel, rendit ensuite hommage aux mères polonaises qui surent élever leurs enfants dans le sentiment du devoir envers leur pays ; M. Buré, directeur de l'*Avenir*, déclara que les divergences des partis disparaissaient en France, lorsqu'il s'agit de la Pologne ; M. le député de Warren rendit hommage aux travailleurs agricoles polonais qui ont rendu des services incalcu-

lables pour la mise en valeur des terres de France. « Après la guerre, a-t-il dit, nos terres furent en partie désertées par les ouvriers français qui, trop facilement, se laissent attirer par l'industrie des villes. Alors les Polonais sont venus, et c'est grâce à leur effort que la mise en valeur de notre sol fut rendue possible ». Il lève son verre en l'honneur du travailleur polonais. M. Louis Madelin, député et historien très connu, président de la société des « Amis de la Pologne », rappelle les liens historiques qui ont uni les deux nations : il termine en exprimant l'espoir que ces liens seraient renforcés encore davantage dans l'avenir.

Prirent encore la parole M. André Durant, professeur au Lycée Louis-le-Grand, et M. Witt, maire de Nancy.

Le député Stronski remercia au nom de la délégation polonaise, en rappelant les services rendus par M. Louis Marin à la cause polonaise dès avant la guerre. M. Liebermann fit ressortir l'importance de la collaboration franco-polonaise pour la cause de la paix, et le président Kiniorski but en l'honneur de la femme française et spécialement de M^me^ Rosa Bailly.

Pendant ce temps, le député Thugutt assistait à un déjeuner, auquel était aussi présent M. Victor Basch, président de la Ligue française des Droits de l'Homme, et M. Lehmann, président de la Ligue allemande des Droits de l'Homme. M. Thugutt a pris part à cette réunion dans le but de mettre au courant les membres de la Ligue qui, souvent, chargent la Pologne d'injustes reproches, comme de persécutions des minorités, de Terreur Blanche et autres semblables inventions. Il a démontré que ce sont des calomnies suggérées par une volonté déclarée d'hostilité ou par une profonde ignorance des choses, et que les défenseurs des Droits de l'Homme peuvent trouver beaucoup de terrains plus propices que la Pologne à leur activité.

Quelques-uns des nôtres se sont rendus, après le déjeuner, chez le Maître Bourdelle, le créateur du monument de Mickiewicz, pour une visite et, à tout hasard, pour voir son œuvre. Nous avions de la chance ; nous avons vu non seulement la maquette de l'œuvre, mais aussi le monument lui-même, c'est-à-dire ses parties composantes fondues en bronze. Le monument fait

une grande et imposante impression. Mickiewicz est conçu comme Pèlerin ; sa figure, pleine de force et d'inspiration est posée sur une haute colonne ; aux pieds de Mickiewicz, s'envole, adossé à la colonne, l'ange-génie.

La délégation a visité le tombeau de Napoléon, où, dans la plus majestueuse simplicité, reposent les cendres du grand Corse.

Puis la délégation a assisté aux très intéressants exercices du corps des pompiers et, pour terminer l'après-midi, elle est allée prendre le thé chez M. le président Briand, thé auquel assistaient aussi M. Philippe Berthelot, Ambassadeur de France, secrétaire général du Ministère des Affaires Etrangères ; M. de Fouquières, directeur du Protocole ; M. Gilbert Peycelon, directeur du Cabinet de M. Briand ; M. Alexis Léger, Ministre Plénipotentiaire, chef du Cabinet de M. Briand, etc. Une conversation politique très intéressante s'est alors engagée et elle a duré jusqu'au moment où il a fallu nous rendre au banquet offert à la délégation par le Groupe parlementaire franco-polonais.

Cette troisième journée de notre séjour à Paris s'est terminée par ce brillant et inoubliable dîner, auquel assistaient environ 250 personnes, parmi lesquelles un grand nombre de ministres, de sénateurs, de députés. Le maréchal Foch était aussi présent.

Au dessert, M. Jean Locquin prononça un très beau discours, au nom du Groupe parlementaire franco-polonais, qu'il préside, et dont il traduisit, avec éloquence, les sentiments envers la Pologne et ses représentants :

« Je tiens d'abord, dit l'orateur, à adresser à nos éminents collègues de la Diète et du Sénat de Pologne, — à ceux qui sont réunis autour de nous, comme à ceux qui n'ont pu se joindre à la délégation, — l'expression de notre ardente sympathie : la visite qu'ils nous rendent, en ce moment, marque le début de cette ère de collaboration directe et suivie que nous avons instituée entre les représentants des deux grandes Républiques unies par les liens de la plus affectueuse fraternité.

« Je prie, d'autre part, les hautes personnalités qui ont bien voulu accepter notre invitation, d'agréer nos

vifs remerciements : par leur présence à nos côtés, elles s'associent étroitement à la manifestation amicale que nous avons organisée, ce soir, en faveur de nos hôtes polonais, et elles expriment l'intérêt particulier qu'elles prennent à notre initiative.

« En fondant, il y a quinze mois, les deux Groupes parlementaires franco-polonais et polono-français, qui se sont donnés rendez-vous, cette semaine, à Paris et dans plusieurs villes de France, nous avons eu la ferme intention d'innover, nous avons eu conscience de faire autre chose que ce qui s'était fait jusqu'ici. Cette idée originale nous est venue au cours d'un voyage qu'un certain nombre de mes collègues et moi avons accompli à travers la Pologne au mois d'octobre 1925. En échangeant nos impressions quotidiennes, nous sommes arrivés, par une pente naturelle, à cette conclusion très simple qu'avec l'extension constante de la vie internationale, les relations entre les Etats démocratiques, fondés sur le principe de la souveraineté du suffrage universel, ne peuvent plus se borner à des entretiens officiels et confidentiels sous la forme diplomatique, mais que les uns et les autres ont un intérêt primordial à ce que leurs Assemblées parlementaires, expression de la volonté nationale, entretiennent entre elles des rapports permanents, se communiquent directement leurs points de vue sur les grands problèmes qui se posent à elles, dissipent en pleine clarté les malentendus qui peuvent les diviser, suggèrent les solutions les plus propres à satisfaire leur souci mutuel de la justice et se concertent, enfin, pour mener une action commune, si les circonstances l'exigent.

« Je m'empresse d'ailleurs d'indiquer que notre Groupe, — et la remarque s'applique sans doute, aussi, au Groupe correspondant qui siège à Varsovie, — composé de députés et de sénateurs de tous les partis, sans distinction de croyances ni de doctrines, a réalisé ce miracle inouï de délibérer toujours dans la plus parfaite harmonie. Le secret de cette bonne entente réside tout entier, je pense, dans ce fait que nous n'avons jamais cessé de nous inspirer de l'idée supérieure de la justice.

« C'est dans cet esprit que nous avons étudié successivement les questions les plus diverses, celle de

l'emploi de la main-d'œuvre polonaise en France, celle des échanges commerciaux, celle de la coopération intellectuelle, celle de l'attribution à la Pologne d'un siège permanent au Conseil de la Société des Nations.

« Le voyage qu'accomplissent, en ce moment, nos collègues polonais a pour but de compléter et de resserrer, s'il est possible, cette collaboration nécessaire entre les Parlements des deux pays.

« Certes, nous ne sommes ni assez naïfs, ni assez présomptueux pour croire à la vertu magique et souveraine de cette action concertée. Nous ne méconnaissons pas les difficultés de la tâche qui s'offre à notre activité commune. Et si nous comparons les résultats obtenus au vaste programme que nous avons conçu, nous sommes bien obligés de reconnaître qu'il nous reste encore beaucoup à faire. Mais quelque chose nous dit que nous sommes dans la bonne voie. Anticipation ? Vision d'avenir ? Pourquoi l'organisme interparlementaire que nous venons de créer, si modeste qu'il soit encore, ne serait-il pas l'embryon et le présage de la grande réalité de demain : le Parlement international, par où s'affirmeront, aux yeux du monde réconcilié, les Etats-Unis d'Europe ?

« S'il y a des Nations qui n'arrivent pas à concevoir cette forme de collaboration mutuelle, franche et loyale, en vue d'accords politiques et économiques capables d'assurer aux peuples laborieux plus de bien-être et plus de sécurité, il en est d'autres heureusement, — et la Pologne et la France sont de celles-là —, qui, élevées et grandies, comme les filles d'une même mère, dans le culte commun de la Démocratie et de la Liberté, sont faites pour se comprendre, pour s'entendre et pour s'entr'aider.

« L'histoire enregistre et souligne cette affinité profonde, cette inaltérable sympathie des deux nations l'une pour l'autre. Depuis des siècles, elles ont, pour ainsi dire, mis en commun leurs angoisses et leurs joies. Chaque fois que la Pologne a subi une violence, la France s'est considérée comme atteinte. Chaque fois que la France a fait un pas vers la liberté, la Pologne a tressailli d'émotion et d'espoir. Chaque fois que la Pologne opprimée a fait un effort pour briser ses

chaines et recouvrer son indépendance nationale, elle a trouvé la France à ses côtés.

« Les exemples de cette admirable solidarité de pensée et d'action qui cimente nos deux peuples depuis trois siècles sont trop nombreux et trop connus pour qu'il soit besoin de les rappeler tous.

« J'en veux retenir deux seulement.

« A l'heure où la Révolution Française proclame les Droits de l'Homme et appelle les peuples à s'affranchir de la tyrannie, un roi, un seul, ose manifester son enthousiasme, c'est le roi de Pologne, Stanislas Auguste, et le message qu'il adresse, le 5 mai 1791, à l'Assemblée Constituante, pour remercier la France révolutionnaire du « Grand exemple qu'elle a donné au Monde », est une page singulièrement émouvante.

« Plus près de nous, en 1863, un autre grand événement, qui aura des conséquences incalculables, se produit : des ouvriers, des intellectuels de tous les pays, entre autres Karl Marx, se réunissent à Londres et jettent les bases de la première Association internationale des travailleurs. Le fait est bien connu, mais ce qui l'est moins, et ce que je veux souligner, c'est que ce vaste meeting avait été convoqué, à l'origine, pour permettre aux travailleurs de tous les pays d'affirmer leur ardente sympathie à l'égard de l'insurrection qui venait d'éclater à Varsovie, et d'aider « l'héroïque Pologne » à s'affranchir.

« Il a fallu attendre encore pendant plus d'un demi-siècle, dans l'anxiété, la réalisation de cette grande espérance. Mais, enfin, le jour de la libération est venu.

« Par une de ces coïncidences qui donnent à l'histoire un caractère de fatalité si mystérieuse et si tragique, la justice et la force, suivant la formule de Pascal, se sont rencontrées et, ensemble, elles ont triomphé.

« Vous avez fermé *Le Livre des Pèlerins Polonais*. Vous n'êtes plus la Nation errante. Les mânes de Mickiewicz sont apaisés. Vous avez recouvré votre patrie...

« Est-ce tout ? Non, certes. Il vous reste encore à la mettre à l'abri, pour toujours, de toute atteinte.

« Nous voulons, d'un cœur sincère, vous aider dans cette noble tâche. Nous n'ignorons pas que la paix, comme la civilisation elle-même, est une création

continue. Nous connaissons vos nouvelles préoccupations, j'allais dire vos inquiétudes. Mais nous savons aussi que, dans le cadre du Traité de Versailles, dans le maintien des frontières qu'il a tracées à la Pologne resssuscitée et que nous considérons comme inviolables, une paix réelle, solide, durable, et non pas un fantôme de paix, propre à entretenir des frayeurs, peut et doit s'élaborer, sous l'égide de la Société des Nations.

« Un de vos collègues le disait avec force ce matin. Les grands problèmes contemporains ne peuvent plus se résoudre par la guerre. Une moralité nouvelle se fonde, un droit nouveau se crée. L'heure viendra où les rapports des nations entre elles seront conduits suivant les règles qui régissent les relations entre individus, où l'emploi de la force sera considérée comme un acte de barbarie, s'il n'est pas justifié par la légitime défense, où tous les conflits seront résolus par l'arbitrage. Ce sera le triomphe de la politique de Locarno, c'est-à-dire de la civilisation elle-même, politique de conciliation qui n'exclut ni la vigilance, ni les garanties, puisqu'au contraire, elle prévoit le déclanchement pour ainsi dire automatique de tout un système de sanctions dirigées par toutes les Nations contre l'Etat assez impie pour attenter à la sécurité de tel ou tel autre.

« A cette œuvre lente et patiente de l'organisation de la paix universelle, le Parlement polonais travaille efficacement, d'accord avec le Parlement français. Et déjà, dans la presse allemande, nous discernons les symptômes de cette revanche prochaine de la raison, de ce désarmement moral, qui est le prélude de la fraternité humaine :

« La fidélité que les Polonais ont montrée envers leur idéal national pendant les 150 ans où ils furent séparés, écrivait, le 20 février dernier, la *Germania*, prouve d'une façon définitive qu'ils ont le droit de vivre dans un Etat indépendant. Et si, sous les coups d'une rude supériorité matérielle, leur Etat venait à disparaître, l'Est de notre continent ne trouverait aucun calme et aucun ordre relatif avant sa résurrection. Le droit de la Pologne à avoir une existence en tant qu'Etat fait partie des vérités fondamentales de la politique européenne. »

« Oui, quand on lit des pages comme celle-là, on peut se dire que les temps sont changés. La République polonaise se dresse maintenant au milieu de l'Europe comme le symbole incontesté du droit victorieux.

« Aujourd'hui, le soleil qui se lève nous envoie des rayons qui nous paraissent plus chauds, l'air nous paraît plus pur, les hommes eux-mêmes nous semblent meilleurs, depuis que nous savons que la Pologne est libre.

« Levons donc nos verres, Messieurs, à la santé de nos éminents collègues du Parlement polonais, à l'heureuse continuation de leur voyage à travers la France, à l'étroite solidarité des deux peuples, que nous représentons, à la prospérité et à la sécurité de la République polonaise, gardienne vigilante du Droit, de la Paix et de la Liberté ! »

L'orchestre exécute l'Hymne Polonais.

Le sénateur Kiniorski remercie chaleureusement M. Jean Locquin et les membres du groupe pour l'accueil bienveillant et cordial fait à la délégation polonaise depuis son arrivée en France, et il explique la différence qui existe au point de vue de la méthode de travail entre le Groupe parisien et le Groupe varsovien. Le Groupe franco-polonais constitue pour tous les hommes politiques français une source instimable de renseignements concernant la situation actuelle de la Pologne. La position du Groupe varsovien est complètement différente. Propager parmi les Polonais la connaissance de la France, ce serait enfoncer une porte ouverte. Mais ce que le Groupe de Varsovie est obligé de faire, c'est un effort énergique et continu pour fournir des renseignements authentiques à leurs collègues français et cette tâche n'est pas toujours facile, en raison de certaines campagnes acharnées de diffamation : pour connaître la source de ces campagnes, il suffit de citer le proverbe latin : *Hic fecit cui prodest* (celui-ci l'a fait, qui en profite).

Puis, M. Kiniorski invite officiellement les parlementaires français, au nom du président de la Diète et de celui du Sénat de Varsovie, à visiter une nouvelle fois la Pologne, où ils trouveront un accueil peut-être pas aussi magnifique, mais certainement aussi cordial

que celui qui est fait en France à la délégation polonaise.

Il termine en levant son verre en l'honneur du Groupe parlementaire franco-polonais, du Parlement français et de la Nation française.

L'orchestre exécute alors la *Marseillaise*.

Ensuite, M. Niedzialkowski prend la parole ; il démontre les dispositions profondément pacifiques de la Pologne et souligne les tendances de certains cercles allemands, qui, espère-t-il pourtant, sont loin de traduire l'esprit véritable de la démocratie allemande.

Le président de la Commission des Affaires Etrangères, M. Franklin-Bouillon, rappelle l'époque des travaux de la Conférence de la Paix et son étroite collaboration avec toute la délégation polonaise et en particulier avec MM. Dmowski, Skirmunt et Piltz.

« La France et la Pologne, dit-il, ont un point commun, elles sont toutes deux les nations les plus menacées ; un seul moyen d'éviter la guerre est certain : c'est de montrer à ceux qui la veulent qu'elle ne leur sera pas profitable. »

Le député Reich déclare se trouver dans un double rôle, comme membre de la délégation polonaise et comme représentant de la minorité juive et membre du Comité d'action du parti mondial sioniste.

Comme tel, il exprime d'abord sa gratitude pour l'appui que la France donna à la cause polonaise, de même qu'en sa qualité de juif, il ne peut oublier les services immenses rendus par la France à la cause juive. Il constate qu'à sa grande satisfaction la Pologne a compris son devoir envers le mouvement mondial de renaissance du peuple juif, comme le prouve la lettre officielle adressée par le ministre Skrzynski au président des sionistes Sokolow, comme aussi les déclarations récentes du gouvernement actuel.

Le dernier discours est prononcé par le grand orateur M. Paul-Boncour, qui rappelle sa visite en Pologne et la courtoisie du gouvernement polonais. Il évoque ses souvenirs de Cracovie,, lancienne capitale de la Pologne.

Il entend encore résonner à ses oreilles, dit-il, la ravissante fanfare qui tombe des tours de Notre-Dame

dans une très vieille rue de Cracovie : la fanfare s'arrête brusquement, en pleine sonnerie ; c'est que, dit la tradition, jadis, au Moyen-Age, pendant l'un des sièges de Cracovie, au moment où retentissait la fanfare, une flèche envoyée par l'ennemi perça la gorge du trompette qui tomba mort, et avec lui expirèrent les sons du chant soudain rompu. Cette légende nationale de la victime du devoir qui meurt à son poste est singulièrement émouvante. C'est toute l'histoire de la Pologne martyre qu'elle symbolise. Heureusement, l'avenir apparaît sous des couleurs moins tragiques. Les attaques auxquelles a fait allusion M. Kiniorski sont complètement injustifiées. La Pologne forme une unité ethnique et géographique incontestable. C'est un pays d'une beauté grave, d'une structure sociale très intéressante ; son architecture porte l'empreinte vivante de la latinité ; elle possède de bonnes écoles, une armée admirable et il est convaincu que le pays auquel appartient cette armée est un des plus fidèles au Pacte de la Société des Nations.

Il souligne enfin l'importance d'une alliance fondée sur tant de souffrances et de menaces communes.

CHAPITRE III

VISITES DE BOURGES, ORLÉANS, BORDEAUX, MONTAUBAN, CAHORS, TOULOUSE

LA délégation des parlementaires polonais a quitté Paris le 4 mars à 8 heures du matin, reconduite par M. l'Ambassadeur de Chlapowski. Accompagnée de M. Jean Locquin, elle est arrivée à Bourges à midi, où elle a été reçue à la gare par le maire, M. Henri Laudier, et les membres de la Municipalité.

Après la visite des principaux monuments de la ville eut lieu un déjeuner offert par la Municipalité, auquel assistaient le préfet, M. Trouillot, le président de la Chambre de Commerce, M. Magdelénat, etc.

Au dessert, M. Trouillot, prit la parole, déclarant que chaque ville française verrait les représentants de la Pologne avec une émotion profonde, car la France ne saura jamais oublier l'aide prêtée à sa cause par les soldats polonais. Le passage des parlementaires polonais à travers le département du Cher laissera un souvenir d'autant plus durable que la Pologne y est représentée par plus de 1.200 de ses citoyens, dont 400 agriculteurs : populatino tranquille, travailleuse et respectueuse des lois.

Il termine en levant son verre au Président de la République polonaise, au peuple polonais, à celui de France et au Président de la République française.

En un toast très court, M. Henri Laudier, maire, adresse quelques mots de bienvenue à ses hôtes étrangers, trop heureux si le simple et cordial accueil des Berruyers n'a su leur échapper.

« Rien ne pouvait nous être plus agréable, dit-il.

que votre visite. Nous en sommes heureux et charmés. »

Il boit à la prospérité de la Pologne, à son Président, à ses envoyés, leur affirmant les sentiments de reconnaissance de la population républicaine de Bourges.

M. Marjan Kiniorski adresse à la Municipalité les remerciements des visiteurs. Il indique le but du voyage : connaître la France et faire connaître aussi la Pologne aux Français, car, ceci dit sans reproche, ajoute-t-il, nous connaissons mieux la France que vous ne connaissez la Pologne.

Il termine en portant un toast vibrant au Président de la République française et à ses représentants.

Puis, M. Marcel Plaisant, délégué de la France à la S. D. N., au nom des représentants du Cher à la Chambre des Députés, salue les parlementaires polonais.

« Sans doute, dit-il, vous visiterez dans notre pays des cités plus populeuses ou qui marquent une plus grande activité économique ; mais, par la majesté des souvenirs historiques, par la beauté des monuments, par l'harmonie singulière qui existe entre la douceur de coutumes et les vestiges du passé, aucune ville ne peut vous offrir un miroir plus fidèle des traditions morales et intellectuelles qui ont fait la gloire de la vieille France et qui nous ont valu l'amitié de la Pologne.

« Ce voyage d'études que vous entreprenez, depuis nos frontières de l'Est jusqu'à l'Atlantique et à la Méditerranée, vous donnera, à première vue, l'impression d'une étonnante variété si vous n'êtes retenus que par les aspects de la nature, l'influence du climat et le labeur des hommes. Mais une observation plus attentive vous permettra, comme on doit l'espérer des voyageurs de qualité que nous envoie le Parlement polonais, de discerner, sous l'apparente diversité du spectacle que donne la vie, la permanence des sentiments et l'unité profonde de la pensée française.

« A Bourges, où, selon une antique inscription, vous entrez les bienvenus, « vous qui aimez la candeur, l'affabilité dans les mœurs et la piété sincère », vous sentirez encore mieux qu'ailleurs que les Français

sont animés par des idées droites et simples : l'amour du travail, de la liberté, de la paix.

« Cette noble passion qui nous est commune, confond encore aujourd'hui les destinées de la Pologne et de la France pour garantir l'équilibre de l'Europe. Lorsque nous envisageons en France la question de la sécurité, elle se présente avec un caractère d'unité vis-à-vis de toutes les frontières fixées par le traité de paix : comme l'acte de Locarno a fait du Rhin un fleuve international, ainsi une diplomatie active doit compléter ce premier pacte pour rendre la Vistule inviolable. La Pologne joue, à l'égard de la France, le rôle d'une marche orientale, et toute atteinte qui lui est portée se répercute jusqu'à notre cœur. Mais les traités et les conventions signés à Locarno n'assurent le maintien de la paix générale et ne renforcent l'état de sécurité en Europe qu'à la condition d'être appliqués d'une manière absolument indivisible dans tous les actes et dans toutes leurs parties et selon une méthode de rigoureuse solidarité entre tous les signataires de ces instruments.

« La paix n'a pas d'autres ennemis que la mauvaise foi et l'esprit de domination. C'est pourquoi la sécurité n'est aujourd'hui menacée que par ceux qui tenteraient directement, ou par une voie détournée, de modifier les frontières établies, ou par les gouvernements qui oseraient répudier dans l'ordre international les principes de liberté et d'indépendance qui sont à la base du droit public européen.

« Nous avons assez confiance dans le sang-froid de la Pologne, dans son sens élevé des responsabilités, pour être certains qu'elle collaborera avec nous à l'œuvre de reconstruction. Le siège qu'elle a obtenu dans le Conseil de la Société des Nations lui donne la garantie nouvelle que ses droits seront respectés et qu'elle aura toujours le moyen de faire prévaloir les solutions pacifiques ».

M. Marcel Plaisant, en terminant, lève son verre en l'honneur de la République de Pologne, alliée de la France, sous le signe de la Liberté et de la Paix.

M. Stanislas Stronski, député, membre de la Commission des Affaires Etrangères polonaise, clôture la série des discours : il dit combien surpris et agréablement surpris ont été ses amis et lui, d'être arrachés

au charme de la courte visite faite dans la belle cité, par deux discours qui posent ces problèmes — hélas ! — d'actualité.

C'est d'abord M. le Préfet qui rappelle qu'en dehors de tout protocole il a, dans le Cher, des compatriotes qui maintiennent plus forts que tout les liens de collaboration entre les deux Républiques.

« D'après les pensées que j'ai cru surprendre au fil du discours de M. le Préfet, dit-il, nous sommes fiers de l'amour que vous témoignez à nos ouvriers ».

C'est ensuite M. Marcel Plaisant qui, par son résumé précis, a touché le fond même des grands problèmes internationaux.

M. Stronski est du même avis que le représentant de la France à la S. D. N. Celui-là même qui en parle, M. Plaisant, connaît l'Allemagne, « pour y avoir été prisonnier de guerre », conclut non sans saveur le député polonais. L'esprit d'indivisibilité, c'est cela seul, certes, qui peut sauver la paix, et M. Stronski affirme que, si les paroles du député du Cher ont exprimé les sentiments mêmes du peuple français, il peut assurer que la conception du peuple polonais n'est pas autre.

« C'est pour cette union des pensées française et polonaise qui veut une paix dans la dignité et le respect, dit en terminant le professeur Stronski, que je suis heureux de lever mon verre à la prospérité des deux peuples ».

Dans l'après-midi, la délégation a visité les principaux monuments de Bourges. Le Palais Jacques-Cœur et, surtout, la Cathédrale, ont retenu leur admiration.

A 16 h. 30, les parlementaires polonais ont été reçus à l'hôtel de ville par M. Henri Laudier, maire de Bourges, qui leur a présenté, dans la salle des séances du Conseil municipal, les adjoints et les conseillers municipaux.

Puis, les parlementaires sont montés dans les salons du premier étage, décorés aux couleurs françaises et polonaises, où a été servi un vin d'honneur : M. Henri Laudier prend alors la parole et prononce le discours suivant :

« C'est une grande joie et un insigne honneur pour



Photo Henri Manuel.

PARIS. — A la Présidence de la Chambre des Députés

les représentants de la ville de Bourges que de recevoir en leur maison commune les délégués du Parlement de la nation polonaise.

« Vous connaissez tous, Messieurs, cette légende suivant laquelle un de vos héros, Kosciuszko, aurait prononcé avant de mourir, ces mots navrants : *Finis Poloniae*.

« Non, Messieurs, la Pologne n'était pas morte ! Ce qui est fini, c'est la légende, car la Pologne ne pouvait pas mourir — elle est immortelle, immortelle, certes, grâce aux dévouements, à la persévérance, à la ténacité de votre race, race enfantée dans la douleur sur une terre de martyrs.

« Exilés sur votre propre sol, vous avez enfin recouvré votre liberté ; sentinelle avancée du monde occidental sur les marches de l'Est, vous en défendez le bastion et votre vigilance nous garantit du péril oriental s'il doit, ce que nous n'osons croire, se manifester un jour.

« Nous pouvons être assurés que la garde est bien montée : tout votre passé nous l'affirme, votre histoire est la preuve vivante de votre courage et le liquide qui bouillonne en vos veines est cette rosée vermeille qui se répandit si souvent sur vos champs de bataille et pendant quinze années pour la France.

« Votre épopée nationale est pleine de douleurs et pleine de gloire. Vous étiez au Moyen-Age victimes de l'invasion mongole et puis turque, en face desquelles vous avez rempli le même rôle protecteur qu'aujourd'hui, ce rôle sublime de défenseur du monde occidental.

« Permettez, Messieurs, que je rappelle seulement quelques noms fameux placés à la croisée des chemins de votre passé, noms qui ont jalonné la route à suivre et indiqué le but à atteindre. J'ai nommé d'abord Boleslas-le-Grand et la dynastie des Jagellons ; puis Sobieski, marié à une Française, Marie d'Arquian ; Sobieski, le vainqueur de Chocim et le sauveur de Vienne, assiégée par les Turcs. Nous trouvon sensuite Poniatowski, ce roi rempli de bonnes intentions, mais sans ligne de conduite politique et dont les irrésolutions, accentuées encore par la pression des baïonnettes russes, ont compromis irrémédiablement l'œuvre chancelante de ses prédécesseurs.

« Nous sommes en 1795 ; le sacrifice est consommé, et nous assistons au dernier acte de ce drame poignant. La Pologne est assassinée, mais elle est moralement toujours vivante. Ne pouvant sauver le pays, les patriotes résolurent de sauver l'honneur. Ils se lèvent à l'appel de Kosciuszko. Il devait succomber : Russes et Prussiens s'unissent, et le héros polonais, luttant contre des forces dix fois supérieures, est battu, fait prisonnier et emmené en Russie. Cette date est sacrée pour les esprits libéraux.

« Alors les Polonais suivirent le conseil de Jean-Jacques Rousseau : « Les Russes pourrront vous « engloutir, disait-il, faites en sorte qu'ils ne puissent « pas vous digérer ». Votre pays résista et sortit victorieux de cette longue et douloureuse épreuve.

« On trouve encore de nos jours, dans les plus humbles chaumières, la reproduction de ce tableau si connu du Salon de 1817, de Vernet, dans lequel l'artiste représente Poniatowski, ce Bayard polonais, se jetant à cheval dans l'Elster pour y trouver la mort. Il avait été fait maréchal de France sur le champ de bataille de Leipzig.

« L'Empire croule ; le Congrès de Vienne morcelle l'Europe et rouvre à nouveau, en Pologne, l'ère des conspirations, des insurrections et des représailles.

« Deux dates dominent le XIX^e^ siècle, celles des insurrections : 1831 et 1863, toutes deux noyées dans le sang. Les confiscations, les déportations ne se comptent plus, et nombreux sont vos compatriotes qui, en 1831, émigrent en France, où ils sont accueillis avec une vive sympathie. Bourges reçut de grand cœur vos compatriotes et s'efforça de leur venir en aide : beaucoup y demeurèrent et s'y établirent.

« Notons, enfin, qu'en 1863, l'appel de la Pologne aux puissances européennes resta sans réponse, ce qui faisait dire à un de nos orateurs que depuis cette époque (jusqu'en 1919) : « La France était en état de péché mortel ».

« L'année 1918 est venue ; les trois puissances qui avaient démembré la Pologne se sont écroulées. Les alliés proclamèrent la Pologne libre et de cette Pologne, que menaçait l'Allemagne de la « prison russe », de la « cage autrichienne » et du « tombeau prussien », était sortie une Pologne unifiée.

« La grande guerre a rétabli la Pologne. Mickiewicz

n'avait-il pas dit, dans ses poignantes litanies des Pèlerins :

« Délivrez-nous, Seigneur ! Accordez-nous la guerre « générale pour la liberté des Peuples ».

« Soyez assurés, Messieurs, que nos vœux vous accompagnent sur le chemin de votre développement économique et politique. Votre patrie incarne l'amour du sol, de ce sol natal où reposent les ancêtres et sur lequel devait se former, au cours des siècles et à travers les persécutions, une société délicate, élégante et cultivée.

« Il ne me reste plus maintenant, Messieurs, qu'à rappeler, au fil des souvenirs, les noms des princes de la cohorte brillante de vos écrivains d'hier et d'aujourd'hui : Kochanowski, votre grand poète, l'un des génies poétiques du monde, ami de notre Ronsard, Zaleski, Krasinski, avec ses drames symboliques qui ont tant de grandeur ; le grand Mickiewicz, Slowacki, Sienkiewicz, qui a raconté l'histoire de la Pologne dans une série de fresques extrêmement puissantes, où chaque Polonais retrouve ses traditions ; le célèbre Ladislas Reymont et enfin Antoine Potocki, écrivain délicat, sensible à la beauté et à l'intelligence la plus pénétrante ».

« Mickiewicz a dit : « Les Polonais s'appellent pèle- « rins, parce qu'ils ont fait vœu de marcher vers la « Terre-Sainte : la patrie libre ; ils ont juré de mar- « cher jusqu'à ce qu'ils la trouvent ».

« Vous avez trouvé cette terre sainte de la liberté « au pays des Croix et des Tombes » et, pour célébrer ce glorieux événement et votre renaissance, je lève mon verre en votre honneur, Messieurs, au nom de la ville de Bourges, unissant dans un même cœur nos deux Nations sœurs, et formant le vœu ardent et sincère que vous ayez trouvé dans notre vieille cité d'Art, au cœur du pays de France, l'accueil simple, mais cordial, que nous avons cru devoir vous réserver pour resserrer encore, si possible, les liens d'une amitié traditionnelle, mise au service d'une « grande « œuvre de paix, de civilisation et de douce frater- « nité humaine ».

Au maire de Bourges a répondu, au nom de la délégation, le député Herman Liebermann :

M. Liebermann, adresse, au nom de la délégation,

tous ses remerciements à la Municipalité de Bourges pour le bon et cordial accueil qui nous a été réservé.

« Vos paroles, dit-il, ont touché au vif notre cœur et nous sommes très heureux d'avoir été reçus dans votre ville célèbre, resplendissante de tous ses monuments d'architecture, dont cette puissante cathédrale, dans laquelle, lorsque nous y sommes entrés, nous avons senti nos cœurs envahis d'une émotion qui atteignait aux plus grandes hauteurs de l'âme humaine.

« Après la guerre, continue M. Liebermann, nous vous avons envoyé nos ouvriers et nos paysans, qui sont la base de notre force nationale. Ils sont venus chez vous sur une terre amie et nous espérons que les uns et les autres feront dans leur genre une bonne tâche de diplomates. Notre peuple, qui désire demeurer uni avec le vôtre, est un peuple pacifique, digne de se trouver aux côtés de la nation française. Il ne demande qu'à travailler à l'œuvre de la paix du Monde, mais, cependant, il ne saurait tolérer que quelqu'un puisse se dresser contre l'Union fraternelle franco-polonaise, ni qu'on touche jamais à nos frontières communes ».

Rappelant la devise de Jacques-Cœur : « A vaillants cœurs rien d'impossible », M. Lieberman ajoute que la Pologne fera l'impossible pour que la Paix règne sur l'Europe, mais une Paix dans la dignité et dans l'honneur.

Il termine en levant son verre à la ville de Bourges, à la grandeur et à la prospérité de la France qui poursuit son œuvre glorieuse de paix civilisatrice.

Les curiosités et monuments de Bourges sont dominés par un des plus grands chefs-d'œuvre de l'Art du Moyen-Age français, la Cathédrale de Bourges. La façade principale, embrassée par les deux tours puissantes étayées elles-mêmes de robustes contreforts, se présente dans sa plus grande partie comme un vitrail encadré dans un fouillis de dentelle. La lumière pénètre à l'intérieur des nefs et des chapelles à travers des vitraux enrichis de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, patinés par les siècles qui leur ont donné une incomparable profondeur de couleur et je ne connais pas de plus puissante et en même temps de plus douce symphonie chromatique

que celle qui se dégage de la Cathédrale de Bourges. Les tours, de même que celles de Notre-Dame-de-Paris ou de la Cathédrale d'Amiens et de tant d'autres, sont inachevées, mais elles sont puissantes, et rappellent plutôt des ouvrages de défense que des clochers d'église.

Trop vite, hélas, trop vite, nous quittons Bourges pour Orléans, où nous attendent aussi une réception cordiale, un banquet et des discours.

A Orléans, la délégation a été saluée à la gare par M. le Préfet Génébrier et par le maire-député Chollet, entouré des membres de la Municipalité. A l'issue du dîner, offert par la Municipalité, M. Génébrier salue les parlementaires polonais au nom de la population qui, fortement attachée au sol natal, mène une existence ordonnée et pacifique, qui connaît et aime la Pologne et son histoire ; il lève son verre à la fidélité de l'amitié franco-polonaise, à la santé du Président de la République polonaise, M. Moscicki, et à la grandeur de la Pologne.

Le sénateur Kiniorski, en le remerciant, rappelle les années où les Polonais arrivaient en France, munis de passeports russes, autrichiens et allemands, et il exprime sa joie suprême de pouvoir maintenant représenter le Parlement de la Pologne libre et indépendante.

Le député Chollet prend ensuite la parole. Il exprime ses regrets de n'avoir pu, il y a seize mois, visiter la Pologne avec ses collègues qui revinrent émerveillés de ce voyage : il espère que la France réussira à laisser une impression analogue aux parlementaires polonais.

M. Goscicki exprime aussi sa joie de pouvoir parler devant les représentants de la ville d'Orléans, grand centre agricole, auquel la Pologne a l'honneur d'envoyer ses ouvriers, heureux de prêter leur aide au développement des relations économiques et au renforcement de liens nouveaux entre les deux nations.

Nous visitons Orléans de nuit et les murailles de la Cathédrale tantôt luisent étrangement dans la lumière argentée de la lune, tantôt se plongent dans des ombres profondes.

Nous partons à minuit pour Bordeaux, où nous arrivons à six heures du matin le 11 mars ; nous

sommes reçus à la gare par les représentants du Préfet de la Gironde et du Maire de Bordeaux, ainsi que par M. de Kersabiec, consul de Pologne, et par M. l'abbé Bergey, député de la Gironde, venu au titre de membre du groupe franco-polonais.

Après avoir pris quelques instants de repos, nous avons visité la ville. Dans notre promenade, nous avons été accompagnés et guidés par MM. Courteault, conservateur du Musée des Antiques, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres ; Camena d'Almeyda, président des « Amis de la Pologne », professeur à la Faculté des Lettres, et Flageat, chef de cabinet du maire de Bordeaux.

A dix heures, le Conseil municipal, avec, à sa tête, M. Adrien Marquet, maire de Bordeaux, député de la Gironde, a reçu la délégation dans la grande salle des séances de la mairie.

Un court souhait de bienvenue nous a été adressé par le maire de Bordeaux, auquel M. Kiniorski a répondu en quelques paroles cordiales.

Ensuite, nous sommes partis en automobiles pour Châteaux-Margaux, premier grand cru bordelais. En cours de route, nous pouvions admirer la campagne bordelaise, le Médoc, la magnifique tenue des vignobles.

Nous avons été reçus à Château-Margaux par M. Pierre Moreau, co-propriétaire de ce superbe domaine, un des fleurons de la couronne vinicole girondine, et par M^me^ Pierre Moreau, dont la grâce accueillante a ajouté au charme de la réception. Avec leur fils, M. Roger Moreau, nous avons visité les chais, les multiples installations et les caves, dans l'une desquelles, ainsi qu'ensuite dans les salons de M^me^ et M. Moreau, nous avons goûté, à satiété, au célèbre nectar produit à Château-Margaux, et nous avons pu apprécier que ce divin breuvage de couleur violet foncé, éclairé des lueurs écarlates du rubis et des reflets de la topaze fondue, est bien réellement un breuvage digne des dieux.

Au lunch, M. Pierre Moreau, en levant son verre à la santé des parlementaires polonais, a dit combien il était heureux de les recevoir, de saluer en eux des agriculteurs de haute compétence et de leur montrer ce que réalisent les agriculteurs girondins, fiers

d'avoir des conseillers tels que M. Skawinski, un de nos compatriotes, devenu Bordelais hautement estimé.

Répondant à M. Moreau, M. Kiniorski a fait l'éloge de l'agriculture française, ajoutant que lui et ses collègues se félicitaient de se trouver dans un pays où l'agriculture et le vin sont en honneur, ce vin admirable qui réjouit et réconforte et auquel il serait criminel de déclarer la guerre.

Au retour du Châteaux-Margaux, un déjeuner, offert par le maire et auquel avaient été conviés toutes les autorités locales, a été servi.

Autour des tables, richement dressées, soixante-quinze convives ont pris place. Le maire de Bordeaux présidait et, à ses côtés, se trouvaient, outre la délégation polonaise, avec MM. Dwernicki, Krakowski et Kleczkowski, MM. Arnault, préfet de la Gironde ; Barraud, président du Conseil général ; Gisbert, premier président de la Cour d'Appel ; le général Tantôt ; Cauderon, député, premier adjoint au maire ; Maxwell, procureur général ; Barrès, président de la Chambre de Commerce ; Carlos F. Calamet, président de l'Association des consuls ; Idoux, secrétaire général de la préfecture ; de Kersabiec, consul de Pologne; Mangin, sous-préfet, chef du cabinet du préfet ; Camena d'Almeyda, président des « Amis de la Pologne » à Bordeaux ; Mlle Manon Cornier et M. Alioth, vice-présidents ; les membres de la Municipalité ; Flageat, chef de cabinet du maire, etc., etc.

Au dessert, M. A. Marquet, maire de Bordeaux, dit sa joie de recevoir à Bordeaux les parlementaires polonais, en sa double qualité de maire de Bordeaux et de membre du Groupe parlementaire franco-polonais.

« Nos deux nations, dit-il éloquemment, ont été liées dans le passé et le seront toujours dans l'avenir. Nous connaissons l'héroïsme du peuple polonais. La Pologne est la forteresse de la civilisation occidentale, elle joue et jouera un rôle européen. Bordeaux, Messieurs, vous accueille avec affabilité et je bois à l'héroïque, noble et douce Pologne ! »

M. Niedzialkowski, vice-président de la délégation, remercie le maire de Bordeaux. Il boit à l'union toujours plus étroite de la Pologne et de la France, à la

paix sur le Rhin et sur la Vistule, et, pour tout dire, à la paix mondiale !

M. Barrès, président de la Chambre de Commerce et de l'Industrie, apporte aux parlementaires de Pologne le salut du Commerce et de l'Industrie de Bordeaux. Il montre que les conditions économiques influent souverainement sur la vie politique des peuples modernes. Il exprime le vœu que les barrières douanières s'abaissent entre les deux pays amis et que Bordeaux devienne pour eux un lien d'échanges.

« Je bois, conclut-il, au rapprochement économique de nos deux peuples, gage du raffermissement de nos amitiés. »

M. le sénateur Lubienski, reprenant le thème de l'accord nécessaire entre la France et la Pologne, insiste sur la solidarité des intérêts économiques et politiques qui lient les deux nations. Solidarité plus évidente que jamais à un moment où leurs amis communs semblent les abandonner et où leurs ennemis communs dressent contre elles la même menace. Il termine en exprimant l'espoir que la Pologne saura défendre son indépendance, comme elle l'a déjà prouvé, et travailler fructueusement dans la paix.

M. le préfet de la Gironde boit en l'honneur de ses hôtes polonais, ambassadeurs de la grande nation polonaise ; il lève son verre à l'avenir pacifique de la République de Pologne et à son Président.

M. Kiniorski porte la santé de la République française et de son Président.

M. J. Nowak, ancien président du Conseil, fait remarquer que le voyage des parlementaires polonais en France est, à vrai dire, un seul banquet ininterrompu, mais l'on se trompe si l'on pensait que c'est un temps perdu légèrement ; les banquets n'étaient-ils pas, dès l'antiquité, un important instrument de politique: ils n'ont pas cessé de l'être aujourd'hui ; c'est pourquoi nous sommes autorisés à dire de nos banquets qu'ils accomplissent une besogne politique fructueuse. « Cette besogne est loin d'être pénible, car nous sommes aidés dans notre tâche par vos célèbres vins, ces vins dont l'un de vous, Messieurs, a dit, quand on discutait sur les charges financières que la guerre a imposées à la France, qu'il n'y a pas de craintes à avoir parce que les vins de France

lui permettront de supporter victorieusement toutes les charges, quelles qu'elles soient. Oui, mais vos vins ne sont pas seulement une forme de l'or liquide, ils sont un vrai nectar et puisqu'il n'y a de nectar que dans l'Olympe, il faut considérer comme une méprise le fait qu'on a placé l'Oympe en Grèce : il se trouve en vérité en Gironde ; il est donc très juste que je porte un toast en l'honneur des vins français, sous l'influence desquels s'est formé le brillant, noble et héroïque génie national de la France. Je lève donc mon verre à la santé des vins français, oui, à leur santé, parce que, eux aussi, ils peuvent être malades comme l'a démontré Pasteur, le grand médecin non seulement des hommes, mais des vins ! »

Ce banquet splendide a fait sur nous une grande impression et nous a laissé un souvenir inoubliable. Nos hôtes français nous ont complimenté de ce qu'ils pouvaient s'entendre avec nous dans leur langue maternelle et l'un des journaux de Bordeaux s'exprimait ainsi à ce sujet : « Dans ces allocutions fort applaudies, et au cours desquelles nos amis ont fait preuve d'une connaissance, qui nous a ravis, de toutes les finesses de notre langue, — se sont éloquemment affirmés les sentiments de sympathie profonde et d'affection sincère réciproquement professés ».

Aussitôt après le déjeuner, nous nous sommes embarqués sur le « Quinette-de-Rochemont », afin de faire une promenade en rivière et de visiter le port. Nous avons été reçus à bord par MM. E. Huyard, président, et Lévêque, ingénieur en chef du port autonome. Le bateau est remonté jusqu'à Bassens et nous avons pu admirer la beauté naturelle de la rade comme aussi son intelligent aménagement.

Au retour, comme nous étions encore en Gironde et à Bordeaux, la délégation a été reçue par M. Ginestet, président de l'Union de la propriété et du commerce, au *Cabaret de Bordeaux*, où a eu lieu une dégustation des vins dont la haute valeur et la saveur olympienne ont été encore une fois appréciées.

La conversation est tombée sur les prix des vins français en Pologne, qui sont relativement très élevés. Un projet s'est esquissé, suivant lequel l'Union du Commerce à Bordeaux établirait, dans les plus grandes villes de Pologne, des dépôts de vins français

en détail, et l'on a calculé qu'il serait possible de vendre de bons vins français pour quelques francs le litre.

Le soir, un gala a eu lieu au Grand-Théâtre. On donnait *Hérodiade*, de Massenet, avec Mme Jeanne Myrtal et M. Rougenet.

Le lendemain, la délégation a quitté Bordeaux et s'est rendue à Montauban, où elle est arrivée, le 12 mars, à midi, accueillie par les autorités locales. Après un arrêt sur la place Nationale, où nous avons admiré les belles architectures, et un apéritif d'honneur servi dans un des salons de la préfecture, nous nous sommes rendus à l'Hôtel du Midi, où nous attendait un excellent banquet, présidé par M. Guillon, préfet du Tarn-et-Garonne.

Au dessert, le premier magistrat de la République du département a ouvert la série des toasts. Après avoir salué la délégation par des paroles vibrantes, il a fait, en un raccourci émouvant, le récit des luttes qu'a toujours soutenues la Pologne pour défendre son indépendance et conquérir sa liberté.

« Il n'y a pas d'exemple, dit-il, dans l'histoire de l'humanité, d'un peuple qui ait tant combattu et tant souffert. Prise longtemps entre trois oiseaux de proie, la Pologne, par son énergie, s'est débarrassée des griffes qui l'enserraient à l'étouffer. Tous ses amis, c'est-à-dire tous les Français, saluent sa résurrection et s'associent à l'œuvre de resserrement économique et de paix à laquelle se consacre le Groupe parlementaire franco-polonais ».

Rappelant le mot de Bismark : « Quand l'aigle blanc de Pologne prendra son vol, l'aigle noir allemand sera frappé à mort », M. Guillon dit que, pendant que celui-ci tombait, l'autre gagnait les hautes cimes vers les régions où ne souffle qu'un air pur, et levant son verre aux deux sentinelles, qui montent la garde sur le Rhin et sur la Vistule pour assurer la paix du monde, il porte un toast en l'honneur des deux Présidents des Républiques sœurs.

M. Niedzialkowski, vice-président de la délégation, répond : « Comme la démocratie de France, dit-il, la démocratie polonaise est attachée à la paix du monde et aux idées de progrès, et c'est dans l'amitié des deux peuples qu'il voit la possibilité des réalisations

fécondes dans une Europe réconciliée ». Il boit, lui aussi, aux deux Présidents.

Après lui, M. Stanislas Thugutt, ancien vice-président du Conseil, a prononcé un grand discours politique.

« Je voudrais, commence l'orateur, vous dire quelques mots sur un problème qui doit certainement vous intéresser, car il se rapporte à la force intérieure de votre alliée. C'est le problème de la crise du système parlementaire en Pologne.

« Nous, députés et sénateurs polonais, qui sommes venus comme représentants du Parlement pour visiter votre beau pays, pour vous entretenir de nos aspirations et de nos peines, pour étudier vos plans et vos travaux, nous fournissons la meilleure preuve de l'existence du parlementarisme polonais ; nous en sommes la preuve vivante et palpable.

« La crise du parlementarisme polonais se rattache à la crise mondiale de ce système. Même, dans les pays où il est né et où il s'est le mieux développé, le Parlement est devenu l'objet d'attaques acharnées, d'autant plus passionnées qu'elles sont en partie justifiées.

« Dans les pays tels que la France et l'Angleterre, où l'ordre légal est solidement établi, c'est une lutte de paroles. Dans les jeunes Etats où la liberté n'a pas de racines bien profondes, où le respect des lois et la compréhension du système parlementaire ne sont pas encore innés, les balles remplacent quelquefois les paroles. Je suis loin d'admirer cet état de choses. Mais si ce n'est là qu'une faute de jeunesse, il ne sera pas difficile de la réparer. Si votre République parlementaire est le plus constant et le plus durable des systèmes que la France ait adoptés, depuis 1789, souvenez-vous cependant que vous n'y êtes arrivés qu'après des crises longues et fréquentes, au cours desquelles les flammes ont souvent jailli du pavé de Paris. Ce serait pour nous un grand bienfait de pouvoir profiter de vos expériences ; hélas ! une nation, tel un jeune homme, ne tire profit que de ses propres expériences et celles-ci lui coûtent souvent très cher.

« Si l'on veut profiter de sa propre expérience, il faut d'abord tâcher d'analyser les fautes nécessairement commises au début. Eh bien, le parlementa-

risme polonais a commis une grave erreur : il ne s'est pas assez rendu compte que le compromis constitue la base de ce système, flexible au plus haut degré.

« Un des principes de votre grand démocrate Gambetta, qui proclamait la nécessité d'atteindre le but définitif par étapes, n'a pas pu être suffisamment compris par une jeune démocratie qui ne voulait prévoir aucune difficulté et qui pensait que du programme à la réalisation, il n'y a qu'un pas, celui du vote des Chambres. Il en résulte qu'on ressent une certaine raideur dans les relations entre les groupes parlementaires ; cette raideur a rendu très difficile la formation d'une majorité normale à la Diète. Or, un Parlement sans majorité, c'est une machine en panne. Un tel état de choses peut facilement provoquer une explosion que personne ne désire et que tous déplorent. C'est ce qui s'est passé en Pologne au mois de mai dernier. Je connais très bien et le drame et ses principaux acteurs, et je puis vous assurer qu'au cours de ces étranges journées, les hommes ont été entraînés par les événements, qui se déroulaient d'eux-mêmes avec une vitesse vertigineuse.

« Le drame n'est pas encore fini. Nous avons gardé presque sans changements le même régime de république parlementaire. Le droit de dissolution des Chambres, qui a été octroyé au Président de la République, constitue même, selon vos théoriciens, le couronnement naturel de l'œuvre. Tant que la responsabilité ministérielle est maitenue, ce droit du Président n'a pas grande importance. En tout cas, il serait impossible d'affirmer qu'en Pologne le Président exerce personnellement le Gouvernement. Je pense seulement que, dans un pays dont les citoyens sont, en énorme majorité, des paysans, le système parlementaire, en se perfectionnant, est appelé à triompher. Je ne connais pas d'autre moyen que la démocratie parlementaire pour assurer aux masses paysannes, faiblement organisées et faisant leurs premiers pas sur le terrain politique, plus d'influence en vue d'améliorer leurs conditions d'existence. Je ne connais pas non plus en Pologne de force qui serait en état d'imposer pour longtemps au peuple un régime antidémocratique.

« Nous sommes une jeune République ; vous n'y êtes arrivés ni vite, ni aisément.

« Nous, démocrates polonais, nous désirons marcher vers ce même but ! j'avoue cependant que nous désirerions l'atteindre par une voie plus courte.

« Qu'il me soit permis de rendre hommage au fruit de vos efforts et de celui de vos pères, à la grande et victorieuse République dont nous sommes les hôtes ».

Ensuite, M. Rozoul, journaliste, ancien capitaine de l'armée Haller, porte le toast de la Presse. D'une voix que le souvenir de son séjour en Pologne remplit de joie et d'émotion, il dit l'impression profonde qu'il a gardée de la sympathie dont il a été l'objet. Il a constaté avec fierté en quelle haute estime était tenue la France dans chaque commune et dans chaque famille, où il retrouvait un peu et même beaucoup de l'esprit, de la mentalité et, pour tout dire, d'un mot de l'âme française. En levant son verre, il salue les Polonais, hôtes de Montauban, comme ils le saluaient quand il était lui-même leur hôte en Pologne, en acclamant aujourd'hui leur patrie : « Na Zdrovie ! Niech zyje Polska ! »

A son tour, M. le député Stronski prend la parole, exprimant son admiration pour l'ardeur et l'incomparable dévouement à la cause de l'amitié franco-polonaise.

Après la réponse de M. Capgras, député du Tarn-et-Garonne, le déjeuner prend fin et la délégation part pour Cahors.

Nous sommes arrivés à Cahors à sept heures du soir : malgré la pluie qui tombait en rafales, une foule considérable nous attendait devant la mairie, en formant sur notre passage une haie vivante d'où partaient les acclamations, pendant que la fanfare de Cahors faisait entendre l'Hymne polonais. La délégation fut reçue, au seuil de l'hôtel de ville, illuminé et pavoisé, par M. Tassart, adjoint au maire, entouré du Conseil municipal.

Le public cadurcien, par son intervention chaleureuse, a donné à la cérémonie un accent de spontanéité, de sincérité et de profondeur auquel ne peuvent atteindre les mieux ordonnées des pompes officielles.

Un vin d'honneur fut servi dans un grand salon de

l'Hôtel de Ville où, en bonne place, figurait le portrait du maréchal Pilsudski. Cette réception était présidée par M. de Monzie, sénateur, maire de Cahors, ancien ministre, qui souhaita la bienvenue aux parlementaires polonais et exprima sa joie de les voir à Cahors.

Le Dr Liebermann, député, répondit et remercia au nom de la délégation pour cette réception chaleureuse, cordiale et spontanée, que les parlementaires polonais n'oublieront jamais.

A huit heures avait lieu le banquet offert par la Municipalité, banquet dont la *Dépêche de Toulouse* faisait mention, le lendemain, dans les termes suivants : « Un splendide banquet était offert aux parlementaires polonais à l'Hôtel des Ambassadeurs. La salle était décorée avec une élégance de bon goût. Le repas fut tout à l'honneur de la cuisine quercynoise, qui se targue d'être la meilleure du monde. Les vins, offerts par l'Office agricole, avaient fait l'objet de patientes recherches, et ils étaient parfaits. Il fut, une fois de plus, démontré que nos vins généreux peuvent rivaliser avec les plus illustres ».

Au dessert, M. Castanet, préfet du Lot, prit le premier la parole et salua la mission parlementaire polonaise. Il dit l'enthousiaste amitié qu'il a vouée à la nation martyre depuis sa jeunesse, formée par un maître polonais. Il constate l'influence excellente de la volonté agissante du Groupe parlementaire franco-polonais à Paris, comme du Groupe polono-français à Varsovie, et l'effort de la Pologne pour restaurer la paix dans le monde. Il porte la santé des Présidents des deux Républiques : française et polonaise.

M. Marjan Kiniorski, sénateur, président de la délégation polonaise, président de la Commission des Affaires Etrangères, remercie la ville de Cahors pour la réception spontanée et particulièrement touchante qu'elle vient de faire aux parlementaires polonais. Il affirme qu'aucune des attentions qui leur avaient été prodiguées n'était passée inaperçue des visiteurs et qu'ils en étaient vivement touchés. Il constate les efforts de la Pologne pour fonder la paix en Europe et proclame que l'accusation d'impérialisme portée contre la Pologne est un mensonge vulgaire et une ruse politique. La Pologne désire la paix et ce désir est conforme à son intérêt. Elle a tout à gagner à la

paix. La Pologne désire sincèrement la paix, mais non au prix d'un amoindrissement quelconque de son territoire, qui est inviolable et ne peut être l'objet d'une discussion. Mais où ce sentiment serait-il mieux compris qu'en ce pays de Gambetta ?

M. Kiniorski déclare que la délégation emportera de Cahors un souvenir impérissable, et il boit au Président de la République française, à la France et à Cahors.

M. Tassart, au nom de la Municipalité, exprime la joie de Cahors de recevoir les amis de Pologne. « Le cœur de tous les Français a battu, dit-il, en recevant la délégation des représentants de la Pologne ; le cœur des Cadurciens a eu pour vous une reconnaissance plus émue, il a compris la haute portée de votre visite à la ville de Gambetta, qui, comme vous, n'a jamais désespéré du sort de sa patrie ». L'orateur souhaite un avenir toujours plus beau et plus prospère à la Pologne.

M. le député H. Liebermann remercie pour l'accueil splendide de la ville de Cahors.

« Nous avons, dit-il, pénétré en France par Strasbourg, ville qui est le symbole de la justice triomphante et de la liberté retrouvée ; nous avons visité Verdun, où s'est joué le sort de l'humanité.

« Si vous nous connaissez mieux, poursuit l'orateur, après une magnifique évocation de la montagne de Verdun, toute gonflée des morts qui ont sauvé le monde, vous sauriez que notre âme est toute française. Au cœur des deux peuples vit l'amour sacré de la patrie, avec l'horreur de la guerre ».

Ensuite, M. Bouat, député du Lot, prend la parole. Il explique que, dans le premier projet d'itinéraire des parlementaires polonais, Cahors n'avait pas été compris.

« Eh quoi ! me disais-je, cette antique cité de Cahors, si remplie des souvenirs des siècles écoulés, ne serait pas visitée par nos collègues du Parlement polonais ?

« Nous ne pourrions pas les conduire aux pieds de la statue de Gambetta, du Grand Patriote, du grand orateur qui, en parlant magnifiquement de la justice immanente, a prédit non seulement les réparations auxquelles, nous Français, nous avions droit, mais

aussi la résurrection de la Pologne, c'est-à-dire la réparation de la plus grande injustice de l'Histoire contemporaine ?

« Enfin, pensais-je, ne connaîtront-ils pas l'intérêt et le charme incomparable des discours du sénateur-maire de Cahors, M. de Monzie, dont la réputation a depuis longtemps déjà dépassé les frontières et qui est particulièrement qualifié pour parler aux représentants de la Pologne ?

« D'où la satisfaction que j'ai éprouvée — que nous éprouvâmes tous — à la pensée que votre itinéraire serait, heureusement, complété, et que vous seriez les hôtes de la Municipalité cadurcienne, de notre Chambre de Commerce, de notre population tout entière ».

L'orateur évoque les souvenirs des luttes de la Pologne pour son indépendance et continue : « Votre Patrie a repris sur la carte d'Europe la plus grande partie de la place qu'elle y occupait naguère.

« Que cette carte de la nouvelle Europe puisse être encore équitablement remaniée sur quelques points, c'est possible. Mais, à quelque Nation et à quelque Parti qu'ils appartiennent, tous les hommes de bon sens et de bonne volonté doivent souhaiter que, désormais, toute modification territoriale soit faite selon les règles du Droit et non selon les caprices de la Force. Ce qu'ils doivent souhaiter également, c'est que toutes les Nations — comme toutes les Corporations, comme tous les individus — prennent mieux conscience de cette solidarité économique qui, seule, peut assurer leur existence.

« Toutes les erreurs se paient et trop chèrement. L'Europe surtout a commis une lourde faute en laissant une Nation, née de la guerre, agrandie par la guerre, recourir continuellement à la guerre, dans le but de dominer le monde. C'est en permettant l'écrasement du Danemark, c'est en restant sourd aux appels désespérés de la Pologne, c'est en laissant annexer l'Alsace-Lorraine, c'est en consacrant le meilleur de nos ressources à la surenchère des armements que le vieux monde a rendu inévitable la catastrophe finale. Paul-Boncour disait avant-hier à la Chambre : « Je ne suis pas de ceux qui pensent qu'on « peut laisser faire impunément des Sadowa. Je sais



Photo Henri Manuel.

PARIS. — Au tombeau du soldat inconnu sous l'Arc de Triomphe. (Le ministre Thuġutt ranime la flamme)

« qu'on est ainsi, très vite, conduit à Sedan ». Oui, nous en avons tous commis, des fautes politiques et des fautes économiques. Ne recommençons pas. Resserrons nos liens d'amitié. Intensifions nos productions, facilitons nos échanges, développons nos relations économiques. Tout en assurant notre sécurité nationale, soyons équitables les uns envers les autres. Et alors, Citoyens et Nations, nous pourrons faire tous confiance à la liberté, à la justice sociale, à la justice internationale, à la Société des Nations, à l'accord et à l'esprit de Locarno ! »

Et l'orateur lève son verre à la santé de la délégation, à la prospérité de la Pologne.

M. Léon Reich, député à la Diète, représente la minorité juive au Parlement polonais. C'est en cette qualité qu'il remercie l'homme d'Etat, maire de Cahors, d'avoir encouragé le sionisme, d'avoir montré qu'il possède au plus haut degré le sentiment de la justice et l'amour des faibles.

Le peuple juif, dit l'orateur, a le droit de réclamer sa place dans le concert des nations, et c'est le but que poursuit le Comité « France-Palestine », que salue M. Reich. Il lève son verre à la prospérité de la France, libératrice des peuples.

M. François de Tessan, rédacteur en chef de la *Dépêche de Toulouse*, parle au nom de la Presse. Il montre, à côté des grands journaux parisiens, la presse régionale et départementale, qui pense un peu moins vite, mais plus profondément. Il rappelle les articles, en quelque sorte prophétiques, publiés par Jean Jaurès dans ce journa.

M. de Tessan dit que, dans la Presse régionale, la Pologne ne compte que des amis qui travaillent à la paix.

L'orateur termine sa brillante improvisation en buvant à la Presse polonaise.

Les dames avaient pris part aussi au banquet, et, comme j'étais assis entre deux dames charmantes et vis-à-vis d'une troisième, M^me^ Krakowska, je fus naturellement amené à boire en l'honneur et à la santé des dames. M. l'abbé prof. Wojcicki, député, n'était pas spécialement content de mon toast, car j'y avais fait par hasard une allusion à l'enfer, mais j'ai été

dédommagé par le sénateur de Monzie, qui m'a déclaré : « Vous avez porté un toast délicieux ».

Le dîner fini, toute la société s'est rendue au théâtre municipal, archi-comble. C'était une heureuse idée de la Municipalité, pour permettre à la population de Cahors de participer à la réception de la mission polonaise.

A l'arrivée des parlementaires polonais, l'orchestre joue l'hymne national polonais et, aussitôt après, M. Kleczkowski, représentant de la Presse polonaise, s'avance sur la scène et chante avec un accent pathétique la *Marseillaise* ; toute la salle l'accompagne dans un élan d'enthousiasme spontané.

Après un concert très réussi, M. de Monzie, que des applaudissements chaleureux saluent, prononce un discours éblouissant, dont voici quelques passages :

« Les derniers événements de Pologne, le changement de gouvernement, la démission du Président Wojciechowski, les combats qui se prolongèrent trois jours dans les rues de Varsovie, l'élection du Président Moscicki, enfin la tactique et la politique du maréchal Pilsudski n'ont d'autre explication que ce souci d'instituer au service de la grandeur polonaise une discipline démocratique, conforme aux vœux qu'un des miens exprimait, il y a un peu plus d'un demi-siècle.

« Non ! il n'est pas vrai que vos combats de rues aient préparé des combats aux frontières. Non ! il n'est pas vrai que le patriotisme de Pilsudski soit une menace pour l'Allemagne ou pour la Russie, — encore moins pour la paix de Locarno. Je le dis en songeant à l'entrevue, inoubliable pour moi, que m'accorda, en septembre 1923, le héros de votre indépendance. Les assurances que j'ai reçues tout à la fois du maréchal et du ministre des Affaires étrangères, ont levé le *veto* moral qui, pour beaucoup de Français, s'opposait à la reprise de nos relations avec l'Union des Républiques socialistes soviétiques. J'ai puisé dans ces assurances le courage d'entreprendre une tâche à laquelle M. Poincaré a bien voulu maintenir son caractère officiel et dont je ne désespère pas de voir la bonne fin, en dépit de difficultés apparemment insurmontables ».

M. de Monzie retrace la vie politique du maréchal Pilsudski et poursuit :

« Soudain, un jour de mai 1926, l'homme seul est redevenu l'homme fort, le maître. Il rentre à coups de canon au Belvédère, dans ce palais qu'il avait occupé comme chef d'Etat. Ce n'est pas un *putsch* militaire, mais un mouvement instinctif qui le ramène au pouvoir suprême.

« Les dépêches d'agences qui nous parviennent font prévoir un soulèvement des Poznaniens ; la Pologne va se diviser, se déchirer. Rien de tout cela ne se produit ; le branle-bas de guerre civile n'a pas d'effet. La résistance tombe avant de s'être dressée : le ralliement est enthousiaste et le loyalisme dévotieux. Le peuple, en quelques semaines, paye son arriéré de reconnaissance envers celui qu'il avait déporté du pavois aux gémonies. Fait sans exemple : à huit ans d'intervalle, Pilsudski est de nouveau en posture de dictateur : une seconde fois, pourvu qu'il le veuille, il sera le dictateur sans conteste d'un pays qui, une seconde fois, lui livre sa confiance sans réserve.

« Non, répond Pilsudski, j'ai le choix de proclamer « la dictature ou de faire légaliser l'acte accompli. « J'ai choisi la seconde voie... Sans doute, j'ai trompé « l'espoir de beaucoup de gens — je l'ai fait à dessein, afin d'enlever à la Pologne l'habitude de tout « demander à un homme en lui refusant tout « concours ».

« Pilsudski sauveur de la Pologne et derechef son maître, élu Président de la République à la quasi unanimité des suffrages, refusant la dictature, démissionnant de la Présidence, satisfait d'être ministre de la Guerre dans un gouvernement d'accord national, il n'y eut jamais acte de foi plus complet et plus audacieux dans la démocratie quand même.

« Une terre s'apprécie par la vigueur des chênes qu'elle nourrit de son suc. Pilsudski ajoute aux preuves séculaires que la Pologne a fournies au monde de son indestructible vitalité. Son œuvre n'est pas terminée ; vos épreuves ne sont pas finies, et notre amitié ne fait que commencer.

« Nul peuple n'a peut-être autant de problèmes à résoudre dans le même ordre d'urgence, avant de

consolider son *statu quo* géographique. De Memel à Dantzig tout est pour vous matière à litiges éventuels. Vous êtes décrétés d'impérialisme par tous ceux qui voudraient prendre ou reprendre un morceau de votre sol. Nous vous sommes reconnaissants de demeurer fermes dans la sauvegarde d'une paix à laquelle notre passif de guerre nous donne le droit d'être attachés : vous avez reçu, dans votre pays, le 16 janvier dernier, M. Lœbe, Président du Reichstag, comme je l'avais reçu le 1er septembre 1925, au nom du Gouvernement français, en exprimant l'espoir d'une entente occidentale, hors de laquelle il n'y a pas de sécurité européenne. Cet espoir, dont l'expression, sous le signe du maréchal Pilsudski, prend une valeur exceptionnelle, est le sentiment de tous les Français conscients, de tous ceux qui, aujourd'hui, par ma bouche, acclament la Pologne, ses héros et ses élus ».

M. Mieczyslaw Niedzialkowski, député, vice- président de la délégation, répond à M. de Monzie, en confirmant les déclarations de M. Paul-Boncour sur la sécurité par l'arbitrage et le désarmement. Il dit la solidarité d'amitié, de culture et de cœur qui unit la France à la Pologne. Il parle de l'idéal de paix mondiale garantie par la démocratie. Dans cette ville de Gambetta, « qui appartient au monde », il évoque le souvenir du grand tribun : « Il faut, dit l'orateur, adresser cette apostrophe à ceux qui, dans l'ombre, d'une manière occulte, sapent la paix : il faut leur dire : « Se soumettre, ou se démettre ».

M. de Tessan prononce une allocution rappelant l'héroïsme des enfants de toute la France tombés pour la paix du monde. Il décrit l'effort considérable et magnifique accompli en Pologne pour créer de toutes pièces les organes qui contrôleront le pouvoir, feront entendre la voix de l'opinion publique, serviront de véhicule aux idées et seront pour le peuple ami le meilleur outil d'une propagande qui, faisant mieux connaître la Pologne, la fera mieux aimer.

Nous avons passé la matinée du dimanche à visiter la ville, très ancienne et très pittoresque, pleine de monuments d'architecture d'une grande valeur, tels, par exemple, le Pont Valentré, pont fortifié sur le Lot avec ses trois tours et sa barbacane, construit

au XIVe siècle, et la cathédrale romano-byzantine, du commencement du XIIe siècle, restaurée plus tard.

La visite de la ville a été suivie d'une réception à la Chambre de Commerce. A cette manifestation assistaient : MM. Castanet, préfet du Lot ; Bor, secrétaire général; de Monzie, sénateur, ancien ministre; Bouat et Calmon, députés du Lot; Pébeyre et Garnal, conseillers du Commerce extérieur de la France ; Dubernet de Garros, président de la Fédération des commerçants ; Paulbert, président du Tribunal de Commerce ; Jardel, président de la Fédération des Syndicats agricoles ; Calmels, président de la Société d'agriculture ; Gay, directeur des Services agricoles ; de nombreuses personnalités appartenant au Commerce, à l'Industrie, etc. Les honneurs étaient faits par M. Orliac, président de la Chambre de Commerce, entouré des membres de cette Chambre, qui a souhaité la bienvenue à ses hôtes ; il dit l'honneur que ressent Cahors à recevoir chez elle des hommes éminents, qui, appartenant à des partis opposés, s'accordent sans réserve dans leur amitié sincère pour la France et dans leur amour de la patrie.

M. Kiniorski, lui répondant, déclare que la ville de Cahors a témoigné aux parlementaires polonais de ces sentiments que l'on n'oublie pas. La réception qui vient de leur être faite est allée au cœur des membres du Sénat et de la Diète pour cette raison qu'elle était si spontanée.

Puis les invités se rendent au déjeuner offert par la Chambre de Commerce.

Banquet superbe, et la *Dépêche* avait tout à fait raison d'écrire :

« Le repas, dont le menu était des mieux composés, permit d'apprécier une fois de plus les meilleurs crus du Lot. Après les vieux vins d'Albas, que les convives avaient apprécié la veille, ils purent déguster les vins de Prayssac, leurs voisins et proches parents. Les vins du lendemain ne le cédèrent en rien à ceux de la veille. Il est juste de remercier M. Gay, le dévoué professeur d'Agriculture de notre département, qui, depuis longtemps, fait fonction — tout à son honneur — de directeur des Services agricoles, pour la collaboration apportée par lui au bon renom des vins du Lot, car c'est à lui que l'on doit le choix

des bouteilles tout à fait « supérieures » qui furent servies aux deux banquets de Cahors ».

A l'heure des toats, le président de la Chambre de Commerce prononce un discours dans lequel, après avoir dit l'amitié séculaire qui unit la France et la Pologne, il passe rapidement en revue les diverses branches de l'activité commerciale du département, qui peuvent trouver d'heureux débouchés en Pologne. Ces différentes branches du commerce touchent à l'agriculture, qui en fournit les éléments premiers : « ce sont nos vins, trop peu connus ; nos truffes, nos conserves de foies gras, de champignons ; ce sont les noix incomparables du Quercy, les conserves de toute nature. Déjà des échanges très actifs se pratiquent avec la Pologne ; ils ne pourront que s'intensifier à la suite de la visite des hommes éminents qui composent la délégation polonaise.

M. le Président de la Chambre de Commerce émet le vœu de voir abaisser les tarifs douaniers très élevés qui frappent les conserves et la truffe à leur entrée en Pologne ; il signale aussi l'importance qu'il y aurait à ce que le Lot fût rattaché, au point de vue de la juridiction consulaire, non plus à Marseille, mais au consulat de Bordeaux, plus voisin.

M. Orliac boit à la prospérité des deux pays amis, à leur collaboration commerciale de plus en plus étroite.

M. de Monzie tient ensuite les convives sous le charme de son éloquence, en un discours magistral par la richesse de la langue et par l'originalité de la pensée. Par moment ses paroles ouvrent, en quelque sorte, une fulgurante échappée sur l'avenir.

« Nos relations avec la Pologne, dit-il, sont des relations de famille. Nous avons, Français et Polonais, mêmes qualités, mêmes défauts, et c'est sans doute les défauts qui rapprochent le plus. Aujourd'hui, nous avons partie liée définitivement, car on ne refait pas plus l'histoire que la géographie, et notre tendresse actuelle est l'expression d'une nécessité qui nous est commune.

« Nous nous connaissons à peine depuis quelques heures, dit M. de Monzie aux parlementaires polonais, et nous nous sentons déjà fraternels. Cahors ne vous oubliera pas. Aux voyages qui rapprochent, à

l'échange des pensées, à la grâce des mets qui les parent, succède l'échange des produits ».

M. Bator, député, en répondant, insiste sur le fait que la collaboration pacifique de la France et de la Pologne aura pour conséquence la grandeur des deux pays. Il montre également les profondes racines qui fécondent l'amitié des deux pays. La France utilise la main-d'œuvre polonaise, qui s'acclimate rapidement sur le sol bienveillant de la France. De nombreux mariages ont cimenté l'union des deux peuples.

M. le député Niedzialkowski, vice-président de la délégation, présente les remerciements de ses collègues en phrases cordiales.

« Je crois, s'écrie l'orateur, s'adressant à M. de Monzie, pouvoir dire au nom de toute la population de la Pologne qu'elle n'ignore rien de votre travail formidable pour la paix du monde.

« Il n'y a aucun parti en Pologne qui veuille une politique agressive et nous regardons avec confiance la France, la grande démocratie de l'Occident, qui a la paix pour premier idéal ».

M. Niedzialkowski lève son verre aux travailleurs de Cahors et du monde.

M. Stronski, député, déclare que sa visite à Cahors a été un enchantement. Il remercie les organisateurs de la réception d'avoir conduit la délégation au milieu de la foule et affirme que ce contact direct a été en quelque sorte une révélation de la grande France. Parlant des grands problèmes européens, M. Stronski souhaite de voir s'établir une sincère collaboration entre les Etats de l'Europe tout entière, l'Allemagne et la Russie comprises. Que la Russie ne fasse pas du bolchevisme un article d'exportation !

« Notre grand confrère polonais qui — écrit la *Dépêche* — manie la langue française avec élégance et facilité, termine son discours aux cris de : « Vive Cahors ! Vive le Quercy ! »

Après quelques mots de remerciements de M. Capgras, le banquet prend fin et nous quittons Cahors, dont nous emportons un ineffaçable souvenir.

Nous sommes arrivés, le soir, à Toulouse, et avons été reçus par le maire, M. Billières, entouré du

Conseil municipal, ainsi que par MM. Mrokowski et Birsztein, représentants des étudiants polonais, et le professeur Kozlowski, représentant la colonie polonaise.

M. Niedzialkowski, obligé de retourner à Varsovie, est alors remplacé par M. Stanislas Posner, sénateur, qui jusqu'alors avait été retenu à Varsovie par des discussions budgétaires.

Nous visitons, dès le matin, le musée de peinture et de sculpture des Augustins, où M. Henri Rachon, son directeur, nous servait de guide, mettant à notre service toute son érudition d'artiste et de Toulousain. Le musée possède une quantité considérable d'objets d'art d'une valeur exceptionnelle, et il est riche surtout en objets provenant de fouilles romaines des environs.

M. Fourcade, le distingué conservateur de la salle des Illustres, nous reçoit ensuite au Capitole et nous ouvre successivement les cinq salles qui font l'orgueil de l'Hôtel de Ville de Toulouse et forment, comme il l'a dit très justement, une collection unique d'œuvres d'artistes originaires d'une même ville et appartenant à la même génération.

Bien entendu, nous n'avons pas manqué de voir Saint-Sernin, la fameuse Collégiale de Toulouse, une des plus belles églises romanes du monde. Elle contient beaucoup de merveilleuses œuvres de la sculpture médiévale.

Accompagnée par M. Billières, maire de Toulouse, la mission a été reçue par M. Cartier directeur général des usines toulousaines de fabrication d'ammoniaque synthétique. Cette usine nationale de Toulouse, construite pour une production quotidienne de 500 tonnes, est une entreprise de grand style et d'une importance considérable pour l'agriculture du pays.

Après-midi eut lieu une réception à la Rédaction de la *Dépêche*, où nous avons été accueillis par ses directeurs : M. le sénateur Maurice Sarraut, vice-président du Groupe, et Arthur Huc, entourés de leurs collaborateurs, et où un vin d'honneur était préparé à notre intention.

Dans son toast, M. Arthur Huc a rappelé les liens séculaires qui unissent la France et la Pologne.

« Au nom de notre journal, a-t-il dit en substance, et de ses collaborateurs qui m'entourent, je suis très heureux, Messieurs, de vous dire que nous avons toujours été au premier rang des batailles pour le droit et pour la justice. Aussi, notre profonde sympathie pour une nation comme la vôtre, si longtemps opprimée, ne saurait-elle vous surprendre. Lorsque je remonte, par la pensée, dans le temps déjà lointain de mon enfance, je me rappelle avec émotion les colonies éparses de vos nationaux, qui étaient venus s'établir dans les diverses régions de notre Midi.

« Un beau jour nous les avons vu disparaître. Les heures sombres de l'année terrible sonnaient. Nous étions en 1870. Vos compatriotes étaient sur les champs de bataille, où leur sang, généreusement versé, s'est, une fois de plus, mêlé avec le nôtre. C'est alors que les Français ont plus que jamais compris quelle était votre âme, prête à partager avec eux les deuils et les victoires, et plus que jamais aussi ils se sont sentis vos frères. C'est donc à la Pologne, amie de toutes les heures et si chevaleresque, à son avenir et à sa prospérité, que je bois maintenant ».

A ces paroles, M. le sénateur Maurice Sarraut a ajouté l'expression de sa sympathie pour ses collègues polonais de la Diète et du Sénat.

« J'aurais peu de choses, a-t-il dit, à ajouter aux paroles que M. Huc vient de prononcer, mais permettez que je cède à mon cœur et que j'adresse à mes amis polonais l'expression de ma cordiale sympathie; leurs cœurs et les nôtres battent à l'unisson. Et ils ne battent pas seulement de sentiments patrotiques analogues, mais aussi, j'en suis certain par une longue expérience et par des relations d'amitié avec tels ou tels d'entre eux, des mêmes préoccupations sur l'avenir des peuples et sur leur développement indissolublement lié à la paix. Il y a ici un de mes collègues, un d'entre vous, qui se trouvait avec moi à la cinquième assemblée de la Société des Nations. J'ai vu travailler avec lui toute la délégation polonaise, et je suis heureux de rendre hommage à tout ce qu'elle a fait pour la cause de la paix. Comme vous, nous espérons qu'une ère de justice succédera aux catastrophes qui, malgré nous, ont si profondément atteint nos deux pays. Nous connaissons les

efforts que le vôtre a réalisés, son passé, sa grandeur, sa confiance en l'avenir. Sachez que pour cette œuvre de paix, vous aurez parmi nous, ici, des frères et des amis ».

C'est M. Eustache Rudzinski, député, membre de la Commission des Affaires étrangères, qui répond au nom de la délégation.

« Quand, il y a huit mois, je suis venu à Paris, devant le Groupe Parlementaire Franco-Polonais, le but de ma visite fut d'apporter des paroles de confiance dans l'avenir de la République polonaise, dans la stabilité du régime démocratique de mon pays, dans son redressement social et économique. Aujourd'hui, je n'ai pas un mot à retrancher de mes anciennes déclarations, mais je vous apporte la plus décisive justification de cette confiance, celle des faits qui ont dissipé définitivement les insinuations qui représentent le gouvernement du maréchal Pilsudski comme impérialiste au dehors, et comme antidémocratique à l'intérieur.

« La Pologne a repris tout son élan créateur, ce qui ne va jamais sans un certain degré de confiance du pays dans son régime. La renaissance polonaise est constatée par les observateurs étrangers. Parmi ceux-là, personne, sauf les gens intéressés, ne parle plus de l'impérialisme polonais, malgré l'hommage qu'on rend à sa jeune armée. La Pologne travaille, et, par cela même, donne à ses voisins le gage de son profond attachement à la paix. Certes, elle ne permettra pas de toucher à l'intégrité de son territoire ; mais ce puissant organisme de 30 millions d'habitants n'inspire aucune inquiétude à ceux de ses voisins qui, comme la Pologne, veulent respecter la paix et le statut politique européen. Dans l'armée polonaise, ils voient au contraire une garantie de cette paix, de ce statut, rien de plus, mais rien de moins.

« L'accroissement de notre population, ajoute-t-il, permettra aux Polonais de collaborer par leur activité au développement économique de la France amie. Une sélection de nos travailleurs n'attend que la conclusion d'accords respectifs pour venir sur vos champs, désolés par la guerre, apporter l'effort de leurs muscles et de leur intelligence. Un proche

avenir nous montrera peut-être sur le sol français des compatriotes qui, venus comme travailleurs, auront mérité de conquérir droit de cité.

« La Pologne crée en ce moment des écoles partout où elles sont nécessaires. Et si ces écoles ne sont pas aussi nombreuses que nous le désirerions, n'oublions pas que la population polonaise elle-même n'a pas tout le système scolaire auquel elle aspire. Cependant, nous nous honorons de consacrer la sixième partie de notre budget à l'instruction publique, proportion inconnue, je crois, dans les autres nations. Et si notre budget de la guerre est lui-même plus grand que celui de l'instruction publique, nous le devons à la menace perpétuelle des invasions contre laquelle nous devons protéger l'œuvre de paix.

« Il arrive parfois que le gouvernement polonais se voit obligé de sévir contre certaines organisations. Soyez sûrs que ces mesures de protection n'affectent en rien la politique que nous entendons suivre vis-à-vis de nos minorités nationales ou le respect que nous professons pour la liberté individuelle.

« Nous ne vous demandons pour la Pologne aucune indulgence, aucun privilège, nous vous demandons seulement, pour nous juger en toute impartialité, de tenir compte des conditions spéciales dans lesquelles nous nous débattons.

« Amis Français, nous vous demandons de croire sérieusement que la Pologne ne laissera pas toucher aux institutions qu'elle s'est librement données, et qu'elle saura préparer son avenir dans le respect de sa Constitution.

« Nous sommes très fiers de montrer qu'après huit années d'existence seulement la Pologne peut se sentir digne de figurer aux côtés des grandes nations et elle espère être un des facteurs principaux de la paix dans le monde. Enfin, sachant tout l'intérêt qu'ils nous portent mon dernier mot sera pour associer la *Dépêche* à l'hommage que nous rendons à vous, Monsieur le Sénateur Sarraut et à votre pays ».

Il nous restait à répondre à la courtoise invitation de la Chambre de Commerce toulousaine, où, à l'entrée des salons, nous attendait son président, M. Courouleau, entouré de MM. Berjaut, vice-président de la Chambre de Commerce ; de Boubènes, président de la

Région économique de Toulouse et des Pyrénées ; des membres de la Chambre et de M. Fagedet, secrétaire général de la Préfecture.

Dans la salle des séances, M. Courouleau souhaite la bienvenue à la délégation en applaudissant à la Pologne ressuscitée et redevenue une grande nation. Par les chiffres de son exportation, il a pu se rendre compte des efforts que celle-ci a accomplis, mais il exprime le regret que la région toulousaine ne figure dans ses importations que pour bien peu de catégories de marchandises, alors que des échanges plus larges entre les deux nations seraient si éminemment souhaitables. Pour l'instant, il se réjouit de pouvoir faire visiter tout à l'heure à ses hôtes l'intéressante exposition locale d'une industrie nouvelle, la T. S. F.

M. le sénateur Kiniorski répond en exprimant sa reconnaissance pour l'accueil qui nous est fait, et pour la sollicitude qui entoure la jeunesse polonaise inscrite à l'Université. Il affirme à nouveau que les préoccupations de la Pologne sont avant tout de travail et de paix.

M. Courouleau invite ses hôtes à se grouper autour du buffet où le champagne mousse déjà dans les coupes. Puis, la réception se termine par la visite de l'Exposition de T. S. F., installée dans une des salles du Musée Commercial.

Le banquet, offert par la Municipalité de Toulouse à la délégation polonaise, a eu lieu à huit heures du soir, dans les salons du Grand-Hôtel. Il est présidé par M. Etienne Billières, maire de Toulouse, entouré de M. Fagedet, secrétaire général de la Préfecture, représentant M. le Préfet ; M^me^ Krakowska, la charmante femme du secrétaire général du Groupe franco-polonais au Parlement ; M. Honoré Levgues, président du Conseil général de la Haute-Garonne. En face du maire ont pris place MM. le sénateur Kiniorski. Capgras, député du Tarn-et-Garonne : Frenkel, professeur à la Faculté de médecine de Toulouse ; Courouleau, président de la Chambre de Commerce. Des deux côtés de la longue table : les parlementaires polonais, les adjoints au maire, les délégués du Conseil municipal et de l'Association des étudiants polonais, ainsi que les représentants de la colonie polonaise fixée en France depuis de longues années.

Au champagne, M. Etienne Billières, maire de Tou-

louse, porte le premier toast. Il dit avec quel empressement et quel plaisir la Municipalité toulousaine a offert son hospitalité, une hospitalité modeste, mais cordiale, à la délégation polonaise : elle n'aurait d'ailleurs pu être mieux recommandée, se présentant sous les auspices de M. Jean Locquin, président du Groupe franco-polonais, de ses collègues et collaborateurs, de M. Capgras, enfin, un voisin et un ami. Et il lève son verre à la patrie polonaise ressuscitée, aux étudiants polonais qui, au nombre de plusieurs centaines, restent fidèles à l'Université de Toulouse, enfin à la paix des peuples, que les efforts conjugués des deux nations contribueront puissamment à assurer, à la Municipalité de Varsovie, dont le président assiste au banquet.

M. le sénateur Posner, vice-président de la Ligue polonaise des Droits de l'Homme, évoque les liens historiques qui, à travers l'histoire, apparentent les destinées du Midi et celles de la Pologne, et rappelle la visite qu'il fit, il y a quinze ans, à l'Université toulousaine, où professa, dit-il, son excellent ami Jaurès. Comme tous les socialistes polonais, il est optimiste : il a foi dans l'avenir de son pays, il a foi dans l'amitié de la France, grâce à laquelle les deux peuples iront de l'avant, d'accord pour le bien de l'Humanité dans la Paix et le Travail.

Au nom de M. Paul Second, préfet de la Haute-Garonne, M. Fagedet, secrétaire général de la Préfecture, présente ses hommages à la fière et vaillante Pologne, en portant la santé de M. Moscicki, président de la République polonaise.

M. Honoré Leygues, ancien sénateur, président du Conseil général, s'associe, au nom de l'Assemblée départementale, aux toasts éloquents qu'il vient d'entendre.

M. Kiniorski, président de la délégation, rend hommage à l'esprit libéral de la France, qui a lutté non seulement pour elle-même, mais aussi — et toujours — pour les nations opprimées. Il rappelle cette parole de Clemenceau que la France, hier soldat de Dieu, aujourd'hui soldat de l'Humanité, sera toujours le soldat de l'idéal, et boit à M. le Préfet de la Haute-Garonne, représentant de M. Gaston Doumergue, Président de la République.

Un toast est porté par M. Stronski, député, professeur de langues romanes à l'Université de Cracovie, en l'honneur de Toulouse, cet ancien berceau de littérature et de l'art français. M. Stronski continue son discours, dans le dialecte provençal, en disant d'anciennes poésies toulousaines et il provoque un enthousiasme général.

Ont encore pris la parole : M. Wolski, au nom des étudiants polonais à Toulouse, et Chalot, au nom de la Presse toulousaine.

CHAPITRE IV

EXCURSION A MARSEILLE, TOULON, NICE ET SUR LA COTE D'AZUR

VERS minuit, la délégation quitte Toulouse, se rendant à Marseille. Le lendemain, de bon matin, on pouvait remarquer un changement frappant du paysage, — le train longeait des petits bois d'oliviers et d'amandiers en fleurs — dans l'air, le voisinage de la mer faisait sentir sa fraîcheur salée — bientôt nous étions à Marseille, le grand et premier port de France, où nous avons été reçu par M. Bon, premier adjoint, représentant le maire de Marseille.

Dans une salle d'attente, brillamment décorée, la bienvenue est prononcée en termes chaleureux par M. Bon, entouré de ses adjoints, MM. Ceccaldi, Elysée Petit, Vachier, Gavaudan, Massias, Paul Blanc, et de MM. Caillol, Rosso, Lugagne, Baudou, Bernardi, conseillers municipaux.

Etaient présents : MM. Wegnerowicz, consul de Pologne ; Duzan, secrétaire général de la mairie ; les députés Maxence Bibié, Simon Reynaud et Beauvilain.

Après un court repos, nous nous sommes embarqués à bord du « Château-d'If », afin de parcourir le port et de faire connaissance avec le canal souterrain du Rove, qui relie le port de Marseille au Rhône. Nous étions accompagnés de : MM. Flaissières, sénateur-maire; Emile Rastoin, président de la Chambre de Commerce; Matteï, commandant du port; des membres du Conseil municipal et de M. Duzan. Le « Château-d'If », escorté du yacht municipal « Mieto », nous conduit jusq'à l'entrée du tunnel, où M. l'ingénieur

en chef Bezault nous fournit des explications sur les travaux d'extension des ports de Marseille et du canal de Marseille au Rhône.

A midi, la Municipalité offrait aux parlementaires polonais et français un somptueux banquet, qui rivalisait par le luxe, le couvert et le menu avec tout ce qui nous avait été servi jusqu'alors. C'était pour la première fois que paraissait la « bouillabaisse », spécialité de la Méditerranée française, une soupe où il y a de tout, en commençant par les langoustes et en finissant par la rascasse. Le banquet avait lieu dans le cadre magnifique du fameux restaurant de la *Réserve*, d'où nous avions une vue merveilleuse sur la mer.

A la table d'honneur, autour de M. le Maire et de la délégation franco-polonaise, on a noté, parmi les personnalités marseillaises : M. le représentant du Préfet des Bouches-du-Rhône : Georges Fabre, vice-président du Conseil général ; le général Mangin, commandant le XV^e^ Corps ; Emile Rastoin, président de la Chambre de Commerce : Adrien Artaud, ancien député, président du Comité des Relations internationales ; Bezault, ingénieur, directeur des Ports ; le commandant Matteï, commandant des Ports ; les directeurs des quotidiens et de l'Agence Havas : Gaspard Galy, président du Syndicat de la Presse Marseillaise.

A l'heure du champagne, M. le sénateur Flaissières, maire de Marseille, a souhaité la bienvenue aux parlementaires polonais et français. Il souligne, en termes heureux, les profonds et antiques sentiments d'affection qui unissent Marseille à la Pologne, et salue les notabilités présentes.

Le représentant de M. le Préfet, après s'être réjoui d'un voyage qui a permis à ses amis polonais de constater notre renaissance nationale, lève sa coupe à l'union prospère des deux grandes démocraties polonaise et française.

Le D^r^ Liebermann, député, traduit, en termes éloquents, toute la joie que ses compatriotes et lui ressentent de l'accueil si chaleureux de la France, et de Marseille en particulier. Il se félicite de l'amitié fraternelle qui unit les deux belles nations polonaise et française. Il unit aussi dans un même sentiment d'affection l'Alsace-Lorraine reconquise par la France, et la Pologne délivrée de ses chaînes. Puis, ayant sou-



Photo Henri Manuel.

PARIS. — A l'Ambassade de Pologne

ligné le caractère d'indépendance que Marseille a su marquer au cours de son histoire, il boit à la liberté des peuples et à la mission civilisatrice de la France.

M. Emile Rastoin, président de la Chambre de Commerce, en une allocution pleine d'esprit, et se plaçant sur le terrain économique, exprime son ardent désir de voir se nouer, entre nos deux pays, des rapports de plus en plus fréquents. Il évoque le souvenir d'un précurseur, Ignace d'Anthoine, ancien maire de Marseille, qui, vers la fin du XVIII[e] siècle, voulant faire des affaires avec la Pologne, conçut et exécuta le projet de faire passer les marchandises par la Mer Noire, et séjourna longtemps à Varsovie. Et M. Rastoin d'ajouter : « Votre visite, Messieurs, est une réponse à celle d'Ignace d'Anthoine ». Il conclut en levant sa coupe à la Pologne ressuscitée, à la Pologne immortelle.

M. l'abbé Wojcicki, député et professeur, souligne que l'amitié qui unit la France et la Pologne n'est pas récente et que ce n'est pas une amitié superficielle. Ses liens se sont noués, il y a déjà longtemps, et ils s'accroissent sans cesse, parce que la Pologne est unie à la France par quelque chose de très précieux — par une mère commune — la civilisation latine, qui a allaité les deux nations et les a élevées dans l'amour de la même conception — dans le goût des mêmes idées. Et ce sont les mères françaises et les mères polonaises qui ont le plus contribué à la consolidation de ces liens, ces mères auxquelles la guerre a fait couler des yeux plus d'une larme sanglante et qui greffent cet amour dans les cœurs jeunes et par conséquent accessibles à toutes les belles idées. L'orateur porte la santé des mères françaises.

La parole a été prise encore par MM. Gaspard Galy, président du Syndicat de la Presse de Marseille ; Kleczkowski, au nom de la Presse polonaise ; G. Fabre, au nom du Conseil général.

Après le banquet, nous avons fait une promenade à travers la ville et visité Notre-Dame-de-la-Garde et le Palais de Longchamp.

Le Palais de Longchamp fait une grande impression, avec le Château-d'Eau en son milieu, encadré d'une colonnade ajourée semi-circulaire, d'où s'échappe une cascade de jets d'eau à travers les jardins que gardent les deux lions de bronze de Barye.

Au bout de la ville, à la pointe extrême et culminante d'une colline rocheuse, s'élève, sur les fondements d'une ancienne forteresse, une église de style romano-byzantin, Notre-Dame-de-la-Garde. Le portail est surmonté d'un clocher que termine une statue de la Vierge, atteignant 9 mètres de hauteur.

Le bourdon, dont les vibrations s'entendent de toutes les parties de la ville, pèse 8.234 kilogrammes.

D'ici, la vue est merveilleuse. D'un côté, le pittoresque quartier du vieux Marseille, dont on a très justement dit que : « Marseille est la façade de la France sur la Méditerranée », avec ses édifices, ses ports vibrants d'une intense activité, et de l'autre, la plaine grise de la mer, d'une couleur d'acier étincelant, d'où émergent des îles dans le lointain. Le crépuscule va tomber et le disque flamboyant du soleil s'enfonce, là-bas, à l'horizon, au-dessous des couches de nuages qui rutilent maintenant d'or et de pourpre.

Mais il faut abandonner une vue si belle et se hâter pour assister à la réception donnée par le Président de la Chambre de Commerce, M. Rastoin, entouré de ses collaborateurs, dans la belle salle des fêtes du Palais de la Bourse.

Là encore, M. Rastoin, accueillant ses invités avec une exquise affabilité, dit les nombreuses et fortes raisons qui militent en faveur de la fraternité de la France et de la Pologne.

M. Marjan Kiniorski répond avec une émotion contenue et affirme que les Français, passant ou séjournant en Pologne, y ont toujours été accueillis de la façon la plus fraternelle.

Un lunch succulent est ensuite servi.

Nous nous sommes rendus ensuite à l'Hôtel de Ville, superbement décoré et illuminé, où un second lunch était donné en notre honneur par la Municipalité. Là, parmi les fleurs et au son des musiques, M. Flaissières, assisté de M^me^ Flaissières, dit quel honneur est pour la maison commune le fait d'accueillir les libérateurs et les organisateurs de la Pologne renaissante.

M. Kiniorski remercie en soulignant combien les Polonais envient les Français de posséder cette richesse qu'est la mer qui s'ouvre sur l'infini et, en même temps, il les en félicite.

M. le sénateur Balinski démontre quel immense

profit on peut tirer de la visite des magnifiques villes françaises, dotées d'une administration municipale classique ; Marseille se place, il va sans dire, à la tête de ces villes.

« Ainsi s'achève, avec la tombée de la nuit — écrit le journal *Marseille* — cette journée féconde. Polonais et Français de Marseille ont scellé l'union durable qui, demain, portera ses fruits. Ensemble, ils ont terminé à l'Opéra, en se délassant, à la représentation de *Manon*, le labeur amical des explications mutuelles et des échanges de vues. Nous savons que Marseille les a séduits. Mais dès leur arrivée ils avaient conquis Marseille... Il ne sera pas superflu d'indiquer les deux sentiments qui, tout de suite, se trahissent chez eux aussi bien dans la conversation privée que dans la réponse de leur président à la municipalité marseillaise ; en premier lieu, l'amour, la passion, la nostalgie de la mer. Ils la cherchent des yeux : ils la contemplent, dès qu'ils la voient, avec adoration, et ils en parlent comme un amant parle de la femme aimée, qui lui a été refusée, mais qu'il ne désespère pas d'avoir un jour. Car la Pologne ne sera une grande nation définitivement sauvée de la mort, qui tant de fois au cours de l'Histoire fit retomber sur elle la pierre sépulcrale, que lorsque son débouché vers la mer ne sera plus menacé. L'autre sentiment, bien fait, lui aussi, pour trouver de l'écho dans une âme française, c'est celui de l'indépendance pacifique. Ce double caractère de l'âme polonaise, voilà peut-être ce qui, dès l'abord, leur a valu l'ardente sympathie de Marseille ».

Le lendemain, de bon matin, nous sommes allés à Toulon, emportant avec nous le souvenir d'un grand « emporium » commercial sur la Méditerranée, d'un « emporium » d'une valeur mondiale, où, quoique la quintessence de la vie soit le trafic, l'amour de l'art et le goût des artistes sont extrêmement développés.

Nous avons gagné Toulon avant midi ; nous avons été reçus à la gare, pavoisée de drapeaux polonais, par le maire, M. Claude, entouré des membres de la Municipalité, et par l'amiral commandant, entouré des officiers de la marine polonaise faisant un stage à Toulon.

A la préfecture maritime, nous sommes accueillis

par l'amiral Violette, commandant l'escadre de la Méditerranée. Nous avons bientôt, sur l'invitation de l'amiral, gagné un cuirassé, où l'on nous démontre le chargement et le maniement d'un canon géant, logé dans une tour cuirassée. C'est un miracle de la technique : la force des muscles n'y joue aucun rôle ; tout se fait par l'énergie électrique. Une pression sur un petit bouton et l'appareil correspondant saisit un obus énorme et le pousse dans l'âme puissante du canon, qui, dans l'entrefait, s'est ouverte par une pression sur un autre bouton. Nouvelle pression : la culasse est fermée et le canon prêt à faire feu. Avec quelle aisance peut-on manier ce canon colosse ! O cerveau humain ! Cerveau qui a subjuguer les forces de la nature et qui rend tout facile !

Mais il faut quitter le cuirassé pour le sous-marin ; quelques membres de la délégation ne s'y décident pas, ils préfèrent rester sur le navire, sous le prétexte de vouloir observer le moment où plongera un des sous-marins.

Le sous-marin n'émerge que très peu au-dessous de la surface de la mer, et son toit plat est en même temps son pont sur lequel, debout, nous partons vers la pleine mer. A nos côtés, défilent sept cuirassés, — sur l'un d'eux, le reste de notre délégation. C'est un spectacle auquel ne peut être insensible l'âme humaine qui est remplie d'adoration pour la force, pour la force élémentaire, comme celle que représente le cuirassé armé des puissants canons modernes. L'homme a l'habitude d'adorer cette force, si elle est à lui et à son service et de la condamner, si elle est au service de son ennemi. Peut-être, avec le temps, la nature humaine se déshabituera-t-elle de cette obsession, peut-être... Il faut l'espérer, mais, maintenant encore, l'aspect d'un de nos cuirassés armés est un spectacle presque enivrant.

Nous sommes en pleine mer : un commandement tombe : « Descendre à l'intérieur du sous-marin ! » Nous y descendons par un petit escalier, par le capot, sorte de cheminée ; bientôt, une soupape se ferme hermétiquement. A l'intérieur du sous-marin, éclairé à l'électricité, les matelots courent, les sonnettes crépitent, et, soudain, une trépidation, puis une autre et une forte inclinaison du bateau sur le côté, — une inclinaison si forte et si inattendue que plus d'un

visage a perdu pour un instant sa couleur —, du reste, on ne se rend nul compte de la plongée du sous-marin dans l'abîme de la mer, et l'on éprouve seulement une certaine inquiétude devant les allées et venues des marins, inquiétude d'autant plus vive que quelqu'un fait courir le bruit qu'un appareil ne fonctionne pas comme il faut. Mais le sous-marin s'est calmé et continue sa plongée jusqu'à la profondeur convenable. Puis, il remonte afin qu'on puisse démontrer l'emploi du périscope. C'est un appareil véritablement curieux : on y voit, de l'intérieur du sous-marin et sous l'eau, la surface de la mer et tout ce qui s'y trouve avec une telle netteté que l'on croirait observer directement. C'est d'abord la surface ridée des eaux, puis quelques bateaux à vapeur sous leur panache de fumée, quelques îles au loin, des mouettes voltigeant au-dessus de l'eau : la clarté de cette image est admirable. Après une plongée d'une heure peut-être, le sous-marin reparaît à la surface de la mer et nous sortons sur le pont, contents, en tout cas, de pouvoir contempler à nouveau la lumière.

On nous démontre le lancement d'une torpille, ne contenant pas, bien entendu, de matériaux explosifs. Cela se passe sous l'eau, et l'on n'aperçoit rien d'autre à la surface de la mer qu'un trait sombre s'allongeant assez vite dans la direction voulue. Ce trait est nettement distinct et provient du bouleversement des couches profondes de l'eau par la torpille en marche. Après avoir quitté le sous-marin pour un torpilleur, nous rentrons au port et nous nous rendons au déjeuner offert par la Municipalité de la ville de Toulon.

Nous y avons dégusté une fois de plus la fameuse bouillabaisse et divers *frutti di mare* que nous n'avions pas encore rencontrés jusque-là.

Le maire, M. Claude, s'est adressé, en paroles vibrantes à la délégation, soulignant ses sentiments de sympathie à l'égard de la Pologne ressuscitée, sentiments vivaces dans le cœur de chaque Français.

M. Januszewski, sénateur, répond en sa qualité de rapporteur du budget de l'armée. Il démontre quelle fausse et méchante insinuation est la légende du militarisme de la Pologne. Le budget de la Pologne est, en comparaison avec ceux d'autres Etats de l'Europe, le moins chargé en dépenses pour l'armée, quoique

la Pologne soit certainement l'Etat le plus menacé, parce qu'elle ne l'est pas d'un seul côté. Etre désarmé serait, dans les conditions internationales actuelles, non seulement une lourde faute à l'égard de sa propre sûreté, mais aussi à l'égard de l'idée de la paix, parce que ce serait une invite aux instincts de pillage.

Le sénateur Nowak prend ensuite la parole et fait remarquer qu'il n'y a rien d'extraordinaire à ce que, justement, ici — à Toulon — l'ancien proverbe classique revienne à l'esprit : *Si vis pacem, para bellum.* Hélas, ce proverbe n'a pas, jusqu'à présent, perdu de son actualité, mais ne perdons pas l'espoir, soyons optimistes, travaillons au profit de la paix, au profit du désarmement, et surtout du désarmement de l'âme et du cœur : le reste viendra de soi-même. Comme jusqu'à présent la seule propagande de la paix ne suffit pas, il faut qu'il existe aussi un bras armé, terrible à ceux qui menaceraient la paix.

« La Pologne est pacifiste et elle l'a toujours été, et elle l'a été, il y a deux siècles, à un tel point qu'elle a négligé son armée, garantie de son indépendance et s'est contentée de garanties du côté de ses voisins. Mais lorsque la Pologne est devenue désarmée et impuissante, ses voisins oublièrent leurs garanties et partagèrent entre eux l'Etat désarmé. La Pologne paya son imprudence de la perte de son indépendance, et, comme chat échaudé craint l'eau froide, elle n'oubliera pas facilement une telle leçon.

« Il est beaucoup plus facile de délibérer théoriquement sur la paix éternelle et générale que de l'assurer par une voie pratique. La condition primordiale de la paix dans le moment actuel, c'est l'intégrité des traités qui résultent de la grande guerre, surtout celui de Versailles, pour lequel la France a versé tant de sang. Le traité de Versailles violé, ce ne serait pas la consolidation de la paix, mais son tombeau.

« Ici, à Toulon, en admirant vos cuirassés, en nous représentant votre immense port de trafic de Marseille, nous nous envolons involontairement par la pensée sur les côtes de la Baltique où la Pologne possède un accès réservé à la mer par Dantzig, et où elle construit son propre port de Gdynia. Vous, Messieurs, qui demeurez sur les bords mêmes de la mer, vous comprendrez facilement que le défaut d'accès à la mer pour un Etat comme la Pologne, ce serait la mort éco-

nomique d'abord, la mort politique ensuite, c'est pourquoi la Pologne est obligée de défendre son accès à la mer comme la prunelle de ses yeux, et d'avoir sa propre flotte marchande et sa propre flotte militaire pour assurer la défense de son littoral et sa sortie en mer. En évoquant ces nécessités impérieuses, je lève mon verre en l'honneur de la marine française. en l'honneur de votre flotte de guerre, puissant instrument de paix ».

De Toulon, la délégation s'est rendue à Nice par automobiles en touchant, chemin faisant, Saint-Raphaël. Elle est arrivée à Nice assez tard le soir Dans la nuit de notre arrivée, M. Gautier, maire de Nice, qui était déjà gravement malade, est mort, et, à cause du deuil douloureux qui frappait la ville, on a renoncé à toutes solennités.

Nous avons été reçus à la gare par : MM. Alexandre Mari, premier adjoint faisant fonctions de maire ; le docteur Bonnet, Calviera, Piétri, adjoints ; Guignard, Verdeil, le docteur Scoffier, Granger, Picard, Menu, conseillers municipaux ; MM. Huot, secrétaire général des Alpes-Maritimes, représentant le préfet ; Humbert Ricolfi, député des Alpes-Maritimes ; Edouard Cornîglion-Molinier, consul de Pologne à Nice ; Kalinowski, chancelier ; Czapski et Suchomlinoff, secrétaire du Consulat ; comte Rogozinski, président du Comité de réception de la Colonie polonaise ; Drome, chef de gare ; Baudot, commissaire spécial.

Le lendemain, d'assez bon matin, nous nous trouvions déjà sur la plage, car nous avions hâte de respirer à pleins poumons l'haleine salée de la mer et d'emplir nos yeux de son célèbre azur.

La Côte-d'Azur est bien, en effet, azurée. Mais de quelles autres merveilleuses couleurs se revêt l'eau de ce rivage et combien elle prend de teintes diverses et sans cesse changeantes selon l'heure du jour, la clarté du ciel et, sans doute aussi, selon le caractère du fond de la mer !

Les mêmes vagues qui, jadis, portaient le vaisseau d'Ulysse rôdeur, qui lavaient les pieds de Nausicaa, s'avancent continuellement dans un flux éternel, infatigable, vers le littoral rocheux, comme si elles venaient confesser les mystères de la Méditerranée, ce berceau de la culture européenne, et elles meurent

dans une écume irisée parmi les roches ou disparaissent dans les couches sablonneuses.

La mer, qui se dessine le long du continent par une blanche dentelle d'écume, s'ourle d'une faible verdure de malachite, qui s'étire à quelque distance du rivage d'un rouge pâle de corail, qui lui-même va se fondre dans un profond coloris d'émeraude. Le tout est encadré à l'horizon par une bande d'eau d'un azur si accru que la voûte du ciel semble être sans couleur. Ce nom de « Côte-d'Azur » est pleinement justifié.

Il a fallu nous détacher de cette belle et attirante vue pour monter en automobiles, afin de faire le tour de la ville, car Nice est une assez grande ville très animée, il ne faut pas s'imaginer que ses habitants passent leur temps à bayer aux corneilles sur la Promenade des Anglais, non, ils travaillent pour que ceux qui viennent s'y reposer se sentent le mieux possible et laissent sur la « Côte-d'Azur » le plus d'argent possible.

M. le Sous-Préfet, qui nous accompagnait, nous a expliqué que les Français de Nice travaillent peut-être plus qu'ailleurs de toute leur énergie, et que beaucoup d'entre eux regardent même rarement la mer, tellement ils sont occupés.

A midi, la délégation est reçue par M. Benedetti, préfet des Alpes-Maritimes, accompagné de M. Huet, secrétaire général, et de M. Ribard, chef de Cabinet.

M. Benedetti a souhaité, en termes chaleureux, la bienvenue au Groupe parlementaire polonais : « A Nice et dans les Alpes-Maritimes, a-t-il dit, la France se montre sous son aspect le plus séduisant, et nous pouvons dire qu'elle y conquiert les meilleurs et les plus fidèles de ses amis. Cette séduction, elle n'a pas eu besoin de l'exercer sur nos amis de Pologne pour les conquérir, mais elle est heureuse et fière de se présenter à eux avec tous ses sourires et toutes ses grâces pour leur faire honneur, comme aux plus désirés et aux plus chers de ses hôtes ».

Le Préfet a conclu en ces termes :

« Vous emporterez, j'espère, de votre voyage en France, l'impression d'un grand pays qui travaille et qui peine, pour réparer les désastres de la guerre, d'un pays épris d'ordre et de paix, toujours fidèle, malgré tout, à son idéal chevaleresque, à ses devoirs,

à ses amitiés. C'est là le vrai visage de la France. Il sourit affectueusement à la Pologne amie et aux parlementaires qui sont venus apporter son salut et que nous chargeons de lui transmettre nos pensées de confiance et d'attachement ».

Le Préfet a levé son verre en l'honneur des parlementaires, de la République polonaise et de son illustre Président.

M. Stanislas Posner, sénateur, lui a répondu en exaltant l'amitié des deux nations et en remerciant Nice de son cordial accueil.

M. Julien Nowak, sénateur, a porté ensuite la santé des Présidents des deux Républiques.

Assistaient à cette réunion, outre les membres du Groupe parlementaire : MM. Ricolfi, Maxence Bibié, Simon Reynaud, Auguste Beauvillain, Delaroche-Vernet, députés ; Mme Beauvillain, le docteur Bonnet, M. Edouard Corniglion-Molinier, consul de Pologne à Nice ; M. le docteur Rovery, président de la Commission départementale ; MM. Just Durandy, Olivari, Baudoin, le docteur Belletrud, le docteur Moriez, Louis Revel, conseillers généraux, membres de la Commission départementale.

A midi 30, la délégation était conviée par la Ville à l'*Hôtel Negresco*, pour un déjeuner intime, qui remplaçait le banquet officiel.

Assistaient donc seulement au repas : les membres du Groupe parlementaire, le docteur Bonnet, représentant la Municipalité, et MM. Humbert Ricolfi, Maxence Bibié et Simon Reynaud, députés, ainsi que M. Edouard Corniglion-Molinier, le sympathique et actif Consul de Pologne à Nice.

A l'issue du déjeuner, M. le docteur Bonnet déplore qu'un deuil cruel ait privé la Ville de l'honneur de recevoir avec quelque faste les représentants d'un pays ami, qui jouit à Nice d'une particulière sympathie. M. Marjan Kiniorski, président de la délégation, s'associe en une phrase sincèrement émue au deuil de la Municipalité.

Après-midi, excursion en automobiles à Grasse et à Cannes. Nous y sommes allés en nombreuse compagnie, accompagnés de MM. Humbert Ricolfi, député des Alpes-Maritimes ; Beauvillain, député du Nord ; Maxence Bibié, député de la Dordogne ; Reynaud,

député de la Loire ; et Corniglion-Molinier, consul de Pologne à Nice.

Voici la description de cette excursion, telle que la donne le journal l'*Eclaireur de Nice et du Sud-Est* :

« Après de rapides présentations à la mairie de Grasse, la caravane, précédée de MM. Perrimond, maire ; Bernard Garcin, Albert Lafont, fut conduite au magnifique pavillon de thé du Domaine de Rotschild, où eut lieu la réception. M. Humbert Ricolfi adressa à ses collègues polonais une allocution très cordiale.

« M. Perrimond, maire, remercia ensuite chaleureusement les parlementaires polonais de l'honneur qu'ils faisaient à la ville de Grasse en lui accordant quelques heures de leur voyage ; M. Julien Nowak, sénateur, ancien président du Conseil des ministres de Pologne, répondit, et son discours fut un hymne de reconnaissance à la France dont il chante la beauté.

« Après la réception, les délégués visitèrent la parfumerie Charabot, où MM. Maurin et Charles Maurel leur donnèrent des explications techniques très intéressantes, puis ils se rendirent à la parfumerie Sozio où des coffrets de parfumerie furent offerts à chacun des parlementaires.

« C'est à 19 heures seulement que les parlementaires polonais sont arrivés à Cannes en auto-cars. Ils ont été reçus à la Mairie par M. R. Lacour, adjoint, remplaçant le maire empêché, et par M. Bellecroix, sous-préfet, qui leur ont souhaité la bienvenue.

« Assistaient également à cette réception : M^me^ R. Lacour, MM. Gandolphe, Rebuffel, Camille Léon, Hugues, conseillers municipaux, et Barrel, secrétaire général.

« Un champagne d'honneur a été servi aux visiteurs, qui reprenaient une demi-heure après la direction de Nice, enchantés de la cordiale réception de la Municipalité cannoise ».

A cette description, il faut seulement ajouter les paroles autorisées prononcées par M. Ricolfi, député, au pavillon de thé des Rotschild. M. Ricolfi expose les efforts simultanés des libéraux français et des patriotes polonais pour ébranler le système d'oppression imposé à l'Europe par le Congrès de Vienne ; rappelle la révolution de 1830 et 1848, et les déclara-

tion de M. Briand et de M. Paul-Boncour que dans toutes les circonstances où la sécurité et l'honneur de la Pologne seraient menacés elle trouvera la France à ses côtés.

Le jour suivant eut lieu une excursion à Menton et à Monaco.

Une vue magnifique se développe tout au long du chemin tortueux de Monaco, qui suit les pentes des montagnes sur la plaque bleue de la Méditerranée, sur les pentes décorées de champs de violettes, sur le rivage semé de toits rouges. Et très haut, très haut, surplombant le tout, apparaissent les sommets couverts de neige.

Quel charme avaient-ils, les cieux étendus sur ce coin de pays !

Monaco ! Menton ! Qui ne les connaît ? Qui n'y a pas été ?

Après avoir perdu, à la roulette, les traditionnels cent francs, je suis allé voir le célèbre aquarium du prince de Monaco.

Dans la soirée du troisième jour, une grande réception a été donnée par la Colonie polonaise, à l'Hôtel Polonia, que dirige M^me^ Szczukowa. Aidée d'un Comité spécial, celle-ci nous a reçu très cordialement.

CHAPITRE V

ARRIVÉE ET SÉJOUR A LYON, SAINT-ÉTIENNE ET SAINT-CHAMOND

A la nuit nous avons quitté Nice la belle pour filer sur Lyon, où nous sommes arrivés le lendemain de bon matin. La délégation a été saluée à la gare par le premier adjoint, M. Lévy, représentant M. Herriot ; par MM. Antoine Sallès, président de la Société franco-polonaise de Lyon ; Kluczynski, consul de Pologne, etc.

Dans la matinée, nous avons fait un tour en ville et visité l'énorme Musée des tissus, unique dans son genre. On y trouve des tissus de toutes sortes, à commencer par les anciens tissus d'Egypte, datant de plusieurs siècles avant J.-C. Il y a aussi de magnifiques tissus du Japon et de la Chine.

Le soir du 12 mars, un dîner fut offert en l'honneur de la délégation par la Chambre de Commerce, dans une des magnifiques salles du palais de la Chambre. M. le président Pradel présidait, assisté de MM. Vallette, préfet du Rhône ; Niogret, vice-président de la Chambre ; Chazette, Vermare, Lambert, députés du Rhône ; des membres de la Chambre ; de MM. Em. Lévy, premier adjoint, représentant M. le maire de Lyon ; Kluczynski, consul de Pologne à Lyon ; Merlot, directeur de la Chambre de Commerce franco-polonaise à Paris ; Otto Weclawowicz, conseiller commercial à l'Ambassade de Pologne ; Antoine Sallès, le professeur Lépine, Lucien Mitzgier, Henri Moro, Bansillon, Ariste Potton-Terrail, Touzot, membres du Bureau du Comité franco-polonais ; des représentants de la Foire de Lyon, des industriels et commerçants lyonnais, etc.

Au dessert, M. le président Pradel, prenant la parole, a fait remarquer qu'il est devenu banal de dire que la France ne compte pas d'amitié plus sûre que l'amitié polonaise. « Mais, Messieurs, continue l'orateur, il y a des banalités qu'on peut répéter sans crainte. C'est avec un vif intérêt que nous avons suivi de près les efforts magnifiques que votre pays a faits depuis la guerre. Il fallait non seulement réparer les dévastations que la lutte y avait laissées, mais encore ressouder les trois parties de la Pologne séparées depuis si longtemps.

« La profonde et réciproque sympathie qui existe entre la France et la Pologne puise sa force non pas dans un acte diplomatique, mais dans une union de pensées, de sentiments et d'aspirations.

« Représentant ici des commerçants et des industriels, je vous dirai seulement quel est notre désir de voir se multiplier entre nos deux pays les échanges commerciaux par lesquels nous pouvons établir un rapprochement encore plus étroit.

« Comme nous le disait l'année dernière votre Ambassadeur à Paris, M. de Chlapowski, lorsqu'il visita Lyon, le problème des relations économiques entre les deux pays se pose sous un double aspect ; le premier, c'est celui des relations commerciales directes entre industriels et négociants français et polonais ; l'autre, c'est le rôle de la Pologne qui doit devenir, entre l'Ouest et l'Est de l'Europe, un pays de transit.

« Les échanges commerciaux directs subissent l'influence de votre situation économique générale et nous, comme vous, nous avons les angoisses de la dépréciation monétaire. Ces difficultés auxquelles je fais allusion vous ont obligés à restreindre vos importations ; nos échanges en ont souffert d'autant plus que ces restrictions ont porté surtout sur les articles de luxe. Nous souhaitons vivement, pour notre part, voir se rétablir ce courant commercial, dont notre belle industrie de la soierie sera la première à profiter.

« Mais ce qui doit faciliter surtout la reprise de nos exportations, ce sera l'accroissement de la richesse polonaise. Il faut pour cela que la Pologne mette en valeur toutes les ressources qu'elle possède en matières premières. Vous savez quelle part les capitaux français, les capitaux lyonnais, dirai-je même,

tiennent déjà dans l'exploitation de vos charbonnages et de vos mines. Votre pays possède de grandes possibilités de dévelopepment industriel dont vous avez tout intérêt à pousser la réalisation.

« Ce sera, du reste, le plus sûr moyen d'améliorer votre balance commerciale, et sur ce point permettez-moi de vous féliciter des résultats obtenus, puisque les statistiques que nous venons de recevoir nous apprennent que cette balance commerciale, déficitaire en 1925, s'est soldée en 1926 par un excédent.

« Mais les liens commerciaux ne sont pas seuls à contribuer à l'union des peuples, surtout quand il existe entre eux des affinités aussi étroites que celles qui unissent la France et la Pologne. N'est-il pas de notre devoir de renforcer ces affinités en facilitant les échanges intellectuels ? Telle a toujours été notre pensée. Aussi, la Chambre de Commerce de Lyon a-t-elle applaudi à la création d'un *Institut français* à Varsovie, suivant l'accord intervenu entre le Gouvernement français et le Gouvernement de la République polonaise. Il était bon de montrer à la jeunesse de vos écoles ce qu'est la France dans les manifestations de son génie, que ce soit dans l'histoire, dans la littérature ou dans les sciences.

Notre Chambre a compris que le commerce français devait suivre l'intelligence française et elle a vu dans la création de cet Institut, le moyen de faire connaître en Pologne le caractère et les formes de vie de notre pays. Elle a décidé de manifester l'intérêt qu'elle lui portait en participant à la création d'une chaire de géographie économique et coloniale. Nous avons jugé, en effet, que nous resterions dans notre rôle en encourageant un enseignement qui doit mettre en lumière l'aspect économique et colonial de notre effort français. Il faut que nos deux pays, afin de pouvoir s'entr'aider mutuellement, connaissent bien le parti qu'ils peuvent tirer de leurs richesses réciproques. Nous désirions notamment que cette chaire de géographie enseigne à la jeunesse studieuse polonaise tout ce que peut donner l'empire colonial français.

« La situation géographique de la Pologne la contraint de recourir, pour de nombreuses denrées alimentaires, à des pays plus favorisés par le climat. Précisément, les possessions coloniales françaises, les

pays qui se trouvent sous le mandat ou sous le protectorat de la France sont capables de fournir la presque totalité de ces produits.

« L'attrait que doit avoir sur votre jeunesse l'enseignement de notre géographie coloniale s'est déjà manifesté par avance. Nous en avons la preuve dans l'intérêt qu'une délégation de vingt-cinq jeunes Polonais a pris au voyage d'études organisé l'an dernier par nos deux Gouvernements pour leur permettre de visiter non seulement la France, mais aussi l'Algérie et la Tunisie. Ils ont pu constater le merveilleux effort du colon français et ont été enthousiasmés de ce que notre Afrique du Nord leur révélait de puissance créatrice.

« Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que nous devons continuer, chacun dans notre sphère et dans notre milieu, à multiplier entre nous les échanges, qu'ils soient intellectuels ou commerciaux, et à voir en eux les meilleurs moyens de consolider notre amitié séculaire ?

« Mais je n'insiste pas. Le sentiment populaire qui inclinait nos peuples l'un à l'autre ne s'est pas trompé ; il répond aux affinités et en même temps à une nécessité qui fait que nos deux pays, placés aux deux pôles de l'Europe, ont besoin de se donner un mutuel appui. Le sentiment qui, de tout temps, nous a portés vers vous repose sur des bases inébranlables : l'union des cœurs. Vous nous avez donné maintes fois l'occasion d'admirer et votre intrépidité dans l'action et votre endurance dans la souffrance ; le labeur infatigable par lequel vous avez vaincu les difficultés qui auraient paru insurmontables à beaucoup d'autres sont aujourd'hui pour nous la cause d'une admiration nouvelle.

« C'est en reportant ma pensée à l'alliée historique et fidèle, à la Pologne reconstituée, que je lève mon verre, à nos invités, Messieurs les délégués de la Diète et du Sénat polonais. »

M. le sénateur Lubienski, dans sa réponse, déclare tout d'abord que la délégation a trouvé pendant son voyage un accueil très cordial, mais que, depuis son arrivée à Lyon, elle a été spécialement touchée par les paroles que nous avons entendues au cours de la jour-

née et par celles que nous venons d'entendre maintenant à cette table.

« Comme l'a déclaré tout à l'heure M. Pradel, nous sommes venus ici non seulement pour apprendre, par une visite de vos différentes régions, à mieux connaître la France, mais aussi pour resserrer nos relations, dans l'intérêt de nos deux pays.

« Nous avons admiré, depuis le début de notre séjour parmi vous, le travail gigantesque que la France a accompli depuis la guerre pour réparer ses ruines, et nous admirons à Lyon l'effort que vous avez poursuivi pour rétablir à son niveau d'autrefois cette belle institution de la Foire de Lyon.

« La France et la Pologne doivent faire des efforts pour resserrer encore leur union, car, nous avons des ennemis communs qui font actuellement une propagande très active contre nous. On nous accuse, vous et nous, d'être impérialistes ; on nous accuse de vouloir la guerre. Ni la France, ni la Pologne n'ont jamais été des nations belliqueuses, si ce n'est pour défendre le sol de leur patrie ; nous n'avons jamais voulu de victoires pour le seul but de faire du mal aux autres, mais jamais, certes, nous ne voudrions laisser personne prendre le moindre pouce de notre territoire.

« La Pologne a défendu toujours sa liberté et chaque génération a donné son sang pour tâcher de délivrer son sol natal. A l'heure actuelle, dans cette propagande qu'ont reprise nos ennemis et qui nous est si hostile, on s'efforce de répandre l'idée que nous, spécialement, les Polonais, nous ne sommes pas laborieux, que nous sommes incapables de relever notre pays, que l'effort présent n'aura qu'une durée passagère. Nous avons démontré au monde qu'il n'en était pas ainsi. Depuis huit années que nous sommes réunis, tous les efforts de la nation ont tendu à son relèvement économique, à la remise en activité de ses ressources. Actuellement, nous pouvons dire que nous n'avons presque plus de terrains qui ne soient en culture. Or, il y avait quelques millions d'hectares ravagés par la guerre. Non seulement nous avons subi la guerre sur notre territoire où se sont livrés des batailles terribles en 1915 et 1916, mais, de plus, environ 2 millions de Polonais avaient été chassés de Pologne. Et non seulement la population était partie, mais encore tout ce que nos pauvres compatriotes



Photo Henri Manuel.

PARIS. — Au dîner offert par le Groupe Parlementaire France-Polonais

pouvaient emporter avec eux. Vous voyez, Messieurs, s'écrie l'orateur, quel spectacle désolant nous avions sous les yeux, et nous n'y pouvions rien. Malgré cela, peu à peu, nous sommes rentrés, et maintenant, comme je vous le disais, chaque pouce de terrain est à nouveau travaillé.

« Nos exportations deviennent de plus en plus importantes, celles de notre blé, en particulier. Nous avions une fabrique d'azote qui produisait environ 100.000 tonnes d'azote pour les besoins de l'agriculture ; à l'heure actuelle, elle ne nous suffit plus et l'on est obligé d'en construire une seconde. Encore une fois, tout cela montre nos progrès. Nous sommes arrivés à exporter des quantités considéarbles de céréales en Angleterre et dans d'autres pays.

« Nous avons su reconstruire notre pays dévasté, en cinq ans nous avons relevé notre industrie ; elle est aujourd'hui florissante ; une grande partie de cette industrie est entièrement reconstituée, mais elle doit changer d'orientation pour les produits qu'elle exporte.

« De grands efforts, Messieurs, ont donc déjà été faits ; il en reste beaucoup à faire. Mais cela vous prouve que la nation polonaise — comme vous pouvez en juger par l'ouvrier et l'agriculteur polonais qui travaillent dans votre pays — est laborieuse et économe.

« Un grand obstacle dans nos relations économiques mutuelles est constiué par le change de la monnaie ; mais à l'heure actuelle, notre monnaie est stabilisée depuis un certain temps ; ensuite, il y a eu les fluctuations du franc qui ont rendu nos relations très difficiles. On ne pouvait s'orienter avec ces fluctuations constantes et ce n'est que maintenant, depuis la stabilisation du franc, qu'on peut voir comment notre travail pourra s'orienter.

« Dans tous les cas, Messieurs, M. le Président l'a souligné et je suis ravi de cette idée, il faut tâcher d'entrer en relations directes, tâcher de ne pas avoir d'intermédiaires entre nous, comme cela se passe trop souvent. Ainsi, par exemple, votre riz, le riz de vos colonies, nous arrive comme riz hollandais, notre charbon, vous le recevez comme charbon écossais. Ce sont des choses qu'il faut éviter, autrement tout le bénéfice restera aux intermédiaires, et nos pays en souffriront. Pourtant la France et la Pologne ont

toutes sortes d'échanges à faire : vous avez besoin de bois, de céréales, de cellulose. Nous, en revanche, nous avons beaucoup de besoins, que les productions de vos colonies et de la France elle-même pourraient satisfaire. Le point le plus important, c'est de s'organiser, de s'arranger pour que les échanges s'effectuent directement. Nous sommes déjà parvenus à ce résultat avec l'Angleterre : nous faisons des échanges avec nos bois, et il n'y a aucun intermédiaire entre nous et les Anglais ».

Le sénateur Lubienski remercie encore une fois pour le charmant accueil réservé à la délégation et lève son verre à la gloire de la Chambre de Commerce de Lyon, à son Président et à tous ses membres.

Le banquet s'est prolongé tard dans la nuit et les discours ont été suivis d'un cordial échange d'opinions entre les Français et leurs hôtes polonais.

Le lendemain, avait lieu la visite de la célèbre Foire de Lyon. Pour la voir, même superficiellement, il faudrait pouvoir faire le tour de ses pavillons et de ses galeries sans fin, au moins en automobile. Au premier plan, se rangeaient, cela va sans dire, les tissus de soie, et on les trouvait là en une abondance et une variété énormes ; beaucoup d'entre eux sont de vraies œuvres d'art d'un haut niveau artistique.

Voici comment *Le Nouveau Journal* a relaté cette visite et le banquet dont elle a été suivie :

« La délégation des parlementaires polonais a, comme nous l'avons annoncé, visité la Foire de Lyon dans la matinée de dimanche. Cette visite a produit une impression profonde sur nos hôtes et amis. Ils ont été surtout frappés par les dimensions et par l'ordonnance du Palais.

« Sous la conduite de MM. Lignon, président de la Société de la Foire ; Victor et Bas, administrateurs délégués ; de M. Touzet, secrétaire général, et aussi d'un certain nombre de membres du Conseil d'administration, ils ont parcouru l'immense et lumineuse ruche, toute bourdonnante d'une activité internationale.

« Les abords du Palais, qui offrent le spectacle bien moderne des machines diverses et l'esplanade où se trouve la section de l'alimentation, ont retenu l'attention des visiteurs ».

A midi 30, le Président et les membres du Conseil d'administration de la Foire offraient à déjeuner dans les salons somptueux du Palace aux membres de la délégation parlementaire polonaise.

A la table d'honneur, que présidait M. Edouard Herriot, maire, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, arrivé le matin même de Paris, et qui avait à sa droite M. Nowak, ancien président du Conseil, ancien recteur de l'Université de Cracovie et actuellement sénateur, on remarquait, outre les parlementaires polonais déjà nommés hier :

MM. Lignon, président de la Société de la Foire ; Vallette, préfet du Rhône ; Cabaud, vice-président de la Foire ; Victor et Bas, adminstrateurs délégués de la Foire ; Pétrier, secrétaire ; Fougère, président de l'Association nationale d'expansion économique ; Kohn, trésorier de la Foire ; Silvestre, vice-président de l'A. I. C. A. ; Rambaud, adjoint au maire de Lyon; Charrial, Barbero, Junique, conseillers municipaux; Vermare, Lambert, Fillion, députés du Rhône ; Pariset, Delzeux, Payen, Rigollet, administrateurs de la Foire ; Lépine, doyen de la Faculté de médecine ; Antoine Sallès, président de l'Association franco-polonaise ; Mitzgier, Potton, Henri Moro, Bansillon, membres de l'Association ; Dr Roland, sénateur ; Kluczynski, consul de Pologne ; Merlot, Niogret, vice-président de la Chambre de Commerce; Biron, Richerand et Franc, conseillers généraux.

Le repas fut exquis et empreint de la plus franche cordialité.

M. Herriot, au cours de la conversation, m'a posé cette question : « Etes-vous informés, Messieurs, que c'est moi qui, le premier, ai soulevé en France la thèse de l'indépendance de la Pologne ? Je puis vous le prouver ». Et il fait signe à l'un des fonctionnaires de la mairie et le prie d'apporter un exemplaire de son livre *Agir*, dans lequel cette thèse a été développée. Mais le fonctionnaire réplique que le livre est épuisé et qu'il n'est pas possible de se le procurer. M. Herriot fait remarquer qu'il se trouve probablement à la bibliothèque de la ville. — « Oui, il y en a un à la bibliothèque, mais aujourd'hui, c'est dimanche : la bibliothèque est fermée et il n'y a personne pour l'ouvrir ».

Alors M. Herriot tire sa montre et dit : « Il est une heure, je vous donne une demi-heure ; il faut que le livre soit ici à une heure et demie ».

Et, en réalité, le livre en question était là au bout de vingt minutes.

Au champagne, M. Edouard Herriot se lève :

« Je ne veux pas, dit-il, vous faire un discours. Ce serait abuser, puisque vous serez reçus ce soir à l'Hôtel de Ville et que j'y prendrai la parole. Néanmoins, laissez-moi, Messieurs, saluer en vos personnes la Pologne qui, par son idéalisme et par sa chevalerie, ressemble tant à la France. Il y a aussi en chacun de nos deux pays une vieille tradition démocratique. Ce sont là les liens spirituels, doux et forts, qui nous unissent. Aussi bien la France s'est-elle réjouie quand des événements récents ont réparé un passé douloureux. Soyez assuré, Monsieur le sénateur Nowak, que les Lyonnais ont pris part, et une très grande part, à cette joie générale de tous les Français. Moi-même, aujourd'hui, je vous demanderai la permission d'évoquer des souvenirs personnels de mon passage à Cracovie. Je me souviens très bien de vos maisons qui comptent autant de fenêtres que de quartier de noblesse les familles qui les habitent. Je vois encore vos toits à redans si pittoresques. Et votre Musée, avec le piano de Chopin, les peintures de Matejko, la tente de Jean Sobieski, reliques précieuses entre toutes. Me promenant dans vos allées, je rencontrais un vieux Polonais avec qui je liais conversation. Il me dit qu'il viendrait là jusqu'à ce que la Pologne eût recouvré son indépendance. Alors, je pensais que son idéalisme lui faisait entrevoir des horizons sans doute un peu lointains. Eh ! bien, c'est lui, l'idéaliste, qui a eu raison. Je suis heureux de vous raconter ceci, Messieurs, en vous exprimant la joie que nous avons à vous recevoir ici, en cette ville de Lyon qui a été l'une des premières à réclamer l'indépendance de votre pays. C'est bien à vous, Messieurs, d'avoir voulu connaître non seulement notre capitale, mais encore nos vieilles provinces, dont certaines ont un passé commun avec le vôtre. Je vous salue donc au nom de la ville de Lyon, et je forme le vœu fraternel que votre séjour y soit pour vous aussi agréable qu'il l'est pour nous ».

Le sénateur Nowak répond : « Ce matin, nous avons

été frappés d'une puissante impression en visitant votre Foire : ce qui a le plus retenu notre attention, c'est la splendeur, le charme de vos tissus, grand art lyonnais, inégalable au monde. Mais comment ne pas rappeler que c'est à Lyon que mon illustre voisin, l'auteur d'*Agir*, a, dès 1916, annoncé l'indépendance prochaine de la Pologne. Vous l'avez dit, Monsieur le Maire, Monsieur le Ministre, les sentiments séculaires qui nous unissent sont une base solide. Mais, en nos temps modernes, il faut pour créer des relations durables chercher, de plus, des liens économiques. La politique, c'est le commerce. Il serait donc peut-être utile de vous exposer quelques-uns des problèmes économiques de la Pologne, de ceux qui doivent vous intéresser, et aussi l'état des relations commerciales entre la France et la Pologne.

« Vous n'ignorez pas, certes, Messieurs, que les 389.000 kilomètres carrés de la Pologne, c'est-à-dire 39 millions d'hectares, sont habités par près de 29 millions d'habitants, dont 65 pour cent vivent de l'agriculture ; il est donc évident que l'agriculture est une chose d'extrême importance pour la Pologne ; mais elle est obligée de s'efforcer de développer son industrie, afin de pouvoir limiter le nombre des émigrants, dont l'accroissement annuel est d'environ 400.000 âmes, et qui cherchent du travail ailleurs. La grande partie des émigrants polonais, en raison de l'absence de colonies, est perdue, en effet, pour notre Etat.

« La Pologne produit, sur ses 39 millions d'hectares de terres cultivées, des quantités considérables de blé, et maintenant qu'elle a atteint son niveau de production d'avant guerre elle peut exporter 1 million de tonnes d'orge et de seigle.

« Un des plus importants articles d'exportation agricole est le sucre. On a exporté, en 1925, 93.000 tonnes de sucre brut et 83.000 de sucre cristallisé, et, en 1926, 93.000 tonnes de sucre brut et 116.000 tonnes de sucre cristallisé.

« La Pologne, possédant un élevage composé surtout de bêtes à cornes et de porcs, est en mesure d'exporter annuellement environ un million et demi de têtes de bétail, c'est-à-dire presque 40.000 mille wagons de viande, plus 70 millions de tonnes d'œufs par année.

« La Pologne possède de vastes terrains boisés, et les exportations de bois étaient déjà considérables en 1925 ; leur valeur se montait à 241 millions de zlotys, ce qui représente 17 pour cent de la valeur totale des exportations.

« Comme je l'ai déjà fait remarquer, la Pologne ne pouvant pas nourrir le surcroît de sa population, le développement de l'industrie est pour elle d'une énorme importance, voilà pourquoi la Haute-Silésie présente à ses yeux une telle valeur.

« L'industrie sur les territoires polonais a beaucoup souffert pendant la guerre et les pertes directes infligées à l'industrie polonaise par les actes d'hostilité ou par les expropriations et réquisitions ont été évaluées à 6 milliards de francs-or ; les dommages indirects à environ 4 milliards ; ceci dit, il est facile de comprendre les difficultés énormes qui s'opposent au rétablissement de l'industrie en Pologne.

« L'exploitation minière est d'une importance primordiale pour la Pologne ; le charbon constitue l'un des articles d'exportation polonais les plus précieux. Il a rapporté, l'année dernière, 255 millions de zlotys-or, — c'est-à-dire presque 20 pour cent de la valeur totale des exportations polonaises. L'exportation des produits pétroliers était, en 1926, de 381.000 tonnes.

« En ce qui concerne les échanges commerciaux franco-polonais sur la base de l'ancienne convention, qui a été modifiée en 1924, on peut relever les chiffres suivants en zlotys-or :

ANNÉES	IMPORTATIONS Françaises en Pologne	EXPORTATIONS Polonaises en France
1922	36 millions	12 millions
1923	43 millions	25 millions
1924	73 millions	53 millions

« Bien que relativement insignifiant pour le moment, le marché polonais peut présenter pour la France un assez grand intérêt, et si l'on compare les résultats obtenus par la France en Pologne au cours de ces trois années, touchant ses exportations, avec ce qui était réalisé par le commerce français dans les pays qui nous sont limitrophes, soit avant guerre, soit après guerre, ces résultats apparaîtront bientôt comme

BIBLIOTEKA Nr ewid. im. gen. broni K. Świerczewskiego

assez importants. L'importation russe de France se montait avant la guerre, en 1911, à 196 millions de francs ; en 1912, à 229 millions de francs et en 1913 à 307 millions de francs.

« Il faut espérer que la nouvelle convention, tout en élargissant les relations commerciales contribuera effectivement à l'accroissement des échanges franco-polonais. Pour le développement des relations commerciales franco-polonaises il est nécessaire, en outre, que les transports par voie de mer soient améliorés et intensifiés.

« Le commerce joue dans la vie des Etats modernes un rôle capital et décide de leur puissance et de leur importance internationale. La Pologne, comme les autres nations, est obligée de faire du commerce, d'importer et d'exporter. Elle n'exporte, pour la majeure partie, que des marchandises volumineuses, telles que le charbon, le bois, le blé, le sucre, le pétrole, etc., qui ne sont pas chargées de hauts tarifs et ne rapportent un bénéfice, pour les grandes distances, que transportées par voie d'eau. L'avenir de la Pologne et même son existence dépendent de la possibilité du commerce par mer, et la possession de la Vistule, unique artère joignant les territoires de la Pologne à la mer ainsi que le libre accès à la Baltique, est pour la Pologne une question vitale, son « to be or not to be ». Quand la Pologne a perdu, jadis, la Poméranie et Dantzig, elle a perdu en même temps l'indépendance et a cessé d'être.

« La situation géographique de la Pologne, au point de vue économique, est merveilleuse : d'un côté, l'Europe de l'Ouest avec sa haute civilisation et sa grande industrie, de l'autre, des immenses espaces de l'Europe orientale et de l'Asie avec leurs terres vierges, leurs richesses naturelles ; entre ces deux pôles, la Pologne ! Quelles possibilités immenses, quel terrain énorme d'action ! Mais tout cela à condition de posséder la liberté économique et la liberté politique. L'une comme l'autre ne peut être assurée que par le libre contact avec le monde entier avec un accès libre à la mer, incontesté par personne.

« La Pologne, sans cet accès libre, sans la Poméranie, sans l'industrie de la Haute-Silésie, cesse d'être indépendante économiquement, et la perte de l'indé-

pendance économique est rigoureusement suivie de la perte de l'indépendance politique.

« C'est l'intérêt du monde entier, c'est l'intérêt de la civilisation européenne dont la source éternelle est la France, que la Pologne reste libre et indépendante, qu'elle ne devienne pas un instrument dans les mains de ses puissants voisins.

« Or, pourquoi nous, en Pologne, écoutons-nous si attentivement les divers bruits venant de France ? Nous les écoutons, persuadés que la France connaît non moins que nous-mêmes les fatales nécessités et les conséquences de l'histoire, nous les écoutons pleins de confiance, et d'autant plus que nous pouvons adresser à la France, que nous y sommes obligés, la fameuse apostrophe adressée jadis par la Hollande à l'Allemagne, quand la première était menacée par l'ennemi : *Tua res agitur*, *o Germania*, nous adressons d'une voix puissante à la France les paroles : *Tua res agitur*, *o Gallia*, non seulement sur le Rhin, mais aussi sur la Vistule ! »

Le sénateur Nowak termine par un toast en l'honneur de la ville de Lyon, en l'honneur du président Herriot, maire de Lyon.

Les parlementaires polonais quittent ensuite le Palace pour se rendre au grand amphithéâtre de la Faculté de Médecine, où une manifestation de sympathie avait été organisée en leur honneur.

A 16 h. 30, l'Université recevait les parlementaires polonais dans le grand amphithéâtre de la Faculté de Médecine. A l'entrée de la délégation, la musique la salue de la *Marseillaise*, puis M. Gheusi, recteur, lui souhaite la bienvenue au nom du corps universitaire. Successivement, M. J. Josserand, doyen de la Faculté de Droit, et M. Lépine, doyen de la Faculté de Médecine, prennent la parole, l'un comme président de l'Association franco-polonaise de Lyon, l'autre en tant que représentant de l'Association lyonnaise des relations extérieures.

Puis M. Marylski, député, expose la nécessité pour la Pologne de pouvoir respirer sur la Mer Baltique.

Voici le texte de sa conférence :

La Pologne et la Mer Baltique

I

MEMENTO

« La Pologne, pour être forte, doit posséder un débouché sur la mer. Ce débouché ne peut être autre que sur la Mer Baltique, que nous considérons comme une mer polonaise.

« La Pologne forte, c'est une garantie de sécurité et de tranquillité pour la France et de paix et d'équilibre pour l'Europpe entière.

Il est inutile d'expliquer qu'un Etat sans frontière maritime ne jouit pas des possibilités nécessaires à sa vie et à son développement. Alors que les Allemands possèdent 1.488 kilomètres de littoral et 60 ports de mer, ils proclament cependant, à l'aide de leurs organes de propagande, que nos 76 kilomètres de littoral et le port en construction de Gdynia nous sont inutiles ! Nous pouvons, en nous appuyant sur des textes allemands, réfuter par des voix allemandes ces affirmations nouvellement lancées, « ad usum de l'Auswartigesamt de Berlin ».

Tant de voix raisonnables des économistes allemands se sont fait entendre, avant que le drapeau polonais n'ait flotté sur la Baltique, qu'il est impossible de les citer toutes. Nous nous contenterons de redire ce que l'économiste allemand von Liste écrivait en 1846 : « Un pays qui ne prend aucune part à la « navigation est un oiseau sans ailes, un poisson sans « nageoires, un cerf poursuivi, un chevalier au sabre « de bois, un ilote et un valet de l'humanité; un pays « sans débouché sur la mer es texclu des bienfaits « du monde, c'est un maudit de Dieu ».

« Crispi disait un jour à Bismarck : le paralélisme des destinées politiques du Piémont et de la Prusse, de la maison de Savoie et de celle de Hohenzollern provient de ce que l'une et l'autre pourrait avoir la même devise : « De la montagne à la mer ».

En 1918, le colonel Th. Holdwin, géographe et spécialiste des questions frontières, alors président de la Société géographique de Londres, dans son ouvrage « Boundaries in Europe », conseillait de donner à la

Pologne, comme frontières, les Carpathes, la Mer Baltique avec la Prusse orientale.

« Notre rêve pendant la captivité de notre Patrie était une Pologne ayant les frontières des rois Jagellons, c'est-à-dire touchant à deux mers. Maintenant que nous sommes réduits à avoir un contact avec la Mer Noire, par la Tchécoslovaquie et la Roumanie, et avec l'Adriatique, par la Tchécoslovaquie, l'Autriche et la Yougoslavie, mais en nous heurtant dans les deux cas à la Hongrie, la devise de la nation polonaise est devenue : « Des montagnes à la mer, des « Carpathes à la Baltique ».

« Nos amis français ont parfaitement compris la situation de la Pologne. Tout ce que nous pourrions dire à ce sujet a déjà été dit à Paris et a trouvé aussi son expression dans le Traité de Versailles et dans la lutte que les défenseurs de la cause polonaise aux Congrès de la Paix, ont soutenue pour la sauvegarde de nos droits les plus sacrés.

« C'est peut-être à cause de la susceptibilité polonaise à l'égard de ses droits sur la Mer Baltique, que nous avons l'impression que quelques détails de cette question ultra vitale pour nous ont été oubliés. S'il en est ainsi une pensée de provenance française nous fait dire « qu'il n'y a rien de nouveau en ce monde que ce « que l'on a oublié ». Les événements d'après guerre ont, du reste, bien prouvé que les peuples souffrent du manque de mémoire ! Si nous cherchions des paradoxes pour justifier que nous ne tenons pas aux avertissants memento, nous pourrions répéter, avec le spirituel écrivain français : « Si le monde n'oubliait « pas, il n'aurait plus qu'à disparaître, car je crois, « vraiment, que tout a été dit ». Tout de même, l'oubli des vérités politiques établies occasionne des catastrophes nationales. Ségur déclarait très justement : « On recommence ses fautes quand on les oublie ».

« La mémoire politique est donc chose absolument nécessaire.

II

LA MER POLONAISE

« Dans la réponse donnée par les Puissances Alliées et Associées, concernant les conditions de la paix du

16 juin 1919, dans le paragraphe de la section IX, touchant à la question de la Prusse orientale, il est dit : « Il est nécessaire de rappeler que pendant plusieurs « siècles la Prusse Orientale a été, en fait, si nettement « séparée, qu'à aucun moment, jusqu'en 1866, elle n'a « été véritablement comprise dans les frontières poli- « tiques de l'Allemgane. Les historiens allemands ont « toujours reconnu que la Prusse-Orientale n'est pas « un pays d'origine allemande, mais bien une colonie « allemande ». Ce passage prouve que pour défendre le Traité on employait des digressions historiques. Maintenant aussi, parlant d'un pays aussi éloigné de la France, nous sommes obligés de faire une courte digression historique.

« La Pologne a droit à la mer polonaise.

« Qu'est-ce que la mer polonaise ?

« Nous ne parlerons pas de ce passé lointain qui prouve, par les noms des rivières, des affluents du Rhin, et par les noms de diverses localités, que la Germanie d'avant Tacite était habitée par des peuplades slaves. C'est un sujet qui n'est pas à discuter ici. On n'a qu'à se reporter à l'illustre auteur de *L'Histoire de la Gaule*, Camille Jullian.

« Je ne veux m'occuper que des époques éloignées, elles aussi, mais, historiquement parlant, assez rapprochées. N'a-t-il pas été dit : « Les siècles sont les années d'un peuple ».

« Le littoral de l'Elbe (Laba), jusqu'à l'embouchure de la Vistule — là où se trouve aujourd'hui Dantzig — appartenait, au XI^e^ siècle, à des Slaves. En 992-1025, du temps de Boleslas-le-Courageux, la frontière de l'Etat polonais commençait du côté occidental à l'Elbe (Sala) et au XII^e^ siècle encore nous étions les maîtres de toute la « Poméranie. (Ce qui veut dire en polonais : « Terre sur la mer). Malheureusement, toute notre histoire, au Moyen-Age, se résume en une guerre défensive contre les Allemands, les Ruthènes, les Tchèques, les Lithuaniens, les Prussiens, les Hongrois, nos dangereux voisins. Nous devions repousser les invasions des hordes de Tartares asiatiques, la Pologne, traquée de tous les côtés, était victorieuse à l'Est, mais n'avait plus assez de forces pour supporter la pression germanique, refoulée, au XIII^e^ siècle, au-deçà de l'Elbe, la Pologne considérait déjà l'Oder, et non l'Elbe comme sa frontière.

« Depuis les temps les plus lointains, la Pologne fut attaquée du côté Nord par les Prussiens, race apparentée aux Lithuaniens, barbares et païens, qui vivaient, comme le dit le chroniqueur polonais du XII[e] siècle « sine lege et rege », dans des forêts impénétrables, aux frontières pareilles à celles de la Prusse orientale d'aujourd'hui. En 1225, dans le but d'apaiser et de convertir ces peuplades, le prince Conrad de Mazovie fit venir de Palestine les Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Il ignorait probablement qu'une partie de ce même ordre, appelée pour défendre la Transylvanie contre les hordes Koumanes, fut expulsée par le roi André de Hongrie, pour agissements germanophiles. Les terres se trouvant au bord de la basse Vistule leur furent données en fief. Grâce à ce point d'appui, les Chevaliers Teutoniques commencèrent la conquête de la Prusse, puis de la Lithuanie et, finalement, s'emparèrent de la Poméranie polonaise, ainsi que de l'embouchure de la Vistule dans la Mer Baltique.

« Leur brigandage était facilité par la protection que leur accordaient l'empereur et toute la nation germanique. Le haut tribunal de justice, représenté au Moyen-Age par le Saint-Siège — le pacte de la Société des Nations ne fonctionnait pas encore — condamne, en l'an 1321, l'Ordre Teutonique à rendre la Poméranie à la Pologne et à lui payer 30.000 livres d'amende. Malheureusement, l'ordre ne tenait aucun compte des bulles papales et ce n'est qu'après la défaite des Chevaliers Teutoniques, à la bataille de Grunwald et après une guerre de 13 ans qui dura jusqu'en 1466, qu'ils se virent forcés de nous rendre la Poméranie et l'embouchure de la Vistule avec Danzig. La Pologne laissa en Prusse Orientale les Chevaliers Teutoniques en qualité de vassaux. Plus tard, elle autorisa leur sécularisation et octroya à la Prusse le titre de Principauté. Les princes de Prusse doivent, depuis lors, prêter serment à genoux en qualité de vassaux, sur les places publiques de Cracovie, Lublin et Varsovie.

« Une année après la bataille de Grunwald, les Hohenzollern s'installent dans le Brandebourg, pays jadis polonais, situé entre l'Elbe et l'Oder, dont les habitants sont de sang slavo-allemand, et revendiquent la grâce de devenir les vassaux de la Pologne et

de prêter le même serment que les Anspach, princes de Prusse. Quand, enfin, le roi Sigismond Auguste donna cette autorisation, Berlin fut illuminé en signe de joie. Cela se passait en septembre 1569. On n'était pas fier ces jours-là, à Berlin. Ce serment, prêté en commun, consacrait le symbole de l'unité de Brandebourg et de la Prusse Orientale.

« A la mort du dernier des Anspach, mort fou, qui avait uni, par mariage de ses filles, sa lignée à celle des Hohenzollern, le Parlement polonais exigea la réunion de la Prusse-Orientale à la Pologne. Le roi Sigismond III refusa et rendit aux Hohenzollern la succession des Anspach. Le reste est connu. Le rapide agrandissement du Brandebourg et de la Prusse, en 1701, à Kœnigsberg, le Kurfurst se fait couronner roi de Prusse. Puis commencent les trahisons des Hohenzollern, suivies du partage de la Pologne. A la suite de ce partage, le Brandebourg et la Prusse sont réunis par la main-mise sur la Poméranie polonaise.

« Nous voyons en la personne de Bismarck la synthèse de la politique brandeburgo-prussienne : né en Prusse de sang allemand et slave, véritable colosse, nourri du pain et de l'air des anciennes plaines polonaises.

« Si ce que dit le poète, que « nulle éternité ne « répare la perte d'une minute » est vrai, alors ce ne sont pas des minutes, mais des années d'imprévoyance politique, tant polonaise qu'européenne, qui se vengent sur la paix mondiale. Et cependant, le génie de Louis XIV a prévu l'unité allemande se faisant par la Prusse aussi exactement qu'on pouvait le prévoir.

« La défaite de Sedan, le nouveau coup préparé contre la France en 1875, la guerre de 1914, tous ces malheurs proviennent de la puissance née sur les ruines de la trop pacifique Pologne. Si ce n'est pas la Pologne seule qui est responsable de ce qui est arrivé, ce n'est pas la Pologne seule qui en a souffert, et ce n'est pas la Pologne seule qui pouvait tenir la Prusse en respect.

« Malgré mille ans de pression germanique, une partie de la Poméranie est restée polonaise. Ce n'est pas toute la Poméranie polonaise qui a été rendue à la Pologne.

« La Poméranie, ethnographiquement polonaise,

n'a élu, à l'époque des grandes humiliations et des grandes vexations causées par les Allemands, en 15 votes pour le Reichstag, de 1871 à 1918, que des députés polonais. Aux élections générales au Parlement polonais du 5 novembre 1922, les listes polonaises ont obtenu 85 % des voix, alors que les listes allemandes n'en obtenaient que 15 %. Et le président du Reichstag, le socialiste Lœbe, récemment en visite en Pologne, a affirmé, le 16 janvier, que, bien que le « corridor » soit très utile à l'Allemagne pour des raisons d'ordre économique, il n'en est pas moins vrai que le territoire de ce corridor est habité en majeure partie par la population polonaise. De la même façon constate le caractère polonais de la Poméranie, le *Danziger Volkstimme*, organe de la social-démocratie.

« Nous avons donc une réponse à la question :

« Qu'est-ce que la mer polonaise ? C'est, comme on l'a vu, le très modeste héritage d'une fortune jadis princière : 76 kilomètres de littoral polonais, vis-à-vis de 1.488 kilomètres de littoral allemand — 498 kilomètres de mer du Nord et 990 de mer Baltique — arrachés aux peuplades slaves et prussiennes, détruites par les Allemands et enlevés à la Pologne. Nous n'avons rien que 76 kilomètres, grâce à Lloyd George, qui a empêché la réalisation des revendications polonaises, réclamant le district entier de Lenbork, Bytowo et Slupsk.

« Les puissantes attaques de la propagande allemande, pleine de haine envers nous, sont orientées vers ces 76 kilomètres de littoral, la Poméranie, la ville libre de Danzig, la Silésie et la Posnanie.

III

DANTZIG, GDYNIA, PRUSSE-ORIENTALE

Grâce au Traité de Versailles, la Pologne a récupéré 42.989 kilomètres, avec 3 millions d'habitants et, en Silésie, après le plébiscite, nous avons retrouvé 4.234 kilomètres et 1.126.000 habitants. Ce n'est que justice qu'une partie de terrains dérobés autrefois nous soient rendus. C'était, selon le mot de Clemenceau, prononcé du reste à propos de la victoire française : « la revanche militaire et morale ». Pourtant les Allemands en quittant la Pologne n'avaient qu'une

idée, celle de reprendre ce qui n'était qu'une pure et simple restitution.

« Il y a des écoles philosophiques pour traiter les questions les plus absurdes qui trouvent aussi des adeptes, on trouve facilement des défenseurs pour les causes injustes et mauvaises et souvent après « on « prend des fautes pour des qualités ». Les Allemands ont toute une littérature qui prépare leurs nouvelles conquêtes ; pour l'instant il n'est pas question de luttes à mains armées, la guerre diplomatique, soulignée par les accords des grandes Berthas de la propagande, leur suffit. N'oublions pas la manière dont les Hohenzollern ont agi au XVI^e siècle, pour arriver à la possession de la Prusse-Orientale, de Dantzig et du littoral polonais : ils ont commencé par supplier la Pologne de leur permettre de prêter serment en qualité de vasseaux. Les Hohenzollern se sont répandus dans la Germanie et se trouvent même dans différents pays non allemands.

« Nous ne mentionnons pas les attaques contre la Haute-Silésie, puisque c'est de la mer Baltique dont il est question. Commençons par Dantzig.

« La Commission Cambon a décidé, par deux fois, que Dantzig doit être port polonais, le colonel Th. Holdier, ainsi que le représentant de la Grande-Bretagne à la Commission, statuant sur les affaires de Pologne, Kish, étaient du même avis. C'est alors qu'est venue, nous savons très bien d'où, la proposition transactionnelle de M. Lloyd George. Dantzig est devenu ville libre. Les Allemands, comme en juin 1919, exigent maintenant l'incorporation de Dantzig au Reich, avec promesse pour la Pologne de libre accès à la mer par le port allemand de Dantzig. Ce que des propositions pareilles signifient, nous le savons par expérience. Le Congrès de Vienne de 1815 a admis l'unité économique de la Pologne partagée, et garantissait la liberté de navigation sur toutes les rivières et tous les canaux de l'ancienne Pologne, sur toute son étendue et jusqu'à son embouchure, avec le courant et contre le courant, par tous les habitants de l'ancienne Pologne. Cette décision fut immédiatement abolie par les traités de commerce que les Prussiens signèrent avec la Russie et l'Autriche.

« Dantzig fut toujours polonais, d'abord hameau de pêcheurs sous les princes Piast, ensuite port de

mer animé par les marchands allemands. En 1308, la ville fut conquise par les Chevaliers de l'Ordre Teutonique qui passèrent au fil de l'épée 10.000 Dantzigois ; en 1454, cette ville revient à la Pologne et lui appartient jusqu'en 1793. Pleine de patriotisme et toujours prête à aider la Pologne dans ses difficultés pécuniaires, cette ville était la perle de la couronne polonaise — elle portait le titre d'Amiral Polonais — s'est défendue héroïquement contre les Prussiens lorsqu'après le premier démembrement de la Pologne ils posèrent sur elle leur lourde main.

« En dehors de cela, la ville de Dantzig, assiégée en 1807 par l'armée franco-polonaise et prise par le maréchal Lefèbre, qui fut nommé, par Napoléon, duc de Dantzig, saluait les vainqueurs comme des sauveurs de l'oppression prussienne. 2.000 Polonais sont tombés lors de la prise de cette ville. Napoléon considérait Dantzig comme un des principaux points de l'influence française à l'Est et à deux reprises il visita cette ville.

« Danzig, en raison de l'opposition d'Alexandre Ier, ne fut point reconnu à la Pologne et Napoléon l'érigea en ville libre — 1807 à 1813 — période pendant laquelle les régiments français et polonais y ont stationné. Après la chute de Napoléon, Dantzig devint, malgré les protestations des Dantzigois, une ville prussienne et les efforts faits par ces derniers, ainsi que par les Polonais, pendant le Congrès de Vienne de 1815, et tendant à ce que Dantzig fût incorporé à la Pologne n'ont pas abouti, l'Angleterre les ayant fait échouer.

« Situé à l'embouchure de la Vistule, la principale artère commerciale traversant toute la partie occidentale de la République polonaise, Dantzig vivait par la Pologne, se développait et florissait grâce à elle et devenait la ville la plus importante de l'Europe centrale, avec laquelle Augsbourg seule pouvait rivaliser.

« L'importance de Dantzig pour la Pologne a été le mieux défini par Frédérick-le-Grand : « Quiconque possédera le cours de la Vistule et la ville de Dantzig — voilà ses paroles — sera plus maître de cet Etat (de la Pologne), que le roi qui le gouverne ».

« Napoléon, lors de son séjour à Dantzig, en 1812, a dit très justement de cette ville : « Je connais fort « bien son importance, elle est, à l'embouchure de la



Photo Abel, Bourges.

BOURGES. — La délégation au Palais Jacques-Cœur

Biblioteka Akademii

« Vistule, le débouché de la Pologne ». Revenu à la Prusse la grandeur de Dantzig tombe, rendu à la Pologne il retrouve son ancienne gloire.

« Mais laissons parler les chiffres. Vers le milieu du XVII[e] siècle, Dantzig comptait 77.000 habitants ; en 1813 leur nombre était tombé à 10.000, à présent il en possède 207.000.

« Le tonnage net des navires a passé de 1.963.805 tonnes en 1912 à 3.283.033 tonnes en 1924, à 3.780.161 en 1925 et à 6.820.000 tonnes en 1926. Le nombre des voyageurs était en 1912 de 20.931, en 1923 il s'élevait à 145.008 et en 1924 à 182.108. Le nombre des navires faisant escale à Dantzig était en 1912 de 2.480, en 1913 de 2.913, en 1924 de 3.312, en 1925 de 3.986 et en 1926 de 12.000.

« En 1913, il y avait à peine 8 Etats qui prenaient part au mouvement du port de Dantzig, en 1925 il y en avait 18. Le principal article d'exportation est le bois. En 1911 et 1913 l'exportation de bois s'est élevée à 258.960 tonnes, en 1922 à 335.214 tonnes, en 1923 à 700.996 tonnes et en 1924 à 1.018.940 tonnes.

« Dantzig exporte en outre du charbon, du sucre, du ciment, du blé, de l'alcool et importe des engrais chimiques et du coton. L'industrie de Dantzig était morte, elle a repris son essor, de nombreuses banques ont été créées.

« La situation de Dantzig est brillante par rapport aux villes d'Allemagne grevées d'impôts. Ses habitants paient 85 Gulden par tête, alors qu'en Allemagne c'est 144 que doit verser chaque individu. Le revenu des douanes par tête d'habitant produit six fois plus à Dantzig qu'en Pologne.

« Les revenus des impôts en 1924 étaient à peu près de 8 millions, en 1925 de 17 millions et demi.

« Le territoire de la ville libre comprend 1.850 kmq. et 50 kilomètres de littoral, avec 350.000 habitants. La Vistule, qui est la raison, la base de la prospérité de Dantzig, a 1.050 kilomètres de long, l'Elbe 1.100, le Rhin 1.223, et non seulement tout le territoire de Pologne gravite vers les ports de la mer polonaise, mais aussi une partie de Russie et de la Tchécoslovaquie.

« La ville libre possède son Parlement et un Sénat qui sont pouvoir exécutif. Les chemins de fer appartiennent à la Pologne. Le port, la Vistule, et en géné-

ral toutes les voies d'eau sont dirigés par le « Conseil du port et des voies d'eau ». 50 pour cent des membres de ce Conseil sont Polonais et 50 pour cent Dantzigois. A la Convention de Paris du 9 novembre 1920, faite entre la Pologne et Dantzig, on a fait une clause desservant la Pologne.

« L'article 104 du Traité, annexé à la lettre d'envoi du 21 juin 1919, garantissait à la Pologne seule l'administration du port.

« A la tête du Conseil du port, il y a des commissaires du Gouvernement polonais et des commissaires dantzigois. Les différends entre la Pologne et Dantzig sont jugés par le Haut-Commissaire, qui réside à Dantzig, comme représentant de la Société des Nations. A l'extérieur, Dantzig est représenté par le Gouvernement polonais. Malgré la position exceptionnellement favorable dans laquelle la ville libre de Dantzig se trouve, grâce à l'action pernicieuse des Allemands, nous étions pendant plusieurs années les clients continuels de la Société des Nations, à laquelle le Sénat dantzigois envoyait sans cesse des plaintes contre la Pologne. Ce n'est que quand le Sénat s'est rendu compte que des jugements de la Société des Nations sont équitables, il a changé de ton et mis fin à son agitation stérile. Si les 435 articles du Traité de Versailles continuent à être respectés, les Dantzigois deviendront loyaux envers la Pologne.

« Le vieux prince de Bismarck, lorsqu'il recevait chez lui, à Varzine, une députation allemande de la Prusse-Occidentale, leur disait : « Si les rêves de la Pologne — quant à l'indépendance — devaient se réaliser, Dantzig serait le point dangereux par excellence. Les Polonais seraient obligés d'annexer Dantzig ». C'était aussi l'avis de la Commission Cambon, Colonel Holdich, Kish et de la délégation polonaise. Pourtant les Polonais n'annexent pas Dantzig, ne pouvant toucher au Traité de Versailles, mais, en revanche, ils ont la ferme croyance que les traditions des Dantzigois, patriotes polonais, renaîtront bientôt. La Pologne dépourvue d'instinct de conquête, augmentait ses frontières et se gagnait de fidèles sujets, grâce à ses seuls moyens de pénétration pacifique.

« La propagande menée pour la réunion de la Prusse-Orientale au Reich allemand est aussi intense que pour ce qui est de la question dantzigoise. La Prusse-Orien-

tale possède 38.521 kmq. et 2.200.000 habitants, dont 400.000 Polonais, qui se trouvent sur un espace de 14.000 kmq., c'est-à-dire sur presque la moitié du territoire.

« Leurs frontières ne touchaient à l'Allemagne que pendant l'époque des partages. Nous avons cité plus haut la réponse des Puissances alliées et associées concernant la question de la Prusse-Orientale, nous nous souvenons par conséquent de l'éloquente argumentation historique de Clemenceau. Nous ajouterons seulement que la partie occidentale de la Prusse-Orientale et la Warmie entière appartenaient à la Pologne.

« La Prusse-Orientale n'a jamais été un pays essentiellement allemand. Le Nord en était habité par des peuplades prussiennes qui, plus tard, furent anéanties par l'Ordre Teutonique. Le Sud, près des lacs, était colonisé par les Mazures polonais. C'est un pays au climat sévère, où se trouvent les immenses domaines de la famille des Hohenzollern, et qui, ne pouvant nourrir sa population, voyait, avant la guerre, chaque année, émigrer 18.000 personnes. Si nous comparons son territoire avec celui des plus petits pays, nous voyons que la Hollande possède 7.400.000 habitants, la Belgique en compte 7.860.000. Ainsi que nous l'avons dit, la Prusse en a 2.200.000.

« Rien n'empêche la Prusse de communiquer avec la mer. Elle possède un port à Kœnigsberg et, de plus, les ports de Pilave, Elblad et Tolkmicko n'ayant aucune difficulté de transit par la Pologne.

« On peut en dire ce qu'a dit un journaliste français de la Lithuanie : « Il est regrettable que la Prusse-Orientale ait l'air de n'avoir été inventée que pour nuire aux Polonais. Lorsqu'on a rendu la vie à la nation polonaise, on a ressuscité à côté la Prusse-Orientale, comme si, après avoir créé l'homme, on avait tenu à créer la tuberculose ».

« Le général anglais Morgan, membre de la Commission interalliée de désarmement en Allemagne, a démontré, dans le *Times* du 23 décembre, que l'artillerie des forts prussiens compte 4.000 canons, ce qui suffit à armer en entier 35 divisions. La Prusse-Orientale n'a donc aucune raison de se plaindre d'une limitation quelconque et d'un manque de liberté dans ses mouvements.

« Si, toutefois, la communication maritime ne suffi-

sait pas à Dantzig et à la Prusse-Orientale, ils ont une communication de transit très minutieusement organisée à travers les districts de Poméranie et de Silésie, mettant en contact les points de départ Tczew et Eylau. C'est un grand passage de 47.223 kmq. de dimensions égales à toute l'Esthonie, plus grand que le Danemark, 44.324 kmq. ; la Suisse, 41.298 kmq. ; les Pays-Bas, 34.201 kmq. ; la Belgique, 30.484 kmq. Chaque Etat ne peut avoir dans sa bâtisse un pareil corridor.

« Des huit réseaux de chemins de fer rendus à la Prusse-Orientale et à Dantzig par la Pologne, ils ne se servent que de trois lignes. La Pologne exploite si rationnellement son réseau ferroviaire que les marchandises, qui allaient auparavant par voie maritime, vont maintenant par chemin de fer. Les trains militaires ont droit au transit. En juillet 1920, le premier transport de la Reichswehr a passé par la Poméranie. La Pologne s'est désistée de l'application des formalités de passeports aux voyageurs, ainsi que des droits d'entrée et, en général, a cédé de ses droits plus que ne l'exigeait le Traité de Versailles. Dantzig et la Prusse-Orientale profitent de la poste, du télégraphe, du téléphone et des voies d'eau polonais. La Convention entre l'Allemagne, la Pologne et la ville libre de Dantzig a été signée en 1921, à Paris. Les séances de la délégation, qui travaillait à la convention du 22 novembre 1920 au 16 février 1921, étaient présidées par un spécialiste français très connu, M. Gaston Lefèvre. La convention est entrée en vigueur le 1er juin 1922.

« La Prusse-Orientale, séparée de la Métropole, n'est pas le seul territoire qui soit dans une situation géographique pareille. Dans la même situation se trouvent : Zara, 58 kmq et 17.000 habitants, qui est italien et se trouve en Yougoslavie ; l'Alaska, par rapport aux Etats-Unis, 1.530.327 kmq et 65.062 habitants ; le corridor finlandais de Petsamo ; l'Ulster anglais, sur le territoire irlandais ; la République de Panama, divisée par le territoire de l'Amérique du Sud, 23.760 kmq et 37.000 habitants, en deux parties, laquelle est séparée des Etats-Unis par cinq Républiques de l'Amérique Centrale et le Mexique. De toutes les protestations allemandes, touchant les conséquences du Traité de Versailles, les plus vives et les plus répandues sont celles concernant ce qu'ils

nomment avec mépris le « corridor ». Si on touchait à ce corridor, la Pologne serait immédiatement séparée de la mer et Dantzig et la Poméranie iraient à l'Allemagne.

« Ces faux jugements allégeant le morcellement de la patrie, cachent des intentions sérieuses et des raisons profondes. La flotte commerciale polonaise commence à peine maintenant à sortir de ses langes et possède à peine 24.000 tonnes et compte 41 navires de types différents, dans le nombre desquels se trouvent les 5 navires nouvellement achetés en France, — bâtis à Caen —, ayant chacun 3.000 tonnes. La Pologne aura bientôt, par voie maritime de Dantzig et Gdynia, 7 millions de tonnes de mouvement commercial, ce qui, par la force des choses, la poussera à agrandir sa flotte. Jusqu'à présent, la Pologne payait, pour exportation et importation de marchandises, aux exportateurs étrangers, à peu près 100 millions de francs, dont le pavillon allemand prélevait 37,75 pour cent. Le tonnage du port de Dantzig est de trois millions de tonnes. Celui de Gdynia de quatre millions. Le tonnage de Gdynia, comme port nouveau, peut augmenter librement.

« En 1923, le chiffre de toute notre importation s'évaluait à 3.194.207 tonnes, l'exportation à 17.647.758 tonnes, ce qui fait ensemble 20.841.965 tonnes. En 1926, l'exportation s'est élevée à 22.000.000 de tonnes. En 1924, 30 pour cent de l'importation polonaise et 38 pour cent de l'exportation ont utilisé la voie de Dantzig.

« La flotte commerciale polonaise doit jouer son rôle sur la Baltique et c'est cela même que les Allemands considèrent comme un outrage. Ils s'efforcent, par des moyens artificiels de diriger l'exportation et l'importation polonaises vers Stettin, Brême, Kœnigsberg, et comme cela ne réussit pas, ils veulent nous remplacer Dantzig et Gdynia.

« Pour le développement de notre flotte commerciale, la paix est nécessaire, aussi nous en sommes les gardiens très sincères.

« Gdynia est un port de commerce, mais en même temps un port de guerre, avec des quais d'accostage pour notre modeste flottille de guerre.

« Ces quelques navires étaient les yeux de la Commission des Alliés pour le désarmement et seront les

yeux de la Société des Nations sur ce qui se passe sur la Baltique, depuis Cronstadt jusqu'aux ports de l'Etat allemand. L'interpellation de Scheidemann a démontré les rapports de la Reichswehr avec les Soviets. L'existence de fabriques de matériel de guerre allemand sur le territoire de la Russie soviétique n'est pas un secret pour la Pologne.

« L'observateur qui veille à ce que les armes et les munitions ne soient pas transportées de Russie en Allemagne est tellement gênant, et son rôle si importun, qu'il faut à tout prix l'évincer de son poste indiscret.

IV

AU POINT DE VUE MILITAIRE, NOTRE ACCÈS A LA MER NOUS EST INDISPENSABLE

« Priver la Pologne de l'accès à la mer équivaudrait à la placer dans une situation bien pire que celle où s'est trouvée la Russie avant la guerre de 1914. Les expériences, qui ont été faites au cours de cette guerre, nous démontrent que la possession par l'Allemagne de la Prusse-Orientale rendrait illusoire la défense des territoires situés sur la rive gauche de la Vistule et rendait nécessaire d'envisager l'évacuation de Varsovie. Pour la Pologne, ce danger serait encore plus grand et plus immédiat. La Prusse-Orientale était, avant la guerre, déjà fort bien située et aménagée pour les besoins de la défense, aussi bien que pour une offensive dirigée contre l'extérieur. Un système renforcé de travaux de fortifications, formé de plusieurs positions allant jusqu'à Kœnigsberg, rend la Prusse-Orientale non seulement difficilement vulnérable en cas d'agression, mais lui permet même d'envisager une action offensive dirigée contre Varsovie. Il est de notoriété publique que ces travaux — ainsi qu'il en résulte, du reste, des rapports fournis par la Commission Interalliée de Contrôle — ont été accomplis selon les principes de l'organisation moderne. Trois lignes de chemins de fer à deux voies, plusieurs lignes concentriques et excentriques, un grand nombre de points de déchargement, enfin, quinze routes importantes (chaussées), ont permis et permettent de transférer ou de concentrer des armées dans les régions intéressées. Outre cela, la Prusse-

Orientale possède la forteresse de Lotzen (Lec) et le port fortifié de Pilau (Pilawa).

« En prenant encore en considération les forteresses de Cüstrin et de Glogau, près de la frontière polonaise, on se trouve — écrit le général de Castelnau — en présence de champs de bataille organisés face à la Pologne, qui rappellent la « Moselstellung », jadis constituée de Metz à Thionville. Il ne faut pas oublier que le Reichstag a voté de nouvelles voies ferroviaires stratégiques le long des territoires polonais.

« La création du « corridor » a considérablement amoindri l'importance de la Prusse-Orientale, laquelle, en cas d'un conflit, serait exposée, précisément en raison de l'absence d'une communication terrestre et en raison des difficultés.

« La propagande contre le « corridor » a fait de grands progrès, elle s'est répandu en Europe, en Amérique même (patrie des 13 paragraphes de Wilson), elle a trouvé asile à Genève et n'est pas étrangère en France.

« Comme dernier cadeau de Noël pour la Pologne, le pacifiste allemand Kurst Hiller nous a donné son opinion, affirmant que l'arrachement géographique de la Prusse-Orientale au Reich dans l'intention de créer le corridor poméranien, était une injustice et que la Pologne, pour gagner l'amitié durable, politique et économique de l'Allemagne, devrait s'écarter de son plein gré de la mer. Si tu te suicides, je t'aimerai ! C'est à peu près la même offre que celle faite par les Hohenzollern au XVI^e siècle.

« Ce n'est pas la première suggestion. On nous engageait à nous enfermer dans une cage de fer au nom de l'humanité, de la démocratie, de la paix universelle et, au nom de ces mêmes idées, de remettre aux Allemands la clef de cette prison politique et économique.

« Nous avons déjà parlé de nos droits réels et précis sur la Poméranie. Nous les avons pris comme base pour déterminer notre situation vis-à-vis de la mer polonaise.

« Il convient seulement d'y ajouter quelques mots se rapportant à notre administration maritime. Nous possédons une école navale à Tczew, dans laquelle s'instruisent les officiers et mécaniciens de l'école maritime de guerre de Thorn.

« Le port de Gdynia, commencé en 1921, sera terminé en 1930. En 1924, une Société franco-polonaise, à laquelle appartiennent les Compagnies françaises Batignolles, Schneider et Cie, Hersent, ont obtenu du Gouvernement l'adjudication de la construction du port. Ce dernier est en service et les navires de bien des pays y viennent. Le port de guerre, lui aussi, sera bientôt terminé. Gdynia et Dantzig se compléteront réciproquement et, ainsi que l'a dit notre ministre Klarner, ces deux ports ne lutteront jamais entre eux pour autre chose que pour ce qui est des méthodes de travail.

« A un moment donné, Nitti et l'Allemand Jaeger, affirmaient que la mer était inutile à la Pologne. D'autres amis veulent nous donner en échange de la mer polonaise la mer lithuanienne. Cette offre, fabriquée à Berlin, comme le prouve « Rote Fahne », ne peut plaire à personne en Pologne. Pour une partie de notre patrie que nous vendrions, nous recevrions en échange l'irrédente lithuanienne, dirigée de Berlin et de Moscou. L'argent de Judas ne vaut pas lourd. Le ministre des Affaires Etrangères avait le plein droit de dire, au nom de toute la Pologne : « D'autre part, je crois être l'interprète de l'opinion publique polonaise toute entière, lorsque j'affirme que personne en Pologne ne consentira jamais à acheter les relations de bon voisinage avec le voisin occidental de la Pologne, aux prix de la revision de nos frontières occidentales. Nous ne céderons à aucun prix une seule parcelle de la terre poméranienne ou silésienne, polonaise depuis des siècles. Tout le monde sait que ces territoires sont essentiellement polonais et que la Pologne ne saurait s'en passer, car une nation de 30 millions d'habitants étoufferait dans ces conditions géographiques, si elle était, au point de vue politique, privée d'un libre accès à la mer. Aussi, tous les Polonais sacrifieront leur sang et leur fortune à la défense de ces territoires, contre toutes atteintes, de quel côté qu'elles viennent ».

« Si les arguments d'ordre sentimental que nous faisons valoir en faveur de notre possession sur la Baltique n'étaient pas d'importance suffisante dans la lutte diplomatique, nous en possédons encore un que la France a fait valoir par la bouche de Clemenceau, dans son allocution du 19 décembre 1919 :

« Les inconvénients que peuvent présenter les nouvelles frontières pour la Prusse-Orientale sont négligeables, quand on les compare à ceux que tout autre arrangement causerait à la Pologne ».

« Ces paroles deviennent encore plus compréhensibles quand nous y ajoutons celles du professeur de Lwow Romer : « L'intérêt de l'humanité est de s'incliner devant l'intérêt des majorités. 30 millions de Polonais sont mis en balance avec 2 millions de colons qui n'ont pas un nom très glorieux dans l'Histoire ». D'ailleurs, le nombre de cette population est encore beaucoup plus petit, comme nous l'avons constaté. « Tout notre respect pour la nationalité polonaise — écrivait le chancelier Bülow — ne nous empêchera pas de veiller au maintien et au renforcement du régime allemand dans les territoires qui furent autrefois polonais ». Nous voudrions croire que les Allemands n'ont pas tous pour principe la maxime : « La raison du plus fort est toujours la meilleure », mais il me semble que l'historien français qui disait, en pensant aux Allemands : « Une des pires illusions qu'une nation puisse entretenir, consiste à penser qu'il est en son pouvoir, par sa seule volonté, d'échapper aux conséquences du passé », avait mille fois raison. Le prince de Bülow, que nous venons de citer, prévoyant notre extermination à brève échéance, verse même une larme de commisération à notre égard et dit : « Personne ne peut se désintéresser de la tragique destinée de ce vaillant peuple si bien doué ».

« Exprès nous choisissons des pages d'histoire écrites sur l'ancien régime pour ne pas citer les attaques directes de toute la presse allemande contre la Pologne. En les relisant on pourrait perdre facilement le sang-froid.

« La situation internationale de la Pologne est réellement difficile, mais un peuple qui lutte vaillamment pour ses droits les plus sacrés d'existence ne peut succomber au destin aveugle.

« Pendant les débats de la 5e Assemblée de la Société des Nations, en 1924, M. Paul-Boncour, dont nous avons admiré le grand esprit et l'admirable talent oratoire il y a peu de temps à Varsovie, a rappelé les paroles de Pascal : « Le droit sans la force est inopérant ». Je crois que vous, Messieurs, partagez

l'opinion que nous avons pour nous et droits et raisons. Il ne s'agit donc que de la force pour que l'œuvre de justice historique soit accomplie. Nous devons la trouver cette force avant tout dans cette provision morale qui nous a permis de supporter un siècle et demi de persécutions et de servitude.

« C'est sur les valeurs morales que la nation française a bâti son idéologie. Pendant des siècles le monde entier l'admirera pour son héroïsme pendant la guerre mondiale.

« La France a inscrit, par le sang versé de ses soldats, les nouvelles destinées des peuples et de l'humanité : « Triomphe du Droit, écrasement de la Violence ».

« Toute la nation polonaise croit que si quelqu'un osait porter atteinte sur les plaines de la Pologne aux conquêtes morales du monde déjà obtenues, les forces défensives de notre nation seraient aidées par les forces indestructibles de la grande nation française.

« Les morts couchés dans les deux millions de tombes dispersées des portes de Paris aux Vosges veillent sur ces conquêtes réalisées.

« Une fois déjà — depuis la grande guerre mondiale — en 1920, pendant la guerre avec les Bolchevick, nous avons, de concert, défendu l'envahissement barbare ».

Cette conférence a été très chaleureusement applaudie, et M. Stronski, député, a remercié l'Université d'avoir offert son grand amphithéâtre pour cette réception :

« S'il ne s'agissait, dit-il, que d'une manifestation politique, elle aurait pu se passer tout autre part. Mais je sens que vous avez voulu affirmer que la Pologne, du point de vue intellectuel, constitue un élément essentiel de la civilisation européenne. Je vous renouvelle la promesse que le pays de Mickiewicz et de Sienkiewicz continuera à collaborer avec la France, pour faire triompher leur commune notion du devoir et de la justice ».

La cérémonie s'achève par une ovation, aux accords de l'Hymne Polonais.

Le soir, le Conseil municipal recevait, à son tour, les parlementaires polonais. Autour de M. E. Herriot, maire de Lyon, qui présidait, à la table d'honneur

avaient pris place la plupart des personnalités présentes au déjeuner et auxquelles s'étaient joints MM. Justin Godart, Voillot, sénateurs; Darme, Charles Lambert députés; Serlin, secrétaire général de la mairie centrale ; Corenwinder, secrétaire général de la police; Génébrier, chef de cabinet du Préfet; le général Priou, représentant le gouverneur militaire ; Gheusi. recteur de l'Université ; Drouet, directeur au ministère du Commerce, etc., etc.

Au dessert, M. le Préfet Vallette, dans un toast d'une tournure très littéraire, parla de la Pologne, sœur douloureuse de la France et porta la santé du Président de la République amie.

Le sénateur Kiniorski répliqua en célébrant la force et le charme de l'amitié franco-polonaise, et en portant la santé du Président de la République française.

M. Marjan Zyndran-Koscialkowski prend alors, à son tour, la parole. Constatant le laborieux et vaillant relèvement par la démocratie de la Pologne martyrisée, ravagée, il conclut :

« Le Parlement et le Gouvernement polonais se rendent parfaitement compte que si, par malheur, un nouveau conflit surgissait, ce ne serait pas seulement les armées, mais les peuples qui s'affronteraient. Nous avons vu, dans les débats qui se déroulent actuellement au Parlement français sur la réorganisation de l'Armée, que notre idée s'est affirmée et que la France a la même conception que nous de la sécurité dans la paix. Et nous avons compris en faisant ce pieux et émouvant voyage de Verdun pourquoi 400.000 soldats français ont versé leur sang, et que cet immense sacrifice avait été fait non seulement pour la défense du territoire, mais aussi pour la cause de la civilisation, de la liberté et de la paix du monde.

« Nous sommes sûrs que l'avenir appartiendra aux peuples qui auront la sagesse de respecter les bases actuelles des traités internationaux et de s'inspirer des grands principes de justice dans leurs relations, dans l'examen de leurs intérêts communs.

« Je lève mon verre à la prospérité et à la grandeur de la belle France et à la santé de M. le président Herriot qui, bien avant la guerre, a lutté pour l'indépendance de la Pologne ».

M. Thugutt, député, lui succède et dit notamment :

« Notre idéal, à nous Polonais, se confond avec le vôtre. Nous sommes contre tous les impérialismes. Si les peuples voulaient mettre à imposer la paix autant de volonté qu'en met la propagande guerrière à perpétuer les haines internationales, nous ne verrions plus jamais ces champs de morts lugubres que nous venons de visiter pieusement, mais des villages heureux, florissants. Entre amis et alliés, œuvrant pour la même cause, l'on ne se connaît jamais assez. L'esprit démocratique, pacifiste ne s'exprime pas seulement dans le texte des constitutions, il se juge à l'œuvre, dans la politique quotidienne nationale et internationale. Nous sommes, avant tout, une démocratie paysanne. Soixante-dix pour cent de la population polonaise travaille la terre. Nos ouvriers agricoles sont les plus laborieux, les plus tenaces du monde. Ils dominent maintenant chez nous, et les tenants de l'aristocratie et du clergé ne pensent plus à s'opposer à leur volonté déterminée. Personne ne pourrait gouverner contre eux. Nous professons au même degré le respect des nations voisines et celui des minorités incluses dans la nation polonaise. Nous entendons que les ententes des diplomates et des chefs d'Etat aient constamment pour base l'entente des peuples. Jeune Etat, mais vieille démocratie, la Pologne s'offre non seulement comme un marché d'abondance, mais comme un large champ d'expansion pour le génie français. Je bois, Messieurs, à la victoire économique de nos deux pays dans la liberté. dans la paix ! »

M. Stanislas Posner, sénateur, vice-président de la délégation, se lève alors, et s'exprime ainsi :

« Du point de vue social, nous nous sommes efforcés de rattraper le temps perdu. Notre Parlement ne compte qu'un dixième de socialistes. Il n'en a pas moins voté toutes les lois de protection ouvrière et approuvé les treize conventions internationales que lui a présentées le Bureau du Travail. Nos ouvriers agricoles ont accompli ce miracle : en 1919, trois millions deux cent mille hectares de terres incultes ; en 1923, six cent mille hectares seulement restaient à labourer. La Pologne actuelle, c'est la République du

Travail. Ceux qui l'ont préparée dans l'exil : les Mickiewicz, les Lelewel, les Dambrowski, n'ont-ils pas été aux premiers rangs de la démocratie sociale en France ? Poursuivons ensemble l'idéal de paix sociale, de paix internationale qui nous unit. Buvons, Messieurs, à la paix par le travail, aux grands artisans de l'harmonie entre les hommes, à Gambetta, à Jaurès, à Herriot ! »

Les applaudissements redoublent quand M. Herriot se lève pour couronner la série de ces remarquables discours :

« Je remercie, dit-il, les orateurs polonais qui viennent de tracer un tableau si émouvant de leur pays et du nôtre. En les écoutant, nous nous demandions si les meilleurs orateurs de notre langue ne sont pas des étrangers. Ne serait-ce point que nous, Français, nous nous laissons aller à un négligé familier ?

« Oui, Messieurs, je garde une certaine fierté d'avoir proclamé, aux jours noirs de la guerre, l'indépendance de la Pologne. Vos angoisses étaient les nôtres, et nous frémissons des ravages de votre pays comme du déchirement tragique de vos fils contraints de s'affronter dans des armées adverses.

« Je suis fier aussi d'être celui qui, après avoir élevé au rang d'Ambassade la Légation de Varsovie, ai reçu le memorandum allemand et amorcé les négociations qui ont conduit aux accords de Locarno. Nous avons, en toute occasion, marqué notre volonté de défendre les intérêts polonais aussi énergiquement que les nôtres.

« Et quand j'ai voulu, avec le protocole de Genève, dresser une sorte d'évangile de la paix, je me rappelle la collaboration précieuse que m'apporta la délégation polonaise.

« L'être de génie, l'homme si largement humain que fut Beethoven, a été plus heureux que nous. Il a pu concevoir et réaliser cette neuvième symphonie, où s'entend, après les grondements de la ruée guerrière, après le tumulte des armes, le magnifique apaisement des peuples dans la joie. Je veux croire que l'ébauche que nous avons esquissée ensemble à Genève n'est point perdue et que le grand résultat que tous les peuples attendent en sera rapproché.

« Je suis heureux d'avoir trouvé, à ce moment,

comme toujours, à nos côtés, la fine, la douce Pologne. Alors, la paix universelle nous est apparue comme possible et nous en avons affirmé, assuré la nécessité.

« S'il est des esprits légers, accueillant des calomnies sur votre compte, nous sommes nombreux en France à vous bien juger. La Pologne est pour nous la terre du travail, de l'intelligence, de la persévérance. C'est par là qu'elle est ressuscitée. D'autres pays, telle la Tchécoslovaquie, en son quadrilatère de montagnes, ont pu développer tranquillement leurs jeunes institutions. Vous n'avez, vous, que des défenses de sable, et seule l'énergie de vos volontés unies a fait revivre votre antique et généreuse patrie.

« Votre idéal, nous le connaissons, c'est le culte passionné des œuvres de l'esprit. Il n'est pas un pays qui ait, plus hautement que vous, affirmé dans ses institutions le goût de la culture désintéressée. Votre Université de Cracovie, cinq fois séculaire, n'a-t-elle pas allumé dans l'Europe le premier flambeau des humanités ?

« Cette vieille cité libre de Lyon compte des travailleurs, des travailleurs de votre trempe. Elle vous ouvre le grand marché, l'entrepôt universel qu'est la Foire. Vos intérêts pourront s'y satisfaire en même temps que les nôtres.

« Jadis, la Pologne ne vivait que dans les protestations de ses grands esprits, de ses poètes, de ses musiciens. Aujourd'hui, nous pouvons entendre sans pleurer l'évocation de la capitulation de Varsovie. Paix sur la Pologne ! Qu'elle vive dans le travail joyeux ! Que son avenir demeure digne de son passé ! Que la douleur de la Pologne déchirée enfante des âges nouveaux de bonheur, de liberté. Laissez-moi reprendre aujourd'hui le cri d'un radical de marque : « Vive la Pologne, Messieurs ! »

De longs applaudissements saluent ces paroles.

M. Pierre Semple, du *Nouveau Journal*, me demande quelques précisions touchant la situation intérieure de mon pays. Après m'être entendu avec le président de la délégation, M. Kiniorski, j'ai donné les explications suivantes :

« Le fait que le maréchal Pilsudski soit actuellement notre président du Conseil, n'est pas un mal

pour la Pologne. Il n'a pas touché à notre Constitution et le Parlement existe tout comme avant son avènement au pouvoir. Mais les méthodes de travail ont bien changé. La Diète travaille à plein rendement au bien de l'Etat et l'horizon politique n'a jamais été plus calme. Pourtant, il est bien certain que la majorité de la Diète voudrait instaurer un régime électoral différent de celui que nous possédons. Ce dernier ne correspond pas du tout à notre étiage social ni au degré d'instruction du peuple. Il est un principe : « Les élections doivent être faites pour l'Etat et non l'Etat pour les élections ». En ce moment, nous étudions les solutions possibles.

« On parle quelquefois du militarisme polonais. Que ne parle-t-on de notre position difficile entre l'Allemagne et la Russie ! Le maréchal Pilsudski au pouvoir est un symbole à cet égard. Sa présence signifie que la Pologne entend ne plus rester désarmée comme par le passé. L'Histoire nous a instruits. Dites bien que le mot « impérialisme » n'a pas de sens pour les Polonais. Nous ne voulons que vivre en paix, avec une bonne administration.

« L'administration ! Voilà notre grand souci. Avec la restauration nationale ont disparu les cadres allemands, russes et autrichiens. Il nous faut donc improviser, créer sans expérience. Rude et lourde tâche.

« A l'heure actuelle, Monsieur le Président, il n'est guère de nations qui puissent vivre ou prospérer sans colonies. Prévoyez-vous, pour la Pologne, dont la population s'accroît de 400.000 âmes par an, une politique coloniale ?

« En cela, comme en beaucoup d'autres choses, nous faisons confiance à la France. Ce grand problème ne sera résolu qu'avec la collaboration de votre pays. Je puis vous dire qu'il y a eu déjà des échanges de vues à ce sujet ».

« C'est là-dessus, écrit M. Semple, que se termine notre entretien avec M. le sénateur Nowak, qui, en nous serrant cordialement la main, répète : « Nous aimons la France, et avec elle la Pologne fera de belles choses pour l'Humanité ».

Le lendemain, à 6 heures du matin, la mission parlementaire polonaise, enchantée de l'accueil qu'elle avait reçu à Lyon et du très intéressant séjour qu'elle

y avait fait, est partie pour Saint-Etienne. Elle s'arrêta à Saint-Chamond où elle fut saluée à la gare par M. le sénateur Delay, maire de Saint-Chamond, et M. Charles Langevin, secrétaire général de la Compagnie des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt.

Après le petit déjeuner, nous visitons les très importantes Aciéries de la Marine, sous la conduite de M. Théodore Laurent, l'éminent président du Conseil d'administration, accompagné par M. Léon Daum, directeur général ; M. Charles Langevin, secrétaire général ; M. Joseph Roederer, directeur des usines, et le haut personnel de la Compagnie. Le général Le Rond, ancien Haut-Commissaire en Haute-Silésie, s'était joint à la délégation.

De cette visite des usines, nous emportons le souvenir d'immenses ateliers dans lesquels le métal est asservi par la puissance d'un outillage formidable et très moderne pour être transformé en canons, en tourelles marines, en étambots pour les plus puissantes unités navales, en locomotives et, d'une manière générale, en constructions mécaniques, depuis les plus lourdes jusqu'aux plus délicates.

Au déjeuner, offert par M. Théodore Laurent, en son château de Jarez, la délégation apprécia mieux encore la qualité de l'accueil particulièrement chaleureux qui lui était fait à Saint-Chamond et que M. Théodore Laurent concrétisa dans un toast, en termes émus et cordiaux, où il évoqua des souvenirs personnels et de famille et célébra l'union des nations et des armées polonaises et françaises.

A ce toast, M. Venceslas Januszewski, sénateur, ancien sous-secrétaire d'Etat, répondit au nom de la délégation par le discours suivant :

« Monsieur le Président, Messieurs,

« Il m'est particulièrement agréable, en ma qualité de rapporteur du budget de la Guerre au Sénat, et d'ancien chef de l'industrie de Guerre, de prendre la parole ici, étant donné que j'ai déjà eu l'honneur de visiter votre puissante industrie et que j'y reviens, pour la seconde fois, accompagné de mes éminents collègues du Parlement polonais.

« Nous connaissons, en Pologne, toute l'importance des Forges et Aciéries de la Marine, comme fabrica-

tions de guerre et industrie en général, et nous nous rendons admirablement compte du rôle prépondérant que vous avez joué pendant la guerre.

« La Pologne remercie tout particulièrement les Forges de Saint-Chamond qui ont bien voulu nous donner leur précieux concours en nous déléguant quelques-uns de leurs ingénieurs et techniciens pour organiser la réparation des freins de canons : d'ailleurs, lors de mon premier voyage chez vous, des spécialistes de l'artillerie ont bien voulu me communiquer de précieux renseignements sur toutes les questions qui nous intéressaient.

« Messieurs, nous sommes d'accord pour reconnaître que, en dehors de l'héroïsme et de la grandeur du soldat français, l'industrie de guerre et sa production ont été un des artisans de la Victoire. La Pologne se rend tout particulièrement compte de l'importance de cette industrie et elle trouve un concours précieux auprès de vous qui avez joué pendant la guerre un si grand rôle.

« La Pologne a néanmoins, malgré certaines difficultés financières, créé son industrie ; elle a créé des laboratoires ; ses Ecoles Polytechniques fournissent des spécialistes avertis. Mais la question de l'industrie de guerre proprement dite est si complexe qu'il ne suffit pas, pour la résoudre, de l'effort d'un seul pays. Il me semble qu'il serait bon d'établir entre la France et la Pologne un courant très étroit de collaboration qui donnerait certainement, et cela dans un avenir prochain, des résultats appréciables.

« Je lève mon verre à cette heureuse et importante collaboration, dont je désire la réalisation plus intense, et je salue ici plus particulièrement l'éminent Président, M. Théodore Laurent, dont le rôle immense dans l'industrie internationale est connu de tous. »

Puis, nous partons pour Saint-Etienne, où nous visitons l'immense et admirable fabrique de bicyclettes Rova-Wander, l'Ecole supérieure des Mines et l'Ecole nationale professionnelle.

Nous nous sommes arrêtés longtemps dans le quartier habité par les ouvriers polonais, où nous avons été salués par l'Association des Sokols, avec son drapeau, et par M. Bodzinski, président de la section

locale de l'Union des ouvriers polonais en France. Les discours de bienvenue ont été prononcés par M. Wojciechowski, avocat de l'Association des ouvriers, et par M. Sibora, président de la section des Sokols.

Dans leur réponse, le sénateur Kiniorski et le député Chadzynski assurent que les parlementaires polonais feront toutes les démarches nécessaires pour améliorer l'organisation de l'émigration, et que les liens maternels existant entre leurs compatriotes, qui ont été obligés d'émigrer, et eux qui sont restés en Pologne, ne se sont point relâchés ; ils disent que les émigrés demeurent les fils de notre mère commune, la Pologne, et qu'ils lui sont peut-être plus chers encore qu'ils ne l'étaient avant de la quitter.

Le soir, une réception eut lieu à l'Hôtel de Ville, où les parlementaires polonais ont été accueillis par le maire, M. le sénateur Louis Soulié, réception suivie d'un banquet offert par la Municipalité et auquel assistaient le préfet, M. Minier, les sénateurs Ferrand, Fernand Merlin et Reynald, les députés Mandrillon et Simon Reynaud.

M. le maire a exprimé sa joie de pouvoir, dans sa ville natale, saluer les chers hôtes de Pologne. « Vous avez, s'écrie l'orateur, certainement vu des contrées de France plus belles que notre ville ; vous êtes venus de l'antique ville de Lyon ; vous avez abreuvé vos yeux des couleurs de la Côte-d'Azur et peut-être notre paysage de montagnes vous semble-t-il moins intéressant, mais vous trouvez ici les mêmes cœurs français ardents et ce sol générateur de mines, ce grand centre d'industrie qui est pour la France d'une importance capitale, et aussi pour la Pologne, parce qu'à Saint-Etienne, comme dans les environs, beaucoup d'ouvriers polonais travaillent ».

Le président Kiniorski a répondu et remercié cordialement.

La deuxième journée de notre séjour à Saint-Etienne, nous avons visité la fabrique de rubans et la Manufacture d'armes de guerre, où nous avons été reçus par son directeur, le colonel Gressier, qui nous a servi de guide avec une grande amabilité et nous a donné nombre d'explications. Quelques-uns d'entre nous ont procédé à des essais de tir de mitrailleuses

et visité, en particulier, la section des fusils-mitrailleurs, engins qui jouent un si grand rôle dans la tactique de l'infanterie polonaise et française.

A midi, nous fut servi un déjeuner, sous la présidence de M. Alfred Vernay, premier adjoint au maire, au cours duquel prit la parole le député Simon Reynaud, qui assura que les ouvriers polonais étaient l'objet de la sympathie générale et qu'ils étaient considérés comme de bons et honnêtes travailleurs.

L'abbé Wojcicki, député, a répondu en exprimant l'admiration de la mission parlementaire pour la vie économique de la France, si excellemment organisée et florissante. A côté d'une merveilleuse agriculture, un commerce fort et bien développé et une puissante industrie, voilà les leviers économiques de la France.

On peut bien, sur cette terre de France, se convaincre que la base de la grandeur des nations n'est pas constituée par des conquêtes guerrières, mais par le travail quotidien, persévérant et habile. L'ouvrier français, assidu et appliqué, a posé les fondements de la grandeur de la France, il a eu la volonté d'effacer les traces de la terrible guerre. Et l'orateur dit sa joie de voir que, dans la reconstruction de la France, l'ouvrier polonais travaille côte à côte avec l'ouvrier français. Il boit à la prospérité de l'ouvrier français et en son honneur.

Dans l'après-midi, nous visitons la grande fabrique de bicyclettes Rond-Point et, ensuite, partagés en deux groupes, nous nous rendons au quartier de Beaulieu, habité par les ouvriers polonais. Nous allons d'un groupe de maisons à l'autre. De petites maisons propres pour une ou deux familles ; il y en a peut-être de meilleures, mais il y en a aussi certainement de plus pauvres. Nous en trouvons cependant quelques-unes en très mauvais état. Partout des ouvriers réunis avec leurs familles — des allocutions cordiales et sincères — pas de traces de préparation officielle, le frère a rencontré spontanément le frère sur la terre française, ce frère qui nous est si proche.

Partout des écoles ; les enfants polonais apprennent le français, mais un enseignement de la langue polonaise leur est donné obligatoirement, de même que l'enseignement religieux, qui est fait dans leur langue maternelle.

Notre arrivée est attendue depuis longtemps par

l'école polonaise pleine d'enfants. Des jeunes filles et des jeunes garçons, en habit de fête, et, à leur tête, des institutrices polonaises, nous saluent en chantant d'abord un chœur polonais et ensuite un chœur français ; puis viennent des déclamations, alternativement françaises et polonaises. Tout cela est très bien ; on se rend compte du travail consciencieux qui s'accomplit ici, on sent que chacun connaît le but à atteindre ; les enfants étonnamment vifs et intelligents, sont modestes, sans timidité.

L'heure avance toujours cependant — la nuit tombe — il nous faut partir. L'un de nous prend la parole : « Mes enfants, dit-il, nous nous réjouissons profondément de vous voir, d'écouter ici, au cœur de la France, la langue polonaise, mais nous avons en même temps le cœur gros de ne pouvoir vous embrasser tous, car nous vous apportons un salut cordial des prairies polonaises, des champs de la Pologne... » La voix de l'orateur se brise, les larmes lui viennent aux yeux ! La communauté du sang et de la terre natale exerce son influence magique. Ces enfants, pensons-nous, ont le même droit à vivre sur la terre polonaise que nous autres... et, pourtant, ils s'en sont allés, ils ont émigré, non pour la conquête de la terre, mais par besoin, par contrainte, pour aller demander à nos amis les plus chers du travail et du pain... Et, en y songeant, les larmes viennent aux yeux !....

Nous reprenons enfin le chemin du retour, après le dîner offert par la Municipalité, et nous voici de nouveau à Paris, dans cette vraie métropole du monde.

CHAPITRE VI

LE RETOUR A PARIS. LA CONFÉRENCE DU PALAIS DU LUXEMBOURG

A peine arrivés, nous trouvons une invitation à déjeuner de M. Paul Doumer, président du Sénat. Dans une magnifique salle du Palais du Luxembourg, décorée de superbes tapisseries des Gobelins et d'un plafond à caissons du XVIIIe siècle, les convives, au nombre de 120, sont réunis autour du Président, M. Doumer. Ce sont les membres de la délégation, avec M. l'Ambassadeur Chlapowski, MM. Jules Michel, secrétaire général de la Présidence de la République, représentant M. Gaston Doumergue; Fernand Bouisson, président de la Chambre ; Raymond Poincaré, président du Conseil ; Aristide Briand, ministre des Affaires Etrangères; Louis Marin, ministre des Pensions, président du Groupe des « Amis de la Pologne » ; Lucien Hubert, Victor Bérard, Reynald, président et vice-présidents de la Commission des Affaires Etrangères du Sénat ; Joseph Courtier, sénateur, secrétaire du Groupe parlementaire franco-polonais ; Clémentel, le général Messimy, Fernand David, de Kerguérez, Lhopiteau, Richard, présidents des grandes Commissions sénatoriales ; Dherbécourt, sénateur, président du Conseil général de la Seine ; les députés Jean Locquin, président du Groupe parlementaire franco-polonais ; Evain, Robaglia, Pressemane, vice-présidents du même Groupe ; Capgras, secrétaire ; Godin, président du Conseil municipal de Paris ; le maréchal Foch ; les généraux Gouraud, Weygand et Archinard ; Bonnet, Maury et Labrousse, secrétaires généraux de la Présidence de la Questure du Sénat ; le secrétaire général Krakowski ; MM. Joseph Dwernicki; Kleczkowski, etc..., etc....

Au dessert, le président Doumer porte un toast en l'honneur de la Pologne, de la Diète et du Sénat polonais ; il fait ressortir les liens historiques qui unissent la France et la Pologne, et en particulier ceux qui datent de la grande guerre, où six divisions polonaises ont combattu aux côtés des troupes françaises. « Il faut, dit-il, la collaboration de tous pour guérir les blessures portées à l'humanité par la terrible guerre, et la collaboration de la Pologne et de la France, surtout sur ce terrain, est souhaitable et féconde ; elle s'affirme par des visites comme celle que nous rendent aujourd'hui les parlementaires polonais, visite qui ne peut que renforcer notre action commune ».

Le sénateur Kiniorski répond en rappelant les relations séculaires entre la France et la Pologne évoquées par M. Doumer. « Nous sommes venus, dit-il, comme représentants de la nation polonaise, menés par le désir ardent d'un contact plus proche avec la nation française et avec ses représentants, membres du Sénat et du Parlement. Votre collaboration s'exercera toujours au profit non seulement des deux nations, mais de l'humanité ». Puis il porte la santé des deux nations amies et l'orchestre exécute les hymnes français et polonais.

Après le déjeuner, nous visitons la splendide salle des séances du Sénat, puis le Palais du Luxembourg, jusqu'à l'heure de la réception organisée par les Commissions des Affaires Etrangères de la Chambre et du Sénat, réunies en une séance commune à laquelle sont conviés les parlementaires polonais, et cette réunion exceptionnelle est bien la meilleure preuve de l'intimité des deux nations.

A la table de la présidence étaient assis deux Français, M. Lucien Hubert, président de la Commission des Affaires Etrangères du Sénat, et M. Franklin-Bouillon, président de la Commission des Affaires Etrangères de la Chambre, et deux Polonais, le président Kiniorski et le sénateur Nowak.

J'ai donc l'honneur de siéger, à titre de président, à cette réunion commune des deux grandes Commissions du Parlement français, aux délibérations desquelles prennent part des députés et des sénateurs de Pologne. L'événement a lieu dans le Palais du

Luxembourg, dans ce cadre historique qui éveille en nous tant de réminiscences. Nous n'en pouvons croire nos yeux. Sommes-nous vraiment en état de veille ? Ou, au contraire, sommes-nous dans un rêve ? Les souvenirs passent dans ma tête en foule. Je me revois, alors que je faisais des études à Paris, comme agrégé de l'Université de Cracovie ; la guerre se préparait entre l'Autriche et la Russie. Comme les autres, j'ai été appelé, pour raison militaire, à l'Ambassade d'Autriche ; on était obligé d'attendre de mortelles heures avant de réussir à s'informer de quoi il s'agissait. Comme les décors ont changé ! Les uns ont été absorbés par les coulisses de l'Histoire ; les autres, portés sur la scène. Mais pourtant, le récit de Nabuchodonosor, qui tomba si bas qu'il fut obligé de manger de l'herbe à l'instar des bêtes, si l'on en croit les Saintes-Ecritures, est profondément symbolique et répond à la réalité éternelle.

Cette réunion, unique en son genre, a été ouverte par le président Lucien Hubert, qui prononça le discours suivant :

« Messieurs et chers amis de Pologne,

« Vous avez bien voulu demander de vous réunir ici, en tête à tête avec les Commissions des Affaires Etrangères de la Chambre des Députés et du Sénat. Je vous remercie, au nom de mes collègues de la Commission sénatoriale, et j'ai l'honneur de vous souhaiter la bienvenue dans ce Palais.

« La Pologne possède ce privilège d'unir tous les Français dans un commun sentiment de cordialité et d'affection. C'est que le passé de la Pologne, comme on vous l'a dit bien des fois depuis quelques jours, et celui de la France, sont intimement liés. La France a donné un roi à la Pologne, et vous verrez tout à l'heure, précisément, l'acte qui l'a fait roi de Pologne et que les archives du ministère des Affaires étrangères ont bien voulu nous confier pour quelque temps, la France, dis-je, a donné un roi à la Pologne, et la Pologne a donné une reine à la France. Et la Lorraine garde fidèlement la mémoire du règne paternel de Stanislas Leszczynski, dont le souvenir rayonne encore sur la grâce de Nancy.

« Les jours d'épreuve nous ont unis comme les

jours de joie. La France de la Révolution a dû un peu son salut à la Pologne, qui, par sa résistance à l'asservissement, attirait sur elle quelques-unes des forces qui aurait dû servir à nous accabler. Kosciuszko, l'ancien compagnon de Lafayette, a été le collaborateur lointain, mais certain, des Hoche et des Jourdan. Valmy et Fleurus sont un peu des victoires polonaises. Votre martyre de la fin du XVIII[e] siècle a contribué à notre sauvegarde. Et, en succombant sous la violence de la force inique, vous aviez du moins la consolation d'assister, à l'autre extrémité de l'Europe, au triomphe des idées sur lesquelles devait se fonder un jour votre résurrection. Lorsqu'en 1799, Masséna arrêtait et battait le vieux Souvoroff au milieu des montagnes helvétiques, il ne sauvait pas seulement la France de l'invasion, il vengeait aussi la Pologne en humiliant l'auteur responsable des affreux massacres de Praga, dont votre pays frémissait encore. Et lorsqu'aux heures de défaite, Poniatowski se sacrifiait héroïquement pour le salut de notre armée, il attestait magnifiquement que la France est la seconde patrie des Polonais.

« A travers tout le XIX[e] siècle, vos souffrances ont déchiré nos cœurs. Nos historiens, nos romanciers, nos orateurs, nos poètes, ont célébré votre courage et pleuré sur votre sort, et quand les revers de 1870 ont fait subir à deux de nos provinces l'épreuve qui vous écrasait, la solidarité de nos destins s'est affirmée plus douloureuse encore.

« Nous avions ressenti les mêmes tristesses, nous avons ressenti les mêmes joies. L'Alsace et la Lorraine ont été libérées en même temps que la Pologne, et tous deux nous avons connu, à la même minute, la joie sacrée et réparatrice du Droit ressuscité. C'est au moment où le coq gaulois lancait à nouveau son chant clair de victoire que l'aigle blanc de Pologne reprenait allègrement son vol.

« Aujourd'hui, il s'agit, pour vous comme pour nous, de consolider les résultats acquis et d'assurer la sécurité qui nous est due après de si tragiques tourmentes. Cette sécurité, nous voulons l'affermir dans la paix. Nous voulons respirer librement et ne pas vivre dans l'angoisse. Le nom même de votre pays (le mot Pologne n'est-il pas issu du mot « polié », la plaine ?) signifie, à lui seul, que vous n'êtes protégés

par aucune frontière naturelle solide, et permet de mesurer tous les dangers qui peuvent vous menacer. Cette protection que le sol ne vous fournit pas, vous la cherchez, comme nous, dans le développement des solutions juridiques et arbitrales qui doivent abriter la paix naissante. Vous la cherchez aussi, comme nous, dans l'organisation purement défensive des forces de la nation. Vous la cherchez enfin avec nous, dans la permanence de cette amitié franco-polonaise, qui n'est pas seulement douce à nos cœurs et chère à nos âmes, mais qui constitue, pour tous les peuples qui nous entourent, le plus sûr gage d'équilibre continental et de concorde européenne ».

Notre collègue Kiniorski, président de la Commission sénatoriale des Affaires Etrangères, répondit en ces termes :

« Monsieur le Président, je vous remercie des bienveillantes paroles que vous avez prononcées ; je vous remercie également du grand honneur que vous nous faites de nous recevoir ici et de nous autoriser à participer à cette réunion avec les plus éminents hommes d'Etat.

« Appelé à prendre la parole devant des parlementaires qui connaissent à fond les problèmes de la politique internationale, je n'ai nullement la prétention de vous dire des choses nouvelles sur la Pologne. Je n'ai pas à vous apprendre le rôle de mon pays sur le terrain international, ni les avantages de notre alliance pour la France, parce qu'ils ont été suffisamment reconnus par vous-même avant la fin de la guerre, lorsque le gouvernement français prit l'initiative de la déclaration des puissances alliées du 3 juin 1919, par laquelle la création d'un Etat polonais indépendant fut considérée comme une garantie sérieuse de la paix future et comme un moyen efficace d'assurer, par la garde sur la Vistule, la sécurité des puissances alliées.

« Mais si les hommes initiés aux secrets de la politique internationale n'ont pas besoin d'être renseignés à cet égard, il n'en est pas de même de l'opinion publique qui, parfois, faute d'être bien informée, est encline aux jugements erronés, dont profite la propagande ennemie pour jeter le trouble dans l'âme de la nation.

« C'est pour rectifier les égarements de l'opinion publique, déjà dangereux pour les intérêts communs de la France et de la Pologne, que je désire, Messieurs, retenir pour quelques moments votre attention.

« Je voudrais d'abord réfuter une fois pour toutes les bruits absurdes qui nous accusent d'un impérialisme menaçant la paix européenne, et je veux affirmer, de la manière la plus catégorique, qu'il n'existe pas de peuple au monde qui ait plus d'intérêt au maintien de la paix que le peuple polonais.

« La Pologne a tout à gagner à la paix, et, par contre, risquerait de tout compromettre par la guerre. Dans ces conditions, ce serait vraiment pour nous une pure folie que d'exposer notre liberté, si chèrement acquise, au péril des aventures guerrières.

« Ainsi, le trait distinctif de notre politique est son caractère éminemment pacifique : elle tend avant tout à la sauvegarde de la paix et à la stabilisation de l'Europe, si cruellement éprouvée par la guerre.

« Cette tendance s'explique non seulement par notre intérêt bien compris, non seulement par le fait que nous ne voulons rien prendre à personne, mais aussi par notre caractère national : nous avons été, depuis des siècles, et nous sommes à l'heure qu'il est, la nation la plus encline à la paix, je dirai même la plus pacifique d'Europe.

« En tant qu'Etat pacifique, nous avons le droit de demander qu'au moins certains peuples, qui n'ont aucun intérêt à nous représenter sous l'aspect de perturbateurs de la paix mondiale, aient confiance en nos tendances pacifiques et nous défendent contre toute accusation d'impérialisme et d'esprit de conquête. Je sais, messieurs, qu'il n'est pas facile d'apaiser les craintes et les doutes que nos ennemis ont intérêt à propager.

Mais en raison du fait même que, malgré notre long passé historique, nous avons à peine commencé notre existence en qualité d'Etat indépendant, et que nous avons créé cet Etat de trois tronçons soumis auparavant à trois Gouvernements et régis par des lois différentes, nous avons le droit de nous voir juger avec quelque indulgence.

« Il est évident qu'un Etat jeune comme le nôtre doit passer par les maladies et les faiblesses inhé-

rentes à tout organisme jeune ou en voie de développement.

« Il faut donc nous donner du temps pour la reconstruction de nos forces morales et matérielles, il faut nous accorder un délai pour pouvoir nous juger d'une manière impartiale et juste.

« Je crois même que, sans trop nous vanter, nous pouvons être assez contents du chemin parcouru pendant ces huit années de notre existence indépendante, si l'on songe au chaos d'où nous étions obligés d'extraire les éléments de notre régénération.

« Nous pouvons mettre à notre actif les progrès lents et continus qu'on peut constater dans tous les domaines de la vie sociale, économique et nationale. Et nous ne craignons pas surtout la comparaison avec beaucoup d'Etats anciennement constitués, qui ont subi ou subissent encore des maux tout semblables aux nôtres, car je ne vois pas pourquoi notre pays seul pourrait échapper à ce malaise universel, qui ronge les organismes mêmes les plus solides. Quoiqu'il en soit, j'affirme que nous sommes en bonne voie de faire nos preuves, que nous avons la volonté de vivre, de nous développer, de surmonter tous nos obstacles, mais pour cette œuvre de renaissance, il nous faut du temps, du temps et encore du temps.

« La Pologne appartient à la catégorie des grands Etats, tant par le fait de l'étendue de son territoire que de sa mission historique et politique. A ces divers titres, c'est sur la même ligne que les grandes puissances qu'elle a pris place. Il faut que l'Europe s'accoutume à cet état de choses, et comme certaines nations s'obstinent à ne pas admettre cette réalité historique, c'est donc à leur opposition constante qu'il faut attribuer les doutes auxquels elle se heurte et la méfiance que rencontre sa politique étrangère.

« Mais la France a tout intérêt à ne pas diminuer le rôle joué par la Pologne dans l'Est européen. Elle devrait au contraire contribuer à notre redressement national et politique. Un des moyens les plus efficaces serait de prendre l'initiative d'éliminer la Pologne de l'expression courante : « Les petits Etats de l'Europe-Orientale ». A l'égard de notre pays, une telle expression devrait être décidément rayée du dictionnaire politique. D'ailleurs, le rôle prépondérant de la Pologne parmi les Etats de l'Est a été sanctionné sur

le terrain international par l'élection de notre pays au Conseil de la Société des Nations à un siège temporaire, il est vrai, mais avec possibilité de réélection votée par les deux tiers des voix.

« La France, qui a fait tant d'efforts pour assurer ce siège à la Pologne, est particulièrement intéressée à tirer les conséquences de cette élection et à ne pas nous considérer comme une puissance de second ordre.

« La Pologne a malheureusement trop d'ennemis, qui ne peuvent pas se consoler de la voir grande et bientôt puissante et qui voudraient la réduire au rôle d'un petit Etat sans importance politique. Et, à ce point de vue, maintenir l'opinion sur le rôle secondaire de l'Etat polonais, ne serait-ce pas, dans une certaine mesure, faire le jeu de nos ennemis ?

« Une des puissances qui proclament ouvertement la nécessité d'amoindrir la Pologne — et je pense ici à notre voisine occidentale — se livre à une propagande intense contre nos frontières — contrairement à l'article 10 du Pacte de la Société des Nations, qui oblige chaque membre de la Société à respecter l'intégrité territoriale et politique de tous les signataires du Pacte.

« Cette propagande est devenue dangereuse pour la sécurité de la Pologne, ainsi que pour la paix universelle. Comme la question de nos frontières occidentales serait traitée ici d'une manière plus précise par un de mes collègues, je me borne à esquisser notre opinion générale sur la ligne directrice de nos relations avec l'Allemagne.

« Tous les Polonais, sans exception, tendent à l'établissement de relations correctes avec l'Allemagne, qui sont nécessaires, surtout au point de vue économique.

« C'est dans cet esprit, conforme aux intérêts de la Pologne et de l'Allemagne, que le Gouvernement polonais tâche de réaliser sa conception de la constitution d'un Etat polonais indépendant. Cette politique est animée de l'esprit de paix, et tout esprit de haine et de malveillance y est étranger. Nous désirons régler les solutions des questions polono-allemandes en faisant les plus grandes concessions. Mais nous jugerons toujours une revision du Traité de Versailles comme illégitime ou impossible, et tel est justement le carac-

tère des concessions que les Allemands demandent à la Pologne, et que leur propagande tend à représenter comme des conceptions indispensables à la stabilisation de la paix.

« Or, les Polonais sont unanimes à considérer toute velléité de revision de la frontière polono-allemande comme le signal d'une guerre européenne. C'est dans ce sens que s'exprimait dernièrement notre ministre des Affaires Étrangères. Je me permets, Messieurs, de vous rappeler ses paroles :

« D'autre part, disait-il, je crois être l'interprète de l'opinion publique polonaise toute entière lorsque j'affirme que personne en Pologne ne consentira jamais à acheter les relations de bon voisinage avec le voisin occidental de la Pologne au prix de la revision de nos frontières occidentales. Nous ne céderons à aucun prix une seule parcelle de la terre poméranienne ou silésienne, polonaise depuis des siècles. Tout le monde sait que ces territoires sont essentiellement polonais et que la Pologne ne saurait s'en passer, car une nation de 30 millions dépérirait, dans les conditions géographiques existantes, si elle était, au point de vue politique, privée d'un libre accès à la mer. Aussi, tout Polonais sacrifiera son sang et sa fortune à la défense de ces territoires, contre toute atteinte, de quelque côté qu'elle vienne ».

« Messieurs, je n'ai rien à ajouter à ces paroles de notre ministre, sinon que rarement un homme d'Etat a pu se prévaloir d'exprimer aussi exactement le fond des sentiments et des pensées de toute une nation. Car, tout pacifiques que nous sommes, et tout en appréciant au maximum les avantages de la paix, nous ne pouvons pas perdre de vue le danger réel menaçant cette paix, de la part de ceux qui ne veulent pas se soumettre au verdict de la justice historique, et qui ne cachent pas leur pensée de troubler la paix européenne par l'atteinte à l'inviolabilité de nos frontières.

« Or, si j'ai dit qu'il n'y a pas de Polonais qui désirerait la guerre, je peux affirmer qu'il n'en existe pas un seul qui consentirait à la cession d'un pouce de notre territoire.

« Et qui donc, Messieurs, pourrait mieux comprendre nos sentiments, si ce n'est le peuple qui, après

avoir cruellement souffert de la violation de son territoire, n'en parlait jamais, mais pensait toujours à le reconquérir, le peuple qui arriva à son but après une hécatombe de plusieurs millions de ses fils et la dévastation d'un cinquième de son territoire ?

« Le peuple français, si ardent dans son patriotisme, le peuple qui ne connaît pas de sacrifices trop grands lorsqu'il s'agit de la défense de sa terre natale, ne saurait jamais admettre un renouvellement, dans l'Europe-Orientale, de la politique funeste de conquête injuste et de partage, visant en première ligne une nation amie et alliée ».

La parole fut donnée ensuite à M. Stanislas Stronski, député à la Diète, membre de la Commission des Affaires Etrangères :

« Monsieur le Président, Messieurs,

« Pour définir dans ses grandes lignes notre politique sur le terrain international, j'entre, sans préambule, dans le vif du problème.

« Il existe actuellement, en Pologne, un noyau d'opinions communes sur ce terrain de la politique internationale. Cette unanimité s'est élaborée assez laborieusement, mais elle existe aujourd'hui, et je suis persuadé que, dans mon bref exposé, je serai presque toujours d'accord avec tous mes collègues de tous les partis sur le fond et la plupart du temps sur les définitions.

« Et d'abord, je dois vous expliquer non pas que la Pologne désire la paix — cela va de soi — mais pourquoi elle est obligée de la désirer.

« Nous avons, pour l'année qui commence le 1er avril 1927, un budget de 2 milliards de zloty, et, dans ce budget, 610 millions de dépenses militaires, environ 30 %. Ce chiffre appelle deux observations : la première qu'un budget de 2 milliards de zloty, c'est-à-dire d'un milliard de francs-or, pour une nation de 30 millions d'habitants, est très petit. Pourquoi ? Parce que nous ne pouvons pas avoir de recettes plus fortes. Nous avons l'impôt sur la fortune, nous avons même la progression, mais tout cela n'empêche pas qu'il faut créer une économique du pays conforme à un état de 30 millions d'habitants. Je n'hésite pas à vous dire que notre vie économique

d'aujourd'hui n'est encore qu'au seuil de son développement, et si je n'hésite pas à le dire, bien que cela me soit désagréable pour aujourd'hui, c'est qu'elle est pleine de promesses pour l'avenir. Si j'ajoute que, d'après les calculs admis dans les statistiques internationales, où l'on calcule en unités or, nous avons, comme indice de prospérité, à peu près 30 unités, tandis que l'Italie en a 120, la France et l'Allemagne environ 300, l'Angleterre environ 500.

« Je le dis ouvertement, parce que nous faisons chaque année des progrès énormes, et si j'ajoute que nous avons un demi-million de surcroît de population par an, ce qui fera tout de même, dans une vingtaine d'années, 10 millions de plus, si j'ajoute encore que pour notre agriculture, nous sommes absolument sûrs de doubler notre récolte d'aujourd'hui, si la partie orientale de la Pologne atteint le niveau qu'atteint aujourd'hui la partie occidentale, je n'aurai pas besoin de multiplier les exemples pour vous montrer que nous sommes dans la bonne voie vers une véritable vie économique.

« Mais pour y arriver, il nous faut la paix. D'autre part, si notre budget augmente dans l'avenir, nous ne voulons pas que nos dépenses militaires augmentent dans la même proportion. Nous ne pouvons pas, dans un budget normal, avoir 30 % de dépenses militaires. Il faut donc que nous devions notre sentiment de sécurité non pas à nos armements, mais en grande partie à une politique pacifique.

« Telles sont les raisons pour lesquelles la Pologne désire la paix, non pas pour des raisons de sentiment, non pas sacrifier à des combinaisons à la mode sur le terrain international, mais comme une nécessité vitale pour notre pays ressuscité, à l'époque historique dans laquelle nous nous trouvons.

« Un regard maintenant vers l'Orient. Un grand souci permanent de la politique polonaise doit être celui de ne pas voir se répéter la situation de la fin du XVIII[e] siècle, où l'Allemagne, la Prusse et la Russie étaient alliés contre la Pologne. Nous devons faire tous nos efforts pour qu'une telle conjuration ne puisse plus se réaliser contre nous.

Cette préoccupation nous dicte notre attitude vis-à-vis de la Russie.

« Tout d'abord, au point de vue des questions ter-

ritoriales, on ne sait peut-être pas assez que d'après le Traité de Riga, nous n'avons reconquis qu'une partie, qui n'est pas très grande, de l'ancien territoire oriental de la Pologne. Les confins orientaux de la Pologne, avant le partage, étaient de plus de 400 kilomètres carrés, ils sont aujourd'hui de 125 kilomètres carrés. Depuis le XVI^e^ siècle, nous n'avons reconquis qu'une partie de notre territoire — pour ne pas parler d'époques plus anciennes — et sur ce territoire, il n'y a pas un seul Russe établi depuis une époque un peu lointaine.

« Je crois donc qu'au point de vue territorial, il n'y a pas de menace entre la Russie et la Pologne. La Russie n'a pas à chercher chez nous de conquêtes essentielles pour elle. Elle n'en désire point.

« Nous vivons en amitié avec les pays baltes et avec nos autres voisins. Le principe de la politique polonaise est que notre amitié avec ces pays ne doit pas avoir de pointe dirigée contre la Russie. Ce serait nuire aux intérêts de la Pologne et en même temps exposer au danger ces pays mêmes. J'ai eu l'occasion de le dire personnellement à M. Tchitchérine, qui se montrait préoccupé, surtout du côté de la Roumanie, lorsqu'il était venu, en automne 1925, à Varsovie.

« Troisième question : la Russie exprime souvent — et M. Tchitchérine l'a fait dernièrement à Berlin — la crainte que la Pologne pourrait être une sorte de place d'armes contre la Russie bolcheviste. Nous nous appliquons toujours à dissiper ce malentendu. Nous ne voulons pas être une place d'armes de ce genre, nous n'en serons pas une. Je crois d'ailleurs que cette volonté correspond bien au système adopté aujourd'hui en Europe.

« Puisque l'Angleterre a déclaré très nettement que dans les garanties qu'elle donne pour la paix, elle ne va pas plus loin que le Rhin, il est naturel que nous ne pouvons pas être — comme le dit souvent M. Tchitcherine, comme le répètent les journaux de Moscou — le soldat de l'Angleterre à la frontière russe. Nous ne le sommes pas, nous ne nous livrerons à aucune agression. Nous tenons énormément à l'amitié de l'Angleterre, mais notre amitié ne peut jamais s'exprimer au point que nous devenions la place d'armes d'une politique agressive contre la Russie.

« Enfin, un dernier mot sur cette question de notre

politique orientale. Il concerne la question France-Pologne-Russie. Je voudrais dire ici qu'il serait erroné de croire que la Pologne veuille tenir la place de la Russie d'avant-guerre vis-à-vis de la France d'aujourd'hui. Nous pouvons, pendant une époque de transition, remplacer la Russie, surtout si la Russie, telle qu'elle est aujourd'hui, n'est plus rien pour la France, mais ce n'est pas de cette façon que nous nous représentons l'avenir. Au contraire, nous voudrions que l'amitié existât entre la France, la Russie et la Pologne — une amitié à trois — et nous sommes d'avis que la France, par sa politique, peut grandement contribuer à améliorer les relations entre la Russie et la Pologne.

« On dit parfois que la Pologne est pour ainsi dire jalouse de jouer l'ancien rôle de la Russie. C'est inexact. Le problème de l'Europe orientale est plus vaste que les efforts de la Pologne, et, dans l'avenir, nous prévoyons plutôt la collaboration de la France, de la Pologne et de la Russie.

« Si la Pologne la faisait, cela ne servirait pas les intérêts de la paix, parce que la Lithuanie est malheureusement encore l'objet des intrigues tantôt de l'Allemagne, tantôt de la Russie. Je ne crois pas qu'on ait encore vu une politique indépendante en Lithuanie, depuis la création de cet Etat.

« Je passe aussi sur nos relations avec les pays de la Petite-Entente, en marquant uniquement que le désir de paix de notre politique étrangère a trouvé son expression dans l'amélioration de nos relations avec la Tchécoslovaquie. Ces relations étaient tendues ; il y avait à cela des raisons. Aujourd'hui, notre amitié est parfaite.

« J'arrive à la question de l'Allemagne. Un homme d'Etat que j'aimerais mieux ne pas nommer, le prince de Bülov, a dit une fois — c'était en 1902 — que l'Allemagne ne voulait pas vivre des querelles entre les autres Etats. Il faisait allusion aux relations entre l'Angleterre et la Russie. Il ne disait pas la vérité, parce que l'Allemagne pensait au contraire vivre de la querelle entre l'Angleterre et la Russie et qu'elle y pense peut-être encore. Mais, en ce qui nous concerne, je dis très sincèrement que la Pologne ne veut pas vivre des mauvaises relations entre l'Allemagne et les pays occidentaux, tout simplement pour cette

raison que, baser son existence nationale sur une pareille querelle serait la baser sur un terrain très incertain. Croire que la Pologne redoute l'établissement de bonnes relations entre la France et l'Allemagne serait commettre une erreur. Je n'ose pourtant pas dire qu'il n'y a pas un brin de vérité là-dedans, mais c'est une jalousie d'amoureux, pas davantage, c'est une question de sentiment ; dans notre raisonnement politique, nous sommes absolument partisans de bonnes relations entre la France et l'Allemagne, et, si elles correspondent à la réalité des choses, nous nous sentirons beaucoup plus sûrs de notre indépendance nationale qu'aujourd'hui.

« J'arrive à des questions de toute actualité. La Pologne désire vraiment — et elle applaudit à tous les travaux entrepris en vue de les réaliser — la paix et la sécurité générale en Europe. Nous avons pris le plus vif intérêt au Protocole de Genève, nous avons collaboré à l'œuvre de Locarno, et, en général, toute tentative destinée à amener la paix et la sécurité en Europe est certaine d'avoir notre appui. Nous comprenons qu'il s'agit là de notre propre bien. Seulement, la difficulté consiste en ceci que, dans ces sortes d'accords, si je ne me trompe, l'Allemagne cherche autre chose que les autres parties contractantes. Je ne crois pas exagérer en disant que l'Allemagne a l'air de chercher plutôt une situation plus avantageuse pour obtenir la revision des traités existants et pour la revision du *statu quo* territorial de l'Europe d'aujourd'hui.

« Je ne voudrais pas exagérer, surtout devant des hommes politiques aussi expérimentés que vous, mais je crois avoir exprimé d'une façon suffisamment circonspecte ce que nous voyons dans la participation de l'Allemagne à ces manifestations. Eh bien ! la tâche essentielle ne consiste peut-être pas à faire des conventions et des accords, mais à les faire de telle façon que l'élément de tendance des pays occidentaux, qui veulent la sécurité et la paix, y soit plus fort que l'élément de tendance de l'Allemagne, qui cherche à susciter une revision des traités.

« J'arrive aux traités de Locarno. La Pologne les a ratifiés. Si j'en parle aujourd'hui, ce n'est pas pour me livrer à des critiques, mais c'est d'abord pour déclarer que nous ne regardons pas l'œuvre de

Locarno comme terminée et, ensuite, pour indiquer quelques points qui, à ce qu'il me semble, réclament une activité et une collaboration entre la France et la Pologne pour l'achèvement de cette œuvre.

« Le Traité de Versailles n'a créé aucune différence juridique entre les diverses frontières. Dans le pacte de Locarno, le pacte rhénan contient, dans son article premier, cette définition : « maintien du *statu quo* et inviolabilité pour ce qui concerne les frontières occidentales », et nous nous en réjouissons du fond de notre cœur, parce que, quoi qu'il en soit, nous croyons que la sécurité améliorée de la France améliore aussi la sécurité de la Pologne.

« Je crains que l'Allemagne ait interprété Locarno de manière à établir une différenciation entres les frontières occidentales et les frontières orientales.

« Je ne citerai que le mot du chancelier Luther, dans son discours du 23 novembre 1925, à sa rentrée de Locarno, où il disait au Reichstag — je cite à peu près textuellement : « Nous avons toujours été de cet avis que la question de sécurité, de garantie, est autre en Occident et en Orient, et nous avons tâché d'y veiller aussi dans le traité qui vient d'être conclu. Cela veut dire que nous ne voyons pas de base acceptable pour nous à l'Est sur les frontières d'aujourd'hui ».

« M. Stresemann, exactement un an plus tard, dans son discours du 23 novembre 1926, à son retour de Genève, répondant au député nationaliste Hoesch, qui était un peu préoccupé des articles de M. de Jouvenel, — lequel disait qu'il serait peut-être bon, puisque l'Allemagne, au point de vue de Thoiry, n'a rien à donner dans le domaine financier et économique, de rattacher la politique de Thoiry à la sécurité générale de l'Europe, c'est-à-dire à la question des frontières de la Pologne —, M. Stresemann, dis-je, a répondu à M. Hoesch : « Il est certain que nous n'avons pas fait établir cette différence de principe à Locarno pour l'abandonner maintenant au prix d'une réduction de la durée de l'occupation rhénane ».

« Il n'y a donc pas de doute : la conception de l'Allemagne, la voici : établir une différence entre les frontières occidentales et orientales dans le droit international. L'Allemagne sait très bien que, d'après le traité de Locarno, elle n'a pas le droit de se livrer

à une agression contre la Pologne, à une agression armée, mais elle tâche de créer un état d'esprit exprimé dans le droit international, qui lui permettrait peu à peu de dire : « Tout de même, on sait bien que les frontières orientales ne sont pas aussi inviolables que les frontières occidentales. »

« Messieurs, l'histoire de l'Allemagne et de la Prusse me donne assez d'exemples pour que je n'insiste pas sur cette question.

« Reste une seconde question. A Locarno, on s'est occupé, vous le savez, du jeu de l'article 16 à l'égard de l'Allemagne. L'Allemagne, a-t-on dit, faisant désormais partie de la Société des Nations, sera appelée à porter secours à l'Etat attaqué, comme tous les membres de la Société, mais on a ajouté qu'on tiendrait compte de sa situation militaire et de sa situation géographique, cette formule « situation géographique » est très large : elle comprend tout.

« L'Allemagne en a profité pour signer le traité de Berlin du 24 avril 1926 avec la Russie, traité qui, tout d'abord, renouvelle l'accord de Rapallo (article premier), et déclare que les deux pays se mettent d'accord sur chaque question politique. L'article 2 spécifie qu'en cas d'agression contre l'un des deux Etats, l'autre restera neutre. L'article 3 déclare qu'en cas d' « une coalition » contre un des Etats, l'autre n'y participera pas. Mais une coalition, c'est la Société des Nations. L'Allemagne n'y participera donc pas, c'est-à-dire qu'elle ne laissera pas passer les troupes occidentales sur son territoire.

« Ainsi, par cette combinaison des traités de Locarno et de son traité avec la Russie, l'Allemagne, à la fois, est entrée au Conseil de la Société des Nations, et a pu signer avec la Russie un traité absolument inconciliable avec le Pacte de la Société des Nations.

« Vous savez que, si la Russie s'engage contre la Pologne, c'est, d'après l'article 17 du Pacte, le Conseil de la Société des Nations qui devra décider quel est l'agresseur.

« M. Stresemann a expliqué à M. Tchitchérine que ce texte doit être limité, et, d'après l'article premier du traité entre la Russie et l'Allemagne, avant que la Russie ne s'engage, elle doit s'entretenir là-dessus avec l'Allemagne.

« Vous voyez donc le mécanisme de ce traité, qui est extrêmement simple. Ce troisième point de mes observations me paraît donc très important.

« Je passe au quatrième point. L'Allemagne, qui voit qu'elle ne peut se livrer à une agression directe contre la Pologne, fait en ce moment une politique intérieure inquiétante.

« Le Reichstag a voté une loi attribuant 50 millions de marks par an, pendant cinq ans, pour la colonisation de l'Allemagne orientale. En Allemagne, le taux habituel de l'intérêt est de 8 %. Ces 50 millions pour la colonisation seront prêtés à 3 %. En même temps, le Landstag prussien votait 40 millions par an, qui seront prêtés à 5 %. On pourra emprunter jusqu'à concurrence de 90 % de la valeur des terrains acquis. On a calculé que l'on pourrait installer 6.000 colonies par an. Vous voyez ce que l'Allemagne veut créer à côté de notre frontière occidentale.

« J'arrive, enfin, à une dernière question, celle du contrôle des armements de l'Allemagne. En Pologne, nous avons généralement l'impression que l'ancien système de la Commission interalliée, qui avait fait une œuvre intéressante, valait mieux que le système nouveau de la Société des Nations.

« Personnellement, je suis convaincu qu'il n'y aura jamais, à la Société des Nations, une majorité pour envoyer une Commission rechercher quoi que ce soit en Allemagne, je crois que le contrôle est fini. Je ne m'en préoccuperais pas si nous n'avions pas eu l'expérience des fortifications que l'on vient de découvrir dans les régions de Kœnigsberg, de Custrin et de Glogau, et qui nous prouvent que l'Allemagne n'a pas désarmé.

« Tels sont les quelques points qui demandent, à mon sens, une collaboration très attentive de la part de la France et de la Pologne, pour que l'œuvre de Locarno — tout utile qu'elle soit — devienne ce qu'elle doit être dans la pensée des hommes d'Etat francais, anglais et polonais, et non pas ce qu'elle est aujourd'hui dans la pensée des hommes d'Etat allemands.

« Messieurs, je ne ferai pas l'injure à nous-mêmes, je ne commettrai pas l'indélicatesse à votre égard de vous assurer une fois de plus que nous ne céderons pas un pouce de notre territoire. Mais je veux dire

simplement que je trouve vraiment d'un cynisme admirable le plan de l'Allemagne. Elle ne veut que peu de chose : nous enlever notre accès à la mer et nous prendre un peu de la Haute-Silésie.

« Je vous ai dit qu'à l'époque historique que nous vivons, il s'agit de faire une Pologne forte au point de vue économique. Sans l'accès à la mer, sans la Haute-Silésie, nous n'aurons jamais une vie économique forte. Le plan de l'Allemagne est très subtil ; si elle réussit sur un de ces deux points, la Pologne aura perdu son indépendance économique, et, partant, politique.

« Ce n'est là, d'ailleurs, qu'une partie du grand plan de l'Allemagne. Elle commencera par affaiblir la Pologne, mais la leçon de l'histoire montre qu'elle ne s'arrêtera pas là.

« Un dernier mot : Il existe une aliance entre la Pologne et la France. Je veux être très précis et très sincère à cet égard. La Pologne a besoin de l'alliance avec la France ; cette alliance est indispensable à notre existence nationale telle qu'elle se présente aujourd'hui sur une carte de l'Europe. Et si l'on demande si les Polonais croient que cette alliance est aussi sûre pour eux que pour la France, je réponds oui. Pourquoi ? Parce que nous avons le devoir de raisonner, dans les affaires politiques, et qu'ainsi nous sommes aisément certains que cette alliance est indispensable à la France.

« Si, par hypothèse, la France renonçait aujourd'hui à cette alliance, elle recueillerait le sourire de beaucoup de gens en Europe, mais elle verrait demain que ces gens la regarderaient comme une personne qui a perdu une partie de sa force, et, après-demain, elle verrait ceux-là, après s'être tournés contre la Pologne, commencer à jeter un regard du côté de la France.

« Nous sommes donc persuadés, que si la Pologne a besoin de l'alliance avec la France, la France a besoin, dans la même mesure, de l'alliance de la Pologne, et que l'Europe en a besoin elle-même, dans l'intérêt de la paix. C'est pourquoi je ne parlerai plus de l'utilité ou de l'inutilité de l'alliance franco-polonaise, mais je dirai tout simplement : *vivre ou se suicider*, car c'est ainsi que se pose pour nous la question de l'alliance entre nos deux peuples ».

A son tour, M. Herman Liberman, député, membre de la Commission des Affaires Etrangères, se fit entendre en ces termes :

« Monsieur le Président, Messieurs,

« Permettez-moi de vous adresser quelques paroles, en ma qualité de membre du parti socialiste polonais, que j'ai l'honneur de représenter dans la délégation polonaise.

« Il va sans dire que nous, socialistes polonais, nous sommes parfaitement attachés à la paix, nous voulons la paix, non la paix armée, qui est toujours une boucherie en perspective, mais la paix sincère, loyale. Autrefois, régnait la *pax romana*. Nous voudrions la remplacer par la paix franco-polonaise, c'est-à-dire par une paix juste, franche, véritable, fidèle, éternelle.

« Puisque nous sommes amis de la paix, nous acceptons votre politique de Locarno, sans restrictions ; nous l'acceptons parce que c'est un premier pas vers la réalisation des idées formulées par le grand Français qu'est M. Edouard Herriot, dans le Protocole de Genève. Nous considérons le Pacte de Locarno comme le chemin qui doit nous conduire à la réalisation complète des idées du Protocole de Genève.

« Nous voulons localiser les petites querelles qui éclatent par-ci par-là. Et les grands conflits territoriaux, les grandes questions politiques internationales, nous voulons qu'on les « locarnise », nous voulons que l'esprit de Locarno pénètre la solution de tous ces grands problèmes.

« Quant à l'Allemagne, je veux vous dire en peu de mots que nous, socialistes polonais, nous considérons nos frontières comme intangibles. *Noli me tangere !* Que personne n'y touche ! Car il n'est pas un Polonais qui tolérerait une agression contre nos frontières de l'Ouest.

« Quant au corridor de Dantzig », je puis vous dire qu'au cours de mon voyage, j'ai eu l'occasion d'en parler avec plusieurs Français éminents qui m'ont demandé : « Que pensez-vous du « corridor » de Danzig ? Est-il juste qu'existe cette épine entre la Pologne et l'Allemagne ? » Eh bien ! j'ai l'honneur de vous dire que la question ne se pose pas pour

nous, et que, si l'on nous propose un échange de ce « corridor », un échange de notre sol, de notre pays, un troque de notre sol, contre un territoire quelconque, nous le repousserons. Un proverbe dit que « chaque nation a un coin de ciel vers lequel elle dirige ses regards et à qui elle adresse ses prières ». On peut en dire autant de la mer. Chaque nation a un coin de mer vers lequel elle lève les yeux, et où elle met ses rêves et son orgueil. Ce petit coin, nous l'avons regagné, nous y sommes attachés, et nous sommes résolus, socialistes ou non, à défendre chaque pouce de ce « corridor » de Dantzig avec notre vie. *(Très bien ! Très bien ! et applaudissements).*

« Mais je ne veux pas exciter les autres contre l'Allemagne, puisque, nous, socialistes, nous sommes d'accord avec la démocratie allemande.

« L'autre jour, le président du Parlement allemand nous a rendu une visite à Varsovie. Nous avons causé amicalement avec lui, nous sommes tout à fait d'accord, sur nos intérêts, sur nos sentiments, avec la social-démocratie allemande.

« Mais il y a l'autre face de l'Allemagne. Et il faudrait faire sonner le tocsin de l'opinion publique mondiale contre ces revanchards, « racistes » et nationalistes, qui guettent à tous les coins de l'Europe l'occasion de recommencer la guerre et de faire de nouveau trembler la civilisation sur sa base.

« Nous connaissons cette face de l'Allemagne, notre voisine de l'Ouest. Je le répète : je ne veux pas vous exciter contre l'Allemagne, mas il faut tenir compte de cette situation. Je vous en prie, dans votre politique extérieure, chers amis français, tenez-en compte, et n'oubliez pas que nous, Polonais, nous sommes la sentinelle la plus avancée de l'Europe occidentale au bord de la Vistule.

« Il n'y aura pas de bonnes relations véritables franco-allemandes, si vous ne les avez préparées par l'entente polono-allemande. Si vos relations amicales franco-allemandes ne sont pas secondées par l'entente polono-allemande, elles ne seront qu'une illusion. Aussi, je vous en prie, de la part des socialistes polonais — permettez-moi cette audacieuse franchise — veillez à ce que nous soyons toujours initiés aux grandes lignes et même à tous les détails de votre politique à l'égard de l'Allemagne.

« Votre président a évoqué dans son beau discours les grands héros nationaux, Lafayette, Kosciusko, qui ont fraternellement préparé, en combattant, la liberté américaine. Que leur amitié soit le symbole de la nôtre ! Nous devons fraternellement consolider, contre les entreprises de l'Allemagne, une paix chèrement payée. Dès que vous cesserez d'occuper les forces nationalistes allemandes sur les bords du Rhin, nous, la Pologne, nous serons la cariatide qui devra en porter tout le poids sur les épaules. Il se pourrait alors que cette sentinelle avancée, qui monte la garde pour nous, pour vous, pour toute la civilisation occidentale, sur les bords de la Vistule, succombât, et tout le front de la paix européenne en serait ébranlé.

« Ce ne sont pas des pensées belliqueuses qui m'animent. Non. Nous sommes des amis de la paix. Socialistes, nous vous tendons les mains, nous vous offrons nos cerveaux et nos cœurs, à tout moment, en toute situation, pour les utiliser à toute œuvre de paix. Mais nous vous demandons de voir que la nation polonaise est une puissante force de civilisation. Nous avons sans doute des difficultés intérieures, avec nos minorités nationales, mais la démocratie polonaise trouvera dans son âme la force nécessaire pour résoudre ces questions. Nous vous prions donc, encore une fois, de ne pas considérer la Pologne comme une quantité négligeable dans la politique de la France envers l'Allemagne.

« J'ai terminé, Messieurs. Je m'excuse simplement d'avoir peut-être été trop audacieux dans ma franchise ».

M. Jean Dombski, député, ancien sous-secrétaire d'Etat, membre de la Commission des Affaires étrangères, s'exprime ensuite en ces termes :

« Après avoir entendu tant de brillants discours, je ne désire plus m'étendre sur la politique étrangère polonaise, dont les lignes directrices se confondent en tous points avec celles de la politique française.

« Néanmoins, tenant compte de la fin déjà proche de notre inoubliable voyage à travers la France, je pense qu'il serait désirable d'arrêter certaines bases communes de notre politique étrangère.

« Je me permets donc de soumettre à votre bienveillante attention quelques principes qui, à mon

avis, doivent servir de base à l'élaboration de notre programme politique commun.

« Ces principes sont les suivants :

« 1° La politique des Etats contemporains pivote autour de deux centres d'une importance primordiale. Le premier est la Société des Nations, qui a rallié à elle tous les Etats européens et la majeure partie des autres. Le second, c'est la Troisième Internationale, siégeant à Moscou, qui étend son activité en dehors des frontières de l'Union des républiques socialistes soviétiques, et principalement sur les Etats asiatiques.

« Ces deux blocs, dont le premier a un caractère d'évolution démocratique, le second, celui d'une révolution tendant à la dictature, sont de plus en plus opposés l'un à l'autre.

« L'allié le plus formidable de la Troisième Internationale au sein des Etats européens, c'est le mouvement communiste ;

2° L'après-guerre a créé de grandes puissances politiques, comme l'Union des Républiques socialistes soviétique, et économiques, comme les Etats-Unis de l'Amérique du Nord.

« La forme actuelle des Etats européens et leur situation réciproque ne pourront durer longtemps, les causes économiques autant que les causes politiques réclament de l'Europe une solution nouvelle.

« On peut envisager cette solution sous la forme des Etats-Unis d'Europe, sous la condition expresse que les Etats qui en feraient partie auraient la garantie d'un développement indépendant et de la sauvegarde de leurs intérêts économiques. Les Etats-Unis d'Europe ne pourraient prendre la forme de la suprématie des forts sur les faibles. Ils ne pourraient non plus avoir tendance à étouffer la production nationale et l'industrie des pays qui en feraient partie. Au contraire, ils devraient stimuler toutes les forces économiques vitales de ces pays ;

3° La condition indispensable du développement de l'Humanité par la voie de l'évolution. c'est la paix, car une nouvelle guerre, avec toutes ses horreurs, entraînerait, sans aucun doute, l'anéantissement de la civilisation.

« Les principales victimes de la guerre, c'est-à-dire les masses productrices et laborieuses, se rendent très bien compte que la condition *sine qua non* de leur développement et de leur puissance, c'est la paix.

« C'est pourquoi la démocratie du monde entier doit rassembler toutes ses forces afin d'empêcher une guerre nouvelle, qui ne serait jamais locale, mais, tôt ou tard, enflammerait le monde entier.

« Le meilleur instrument dirigé contre la guerre est, jusqu'à présent, le Protocole de Genève, qui repose sur trois fondements : la sécurité, l'arbitrage et le désarmement. Malheureusement, ce protocole n'est pas encore entré en vigueur.

« Les Pactes de Locarno en ont atténué les effets, car ils n'ont point assuré également la paix sur les diverses frontières. Une complète sécurité sur le Rhin et une sécurité relative sur la Vistule laissent subsister un certain danger, car l'affaiblissement d'un seul secteur du front de la paix facilite la guerre ;

« 4° L'alliance franco-polonaise — cette alliance si vivante et jamais affaiblie — c'est la condition principale de la paix européenne.

« Mais ses relations politiques avec l'Union des Républiques socialistes soviétiques, mais le désir de la revanche inné chez la majeure partie de la nation allemande, mais le désir de l'abolition du Traité de Versailles, au moins dans certains de ses articles, font de l'Allemagne un facteur peu sûr dans le système de la politique européenne.

« Pour ces raisons, une alliance franco-polonaise, inébranlable et forte, constitue un facteur décisif pour le maintien de la paix européenne ;

« 5° Enfin, la Pologne désire fermement le maintien de bonnes relations avec tous ses voisins, et elle ne nourrit aucun dessein agressif, soit envers l'Allemagne, soit envers l'Union des Républiques socialistes soviétiques et la Lithuanie.

« Mais, d'autre part, la Pologne ne permettra jamais, sous aucun prétexte, une tentative quelconque contre l'intégrité de son territoire, et, dans l'état actuel de l'Europe, elle n'autorisera aucuns pourparlers, visant la cession d'une partie de son territoire, ni même un échange, quel qu'il soit. Un gou-

vernement polonais qui entamerait des pourparlers semblables serait aussitôt anéanti par la nation.

« L'intégrité du territoire actuel de la République de Pologne, et, en cas de tentative contre cette intégrité, sa défense jusqu'à la dernière goutte de sang, voilà les fondements de la pensée de toute la nation polonaise.

Tels sont les principes généraux de notre pensée politique, et, sans essayer de les développer, j'ose espérer qu'ils prouvent clairement que rien ne divise la France et la Pologne, mais qu'au contraire tout les unit ».

M. Reynald, vice-président de la Commission des Affaires Etrangères, répondit :

« Monsieur le Président, Messieurs,

« J'ai eu, pendant que je vous accompagnais dans votre voyage, l'occasion de faire allusion à l'accueil bienveillant qui m'avait été réservé l'année dernière à Varsovie. Je suis heureux d'insister ici, dans ce cadre sénatorial, qui, tout au moins par son affectation parlementaire, rappelle les locaux de la Diète polonaise, sur l'excellent souvenir que j'en ai conservé. Au Palais de la Diète, précisément, j'ai entendu, de la part de ceux qui ont pris la parole ici même aujourd'hui, des discours traduisant la ferveur d'amitié de la Pologne vis-à-vis de la France, ferveur d'amitié à laquelle j'ai été d'autant plus sensible que certainement elle dépassait ma modeste personnalité, et, par-dessus ma tête, s'adressait au Parlement français dont j'étais à ce moment-là le représentant. Vous m'avez accueilli, mes chers collègues, au moment où M. Paul-Boncour, représentant autorisé de l'éloquence française, vous apportait également un témoignage d'amitié, vous nous avez accueillis avec cette affection chaleureuse dont j'ai conservé le souvenir et dont je tiens à vous remercier.

« Sous votre direction, j'ai parcouru Varsovie, cette capitale encore toute vibrante de la gloire de son passé. J'ai visité votre vieux palais, dont les parquets précieux sont garantis par une administration vigilante du contact des chaussures des voyageurs, et sur les murs duquel s'étalent les gloires de votre passé, les portraits de tous ceux qui ont travaillé à faire la

Pologne, où l'on trouve aussi, à côté du rappel des heures glorieuses, le rappel des heures de renoncement, et je me souviens de ce tableau représentant l'heure où la Pologne était obligée, accablée sous le nombre, de subir le dernier partage, et où les grenadiers moscovites, impassibles, attendaient sur le seuil, alors que, dans un dernier sursaut de résistance, un noble Polonais se jetait à terre pour leur faire encore un obstacle de son corps.

« Vous venez, mes chers collègues, mes chers amis, de parcourir la France. Ce voyage a été organisé par le Groupe parlementaire franco-polonais, à la tête duquel se trouve placé, avec son autorité particulière, notre ami, le député Locquin. Vous êtes allés dans les différentes régions de notre pays. Je ne sais encore quelle impression vous en avez recueillie. Ce que je voudrais, c'est que vous eussiez ressenti que cette amitié qui vous est témoignée ici n'est pas seulement la manifestation des milieux officiels, mais que c'est l'expression très précise du sentiment de la France toute entière.

« On rappelait tout à l'heure éloquemment les services que nous a rendus la Pologne. Permettez-moi de préciser et de vous dire que, par une sorte de volonté du destin, les bénéfices que la France a retirés de votre amitié correspondirent presque toujours aux heures les plus douloureuses de votre histoire.

« Sous la Révolution, quand les armées républicaines ont pu résister victorieusement aux coalitions, nos victoires, notre salut peut-être, sont dus à ce fait qu'à la même époque, le royaume de Prusse, l'empire russe et l'empire d'Autriche se penchaient sur la Pologne agonisante. C'est peut-être, je le répète, cette agonie qui nous a permis d'échapper à l'étreinte de ces empires qui ne pouvaient employer contre nous tout leur effort.

« Pendant le XIX^e^ siècle, nous avons eu des apports polonais nombreux, surtout au moment où la Pologne souffrait. C'était lorsque, lassée du sommeil de la servitude, elle s'était levée, frémissante, pour essayer de rompre les liens qui pesaient sur elle, c'était lorsque, accablée sous le nombre, elle se relevait plus sanglante, c'était lorsque, sous le souffle des proscriptions et des représailles, plusieurs parmi ses fils, et des meilleurs, venaient apporter en France leur sang

généreux et chercher sur notre terre l'atmosphère propice à cette liberté dont ils portaient le culte dans leur cœur et qui était refusée à leur pays.

« Espérons que ces heures douloureuses ne se reproduiront plus, espérons que notre collaboration pourra se faire dans des conditions meilleures et plus prospères.

« J'étais, l'année dernière, à Dantzig, dans cette ville où deux nationalités — je ne dirai pas se heurtent — mais se pressent. J'ai pu m'y convaincre que, si le développement de la cité maritime a pu amener un apport allemand, en tout cas, dans le « corridor » polonais, c'était une nation strictement, nettement, résolument polonaise, qui l'emplissait tout entier, que, par conséquent, ce n'est point au pittoresque des cartes qu'il faut se fier, c'est au sentiment profond des populations, qui démontre que c'est bien là, comme on l'a dit tout à l'heure, une terre polonaise.

« Cette terre polonaise, elle est défendue par votre patriotisme, par notre traité d'alliance. La France — vous n'en doutez pas — saurait, le cas échéant, tenir ses promesses et ses engagements, mais nous espérons, les uns et les autres, que nous ne serons point réduits à cette collaboration sanglante.

En parcourant notre terre de France, dont nous avons cherché à vous faire connaître les différents aspects, je voudrais croire, messieurs, que vous avez senti en elle, que vous avez trouvé chez nos populations un hymne au travail, à la liberté et à la paix. Au Nord comme au Sud, à l'Est comme à l'Ouest, vous avez vu la population française au travail, dans une activité laborieuse, vous avez rencontré les groupes polonais qui travaillent avec nous, dans le même esprit. Si donc, l'avenir doit confirmer les affirmations d'alliance et d'amitié que nous avons tous apportées ici, nous espérons que ce sera sur le terrain de la prospérité et de la paix que nous pourrons collaborer. C'est dans cet espoir maintenant que les deux peuples ont fait une assez riche moisson de gloire militaire dans le passé pour fermer le livre des exploits guerriers, que nous leur souhaitons de rechercher une gloire qui n'est pas moindre, celle du développement des peuples dans la justice, dans la liberté et dans le travail.

« Votre voyage ne sera pas inutile, pour vous qui

rapporterez de la France une image plus complète, il ne sera pas inutile pour nos populations, qui auront pu vous témoigner leurs sentiments d'amitié et d'affection et qui conserveront le souvenir inoubliable de votre visite.

« En terminant, permettez-moi de vous répéter ce que je disais tout à l'heure, à savoir que la paix permettra à nos deux peuples une collaboration utile, une collaboration fructueuse, dans le développement de la justice et de la liberté ».

M. Franklin-Bouillon, président de la Commission des Affaires Etrangères de la Chambre des Députés, prit à son tour la parole :

« Messieurs, dit-il, je serai bref : nous sommes réunis ici bien plutôt pour écouter que pour parler *(très bien ! très bien !)* et mes collègues, sur ce point, m'ont donné un exemple que je suivrai. Je désirerais cependant, m'associer en quelques mots aux sentiments exprimés par mon ami Lucien Hubert : je voudrais saluer les délégués polonais et les remercier d'avoir accepté l'hospitalité des Commissions des Affaires extérieures de la Chambre et du Sénat réunies.

« J'ai à peine besoin de dire que la Commission de la Chambre ressent une joie véritable de ce rendez-vous au Sénat : c'était pour nous une occasion précieuse de vous voir de plus près, chers amis de Pologne, et, je le répète, de vous écouter.

« Je vous ai écouté avec une attention plus grande encore si possible que lors de nos rencontres précédentes, et ce dont je veux vous féliciter en camarade, c'est de l'extrême franchise avec laquelle vous nous avez parlé. Que l'on fasse des discours sur notre amitié réciproque, sur notre alliance et sur la paix, c'est chose excellente. Notre amitié ? Elle est de toujours. Notre alliance ? C'est une nécessité vitale pour les deux pays et tout le monde le reconnaît aujourd'hui. La paix ? Chacun de nous la veut. Sachons seulement que nous ne l'obtiendrons jamais si nous nous faisons des illusions et sur ce que nous voulons et sur ce que nous pouvons.

« Par votre franchise, vous avez travaillé à dissiper certaines illusions. C'était une nécessité. Je vous en remercie personnellement et au nom de ma Commis-

sion. Je vous en remercie également au nom de tous ceux qui travaillent avec nous à défendre la cause franco-polonaise et qui n'ont pas eu le privilège de vous entendre: soyez assurés que nous leur rapporterons vos paroles.

« Quant à moi, une chose m'a particulièrement frappé. J'y reviens pour la seconde fois: c'est la netteté des affirmations de tous les partis, sans exception, sur l'intangibilité de vos frontières. Nous sommes ici entre amis... j'ai remarqué que dans la vie politique on passe généralement le meilleur de son temps à se dissimuler les uns aux autres la vérité, après quoi il faut employer le reste du temps à réparer les conséquences de cette dissimulation. C'est trop souvent l'histoire des Gouvernements, sinon des peuples. J'ai ces habitudes en horreur, vous aussi. Nous devons nous entendre. Eh bien ! vous nous avez dit franchement, brutalement : « Quoi que vous entendiez raconter, quel que soit le prix qu'on nous offre, sachez que rien ne modifiera la volonté unanime de notre nation : ou nos frontières actuelles, ou la guerre, dussions-nous tous y rester. » C'est clair, et vous l'avez tous et en toute circonstance proclamé.

« Vous avez d'autant plus raison de parler avec cette netteté que, dans l'esprit des trois quarts des hommes politiques du monde, s'est ancrée cette idée que la Pologne est un pays à frontières provisoires.

« Je ne parle pas seulement de vos voisins. Il y a un instant, votre camarade Liberman disait : « Nous ne sommes pas ici pour vous exciter ». Nous nous connaissons trop : vous êtes trop soucieux de la dignité du Parlement polonais pour songer à semblable besogne. Vous êtes simplement des témoins et vous dites toute la vérité. Mais mon collègue me permettrait-il de lui avouer que j'ai écouté avec un certain scepticisme les paroles prononcées par Lœbe, au cours de sa récente visite en Pologne : « Les socialistes allemands sont complètement d'accord avec les socialistes polonais sur ce point que la frontière polono-allemande est intangible ».

« J'ai été, avant la guerre, à la Conférence de Berne : j'y ai entendu les mêmes hommes prendre les mêmes engagements : ils juraient de dresser toutes les forces ouvrières allemandes contre leur Gouvernement, si jamais la France était attaquée. A la veille

même du conflit, j'ai entendu encore les mêmes serments ; deux jours après la Belgique était envahie, Liège était bombardée. Voyez-vous, je ne peux pas oublier cela, même quand j'ai cessé d'y penser. Voulez-vous que je vous dise le drame où vivent notre pays et le vôtre ? C'est celui-ci :

« Nous voulons tous la paix, nous n'ambitionnons absolument rien au-delà de nos frontières. Mais en est-il de même en Allemagne ? On peut en douter, on peut se demander s'il est un seul Allemand qui, dans le fond de son cœur, accepte les frontières de son pays telles qu'elles furent fixées à Versailles. Les plus habiles disent : « Sérions les problèmes, nous avons fait un sacrifice en acceptant la frontière du Rhin, mais nous gardons notre liberté sur les frontières de la Pologne ». Voilà la vérité. Le jour où à Locarno — par un accord que nous avons dû accepter par suite des fautes successives des Alliés — on a séparé les frontières dans leur intangibilité, si je puis dire, le jour où cette seule chose qui restât du pauvre Traité de Versailles, l'article 10, garantissant solennellement et indistinctement toutes les frontières, a été réduite aux stipulations actuelles, ce jour-là s'est révélé le véritable état d'esprit allemand : « Je cède sur un point, mais sur l'autre, le jour viendra où je reprendrai ma liberté d'action ».

« Je ne dis pas que ce soit une cause de guerre certaine. Mais il nous faut toujours avoir présentes à l'esprit et votre volonté intransigeante d'empêcher qu'on touche à votre frontière et la volonté non moins certaine qu'ont vos voisins de la modifier. M. Stronski nous le rappelait, il y a un instant, avec beaucoup d'éloquence : il semble qu'ils tendent, à Genève, à se faire reconnaître un droit — oh ! pacifique, bien entendu — aux rectifications qu'ils méditent. Ignorer un tel état d'esprit, vivre comme « si cela n'existait pas » serait la suprême imprudence : ce serait en fait préparer un conflit qui éclaterait à l'heure que seuls connaîtraient ceux qui s'y seraient préparés.

« Voilà ce qu'il faut voir clairement : voilà ce que nous avons le devoir de dire à nos mandants, même s'il leur est désagréable d'être ainsi réveillés. Celui qui continuerait à maintenir dans l'ignorance les générations actuelles serait un criminel.

« Aucun danger auquel on ne puisse parer, quand on sait : mais il faut qu'on veuille savoir !

« J'ai parlé comme un ami qui répond à des amis. Laissez-moi terminer en vous affirmant que vous pouvez rentrer en Pologne avec cette conviction que votre voyage aura été profondément utile, parce qu'il vous aura donné l'occasion de préciser pour nous ce que j'ai appelé « vos buts de paix ». Nous savons la paix que vous voulez, nous savons les conditions auxquelles elle sera maintenue.

« Vous avez cet admirable privilège des nations jeunes : vous montrez parfois un excès de force ; mais nous connaissons votre sagesse et votre volonté de ne compromettre en rien les grands résultats que vous avez déjà obtenus. En tout cas, si nous pouvons vous aider et vous soutenir, nous le ferons dans toute la mesure de nos forces. Et puisque nous tendons les uns et les autres vers le même idéal de paix, il paraît impossible que nous n'arrivions pas à lutter victorieusement contre le risque de guerre qui continuera à menacer le monde, tant que la Société des Nations ne sera pas universelle dans sa composition et uniforme dans sa bonne volonté et son désintéressement.

« Il ne suffit pas, en effet, d'avoir réuni des hommes d'Etat dans la même salle pour qu'ils pensent et veuillent de même. Tant qu'il n'y aura pas le même « potentiel » de paix, pour employer l'expression à la mode, chez les peuples réunis à Genève, vous savez bien qu'on n'y fera rien de décisif.

« Je m'excuse d'avoir été si long. Je vous remercie encore une fois d'avoir précisé votre position. Vous connaissez la nôtre. Bien que les plus pacifiques, nous sommes les deux nations les plus menacées du monde : nous devons donc être les plus unies. Et cette union, j'en suis convaincu, c'est la meilleure garantie de la paix, pour nous et pour les autres ».

M. Léon Reich, député, ancien président du Club juif, prit enfin la parole en ces termes :

« Monsieur le Président, Messieurs,

« Si je me permets de prendre maintenant la parole, c'est d'abord parce que je veux profiter de l'occasion où l'on discute de la politique étrangère de la Pologne et, par suite, de la politique d'alliance de

la France, c'est aussi parce que je désire remercier les dirigeants de l'opinion politique et de la politique étrangère en France de l'appui prêté à la cause juive en général et à la renaissance de la patrie juive en Palestine. Les hommes politiques français ont compris que l'Humanité n'est pas un bloc sur lequel les nationalités marchent et disparaissent, mais que chaque nation a sa destinée et sa valeur pour l'Humanité. C'est parce qu'elle a compris la valeur de la nationalité juive pour l'Humanité que la France a apporté son aide morale à la renaissance de cette nationalité.

« Je me permettrai d'ajouter quelques remarques aux explications de mes collègues, parce qu'ils ont développé les problèmes de la politique étrangère sans considérer les circonstances intérieures, qui ne sont sans doute pas dans une relation absolue avec la politique étrangère, mais ont cependant avec elle plus d'un lien.

« Nous sommes d'avis, en effet, que la politique étrangère doit conserver une relation avec la vie intérieure des groupes nationaux et que les luttes entre la majorité nationale d'un pays et la minorité nationale ont leur écho retentissant à l'étranger. Souvent même des troubles de ce genre peuvent affecter la paix intérieure et menacer en même temps les tendancs pacifiques du pays à l'extérieur et affaiblir son autorité sur le domaine international.

« La paix, c'est le désir sincère et le plus profond de la minorité nationale juive, dont j'ai l'honneur d'être le représentant. C'est pourquoi nous prenons à notre compte la formule que je viens de lire dans un journal français : si nous avons paix de langue, nous avons paix de cœur.

« Nous nous rendons bien compte des dangers qui résultent de la mauvaise situation géographique de la Pologne. Nous voulons voir la Pologne pacifique et progressivement florissante.

« Mais c'est aussi pour cette raison que nous sommes d'avis qu'elle doit mener une excellente politique intérieure. Nous savons bien que si, chez nous, les alarmes que cause la menace contre nos frontières sont parfois assez fortes, plus forte encore est la haine de la guerre, qui pénètre les couches profondes de la population, et plus forte est la révolte qui s'empare

de tous les cerveaux à la pensée de la répétition du drame de 1914.

« Nous répétons toujours qu'on ne devra pas se contenter d'entendre les propos belliqueux des nationalistes allemands, mais qu'on doit également citer les paroles pacifiques de tel personnage responsable, comme le président de la Chambre allemande, M. Lœbe, qui a déclaré, il y a quelques semaines, dans un meeting à Lodz, que l'établissement des frontières est une affaire close et qu'on ne peut pas viser une revision quelconque.

« Pour nous, si nous réclamons nos droits, découlant de la Constitution et du droit des minorités nationales, si nous en demandons l'application absolue, si nous exigeons l'abolition complète de certains abus, si nous réclamons notre place dans les emplois publics, si nous voulons que la position économique de la population juive, qui compte aujourd'hui trois millions d'habitants, soit améliorée, en un mot, si nous voulons que la Pologne soit gouvernée dans le sens de l'égalité absolue de tous ses citoyens, de tous les groupes nationaux, c'est que nous pensons agir non seulement dans l'intérêt de la population tout entière, de la justice et du respect de la loi, mais parce que nous considérons nos réclamations comme étant dans la ligne du développement de la Pologne, et parce que nous voulons voir la Pologne se développer vers un avenir démocratique, pacifique et libéral ».

M. Lucien Hubert, président de la Commission sénatoriale des Affaires Etrangères, a clos la discussion :

« Je ne profiterai pas de ma qualité de président, dit-il, pour ajouter un discours aux discours précédents. Mais je ne remplirais pas ma fonction jusqu'au bout si je ne vous disais pas merci. Je vous dis merci pour vos belles paroles et pour tout le cœur que vous y avez mis, je vous dis merci pour la façon nette et franche dont vous avez exprimé votre pensée.

« Inutile d'ajouter que nous vous comprenons à merveille. Eh oui, lorsque vous dites : « Nous avons payé la paix assez cher pour qu'on ne nous en demande pas encore un prix nouveau », vous avez cent fois raison, d'autant plus que vous ajoutez des

considérations sentimentales d'un ordre très prenant pour un peuple comme le nôtre. Et lorsque, tout à l'heure, Monsieur le représentant du Parti socialiste, vous évoquiez la mer, cette sorte d'idéal utilitaire que vous avez toujours poursuivi, nous étions remués par l'accent et le cœur que vous mettiez dans cette revendication émue et forte.

« Vous nous avez dit aussi : « Nous voudrions bien que Locarno ne défigurât pas Versailles ». C'est entendu. Nos deux Commissions sont pleinement d'accord avec vous sur ce point. Elles ne travaillent que dans ce but ».

La séance levée, nous avons eu l'occasion de voir l'acte historique en vertu duquel Henri III de Valois est devenu roi de Pologne, acte dont M. Lucien Hubert a fait déjà mention. L'émotion qui s'empare de tous en regardant ce parchemin jauni, aussi évocateur pour des Polonais que pour des Français, est profonde.

Ensuite, une partie de la délégation, répondant à l'invitation de l'Institut Carnegie, s'y rend pour un thé, pendant que l'autre partie assiste à la séance du Comité exécutif du Parti radical et radical-socialiste. Les parlementaires polonais y ont été salués par M. Maurice Sarraut, président du Comité, qui fait remarquer « qu'il n'a pas perdu le souvenir des paroles éloquentes que l'un de nous, le député Eustache Rudzinski a bien voulu prononcer dans la maison de la *Dépêche de Toulouse*, et qui s'adressaient justement moins encore au directeur de la *Dépêche*, votre hôte, qu'au Président du Parti radical et radical-socialiste... Pendant votre voyage en France, ajoute-t-il, vous avez eu l'occasion d'entrer en contact personnel avec ses interprètes autorisés, ses représentants municipaux, parlementaires et administratifs, ses présidents de Chambres de Commerce, ses industriels, ses agriculteurs, qui vous ont dit, en des termes qui vous ont certainement touchés, à la fois la tendresse de nos sentiments à votre égard, et la fraternité réelle qui unit nos deux pays, si bien faits pour s'entendre. Laissez-moi vous traduire une dernière fois ce que nous ressentons à votre égard, en vous disant bien simplement que nous vous considérons comme des membres de notre famille.

« Notre parti, qui est à la fois un parti idéaliste et réaliste, et qui représente des millions de Français appartenant à toutes les classes sociales, suit avec une vive et profonde attention tout ce qui se passe chez vous. Profondément attaché à la paix, il sait que le maintien de ce bien précieux pour l'Humanité est votre principal souci. Comme vous-même, il entend que soient assurées, en même temps que l'intégrité du territoire national, la sécurité de ce territoire. Quand, récemment, certaines questions épineuses se sont posées, il a soutenu, défendu par ses orateurs parlementaires et par l'opinion de ses journaux vos justes revendications. Il a été un de ceux qui ont tenu à ce que la Pologne occupât, au Conseil de la Société des Nations, la place qui lui était due.

« Sa sympathie n'a donc pas été, à votre égard, purement verbale ; elle s'est manifestée énergique et agissante. Elle ne vous fera pas davantage défaut dans l'avenir qu'elle ne vous manqua dans le passé.

« Mais les problèmes actuels sont surtout des problèmes économiques. Nous avons constaté avec une satisfaction réelle l'admirable redressement de la Pologne, l'amélioration progressive, à l'abri de toute surprise, de votre monnaie, le développement de votre industrie, de votre agriculture ; l'élan donné à vos travaux publics, et qui se traduit notamment par la création, audacieuse et sage à la fois, de ce magnifique port de Gdynia, où, sur ce terrain désert, mais en terre polonaise, vous vous assurez cet accès à la mer libre qui représente pour vous une des conditions essentielles de votre indépendance économique.

« Nous souhaitons que les relations commerciales de nos deux pays s'amplifient sans cesse. Nous profitons du travail de vos ouvriers sans lequel il ne serait pas facile de reconstruire la France. Vous vous êtes rendus compte, en visitant vos compatriotes sur place, qu'ils étaient aussi bien traités partout que nos propres nationaux.

« Nous souhaitons que vous réserviez à nos produits français l'accueil qu'ils méritent ; les échanges commerciaux créent entre les nations qui les pratiquent des liens dont la solidité s'accroît avec leur importance et avec leur temps.

« Nous vous félicitons de l'effort que vous accomplissez pour le développement de l'instruction

publique, à laquelle vous consacrez le sixième de votre budget, ainsi que du soin que vous prenez de l'éducation des minorités, notamment par la création d'écoles allemandes et blanc-ruthènes partout où elles sont nécessaires.

« Nous savons toutes les difficultés auxquelles vous avez à faire face, mais, voyant le travail magnifique que la Pologne a accompli depuis sa résurrection, et en huit années à peine, nous tenons à vous affirmer notre confiance complète, cordiale et sincère en son avenir, comme, aussi, en la solidité de ses institutions républicaines.

« La République, nous y voyons, comme vous-mêmes, le meilleur garant de la paix nécessaire entre les peuples. Le vieux fardeau des iniquités qui a pesé sur le monde ne doit plus jamais faire fléchir nos épaules ; nous avons racheté cela au prix de torrents de sang, nous comme vous ; il doit être remplacé par l'harmonie et le respect des traités. Je bois à la santé des sénateurs et des députés polonais, à la démocratie polonaise ».

Du côté des parlementaires polonais, MM. Dombski Lieberman et Stronski ont pris la parole.

M. Dombski souligne que nul n'ignore le rôle important que joue dans la direction politique de la France le Parti radical et radical-socialiste.

« En terminant ce magnifique voyage autour de la France, dit-il, dont nous serons reconnaissants au Groupe parlementaire franco-polonais, Monsieur le Président, je tiens à rendre hommage à la grande démocratie française, aujourd'hui majeure, et à la démocratie polonaise qui s'instruit, se développe dans l'action et se prépare à jouer le grand rôle dont elle est digne ».

M. Lieberman salue le Parti radical français au nom des socialistes polonais, et M. Stronski parle de la collaboration des démocrates à l'œuvre du progrès de l'Humanité vers des idéaux toujours plus sublimes : La France et la Pologne sont prédestinées à marcher à la tête de cet effort.

Puis, M. Louis Ripault, président de la Commission des Affaires extérieures du Comité exécutif, rappelle que la tradition radicale, en ce qui concerne

l'amitié à l'égard de la Pologne, s'est affirmée sans faiblesse depuis la Révolution française, où l'Assemblée Nationale recevait avec éclat Kosciuszko. M. Ripault, donne aussi lecture de l'ordre du jour voté par l'Assemblée Nationale de 1848, sur la proposition de Vavin : « L'Assemblée Nationale déclare que la France dans la limite de sa juste influence, exigera comme base de tout arrangement européen le rétablissement de la Pologne indépendante, et invite le Gouvernement de la République à faire de cette déclaration la règle de sa conduite et la base de toutes négociations ».

L'orateur loue les Polonais des résultats obtenus depuis la conclusion de la paix. Il leur demande de rester en pleine solidarité avec les Nations dont l'union a vaincu l'oppression qui les maintenait sous le joug. C'est un des bons moyens de maintenir la paix et de développer en réalité toutes les espérances inscrites dans les accords de Locarno, qui ne visent qu'à rendre indestructible la paix générale dont l'humanité a tant besoin.

M. Capgras remercie le Président Sarraut et les membres du Comité exécutif du Parti radical et radical-socialiste et la délégation se rend au grand dîner offert par l'Association « France-Pologne », en présence de M. de Chlapowski, entouré du personnel de l'Ambassade, du ministre Targowski, du conseiller Muhlstein, des ambasadeurs MM. de Panafieu, Jusserand et Noulens ; Jean Locquin, député, président du Groupe Parlementaire franco-polonais ; du professeur Emile Bourgeois, du baron Taube, des sénateurs Courtier et Reynald, des députés Capgras, Simon Reynaud, Maxence Bibié, Bringer, docteur Nicollet, Barthélemy ; de M. Paul Boyer, directeur de l'Ecole des Langues Orientales, etc.

Le lendemain était libre et chacun de nous pouvait disposer de son temps à sa guise, n'étant obligé ni de prononcer ni d'écouter un discours.

Il fait bon pouvoir plonger dans Paris, s'égarer dans la fourmilière humaine, dans ce colosse que peint si bien un couplet sur le panorama de Montmartre :

Ce cercle noir si large et si profond,
Qu'on n'aperçoit ni le bout ni le fond.

Cette fourmilière humaine, en apparence sans souci, travaille sans répit, se hâte sans cesse, produit, produit tellement ! Et combien nombreuse est cette production, comme elle est diverse, quels énormes horizons elle embrasse !

Et ici, fait étrange, les différentes productions se pénètrent, se rejoignent à un certain niveau. La littérature, par exemple, s'approche de la cuisine, la cuisine entre dans la littérature, à l'avantage de toutes les deux. Ainsi, s'élabore la culture, la culture de la vie, sous toutes les formes.

Se livrer aux excès de table, c'est de la décadence, mais l'art culinaire, c'est de la civilisation. Quelqu'un a dit très finement qu'on reconnaît la culture d'une nation non à la façon dont elle travaille, mais à celle dont elle s'amuse ; j'ajouterai : et à la façon dont elle mange et boit, ou Château-Margaux par petites gorgées savantes ou alcool brut d'un trait, à la jetée. Il n'en résulte point que celui qui boit du Château-Margaux ne puisse pas être un rustre, mais celui qui vide des verres d'alcool brut n'aura sûrement rien de commun avec une vraie culture.

Qui de nous ne connaît Lucullus, qui ne connaît ce nom, personnification du gourmet et — *sit venia verbo* — des excès de table. Et pourtant Lucullus était un personnage d'une haute qualité, de grand talent militaire et politique, puisqu'il y a des historiens qui le tiennent pour le Napoléon de son époque. Est-ce que, par hasard, Jules César et les autres n'auraient pas suivi le chemin frayé par Lucullus ?

Mais l'heure du départ pour Lens approche et il faut y songer.

Un train spécial avait été mis à notre disposition par la Compagnie des Chemins de Fer du Nord, qui nous avait invités à Dunkerque et avait envoyé à notre rencontre M. Joseph Girard, secrétaire général de la Compagnie du Nord, professeur à l'Ecole des Sciences Politiques, représentant M. Javary, directeur des Chemins de Fer du Nord.

Outre ces messieurs, avaient tenu également à accompagner la délégation les députés Evain, Beauvillain, César Bernard, Evrard, Maës, etc., etc.

A notre arrivée à Lens, une vibrante allocution a été prononcée par M. Girard ; M. Kiniorski lui a

répondu en remerciant la Compagnie du Nord de sa généreuse hospitalité.

A la gare, nous avons été reçus par une délégation du Syndicat des Mineurs et par de nombreux membres de la colonie polonaise. On s'est rendu directement à l'Hôtel de Ville, où un vin d'honneur a été offert. M. Basly, député, maire de Lens, a souhaité la bienvenue aux parlementaires polonais, nous assurant que les autorités de la ville ne feraient jamais de distinction entre Polonais et Français.

Le sénateur Stanislas Posner a remercié chaleureusement le député Basly.

De là, nous nous sommes rendus à la Maison du Peuple, où le député Maës, secrétaire général du Syndicat des Mineurs du Pas-de-Calais, a prononcé un grand discours, dans lequel il a déclaré avec force qu'en cas de chômage les ouvriers polonais et français seraient traités en égaux. Ensuite, ont pris la parole deux ouvriers polonais délégués par la section polonaise, Majorczyk et Szabowicz, qui ont présenté à la délégation un cahier de revendications concernant la convention franco-polonaise d'immigration. Les sénateurs Kiniorski et Posner ont remercié le député Maës et répondu aux orateurs polonais.

Un banquet a été ensuite servi dans la salle de l'Alhambra, sous la présidence du député Maës.

Lens, c'est, à un certain degré, une ville franco-polonaise, les enseignes des magasins, la carte dans les restaurants sont rédigés en polonais, et partout on rencontre beaucoup de Polonais.

L'après-midi a été consacrée à la visite des organisations polonaises de Lens et des environs, ainsi qu'à une réception donnée à l'Hôtel de Ville de Bruay par la Municipalité. Nous sommes allés en quatre groupes, en autos, visiter les cités ouvrières de Bruay, Noeux, Liévin et Harnes-Ostricourt.

Le groupe de Liévin a poussé aussi jusqu'à Neuville-Saint-Vaast pour déposer des fleurs sur la tombe des sept premiers Polonais tués au cours de la grande guerre.

A Bruay, le député-maire, Cadot, a prononcé un discours de bienvenue en soulignant les efforts faits par la ville pour rendre la vie des Polonais autant que possible semblable à celle des citoyens français. Il a évoqué aussi le grand problème de la retraite pour la

vieillesse, dont ne bénéficie pas encore la génération des ouvriers qui sont arrivés en France dans leur maturité ! Cette question angoissante a été traitée aussi par le député Maës, qui a pris ensuite la parole. Les sénateurs Nowak et Posner ont remercié la Municipalité de Bruay, pour son excellent accueil. Le sénateur Posner a publié, dans le *Robotnik* (l'Ouvrier), un récit exact et coloré de nos pérégrinations à travers le pays :

« Nous allons aux charbonnages, écrit-il. Là, nous sommes salués par l'éminent député-maire, un vénérable socialiste, le camarade Basly, qui est décédé depuis. Un socialiste répond; l'atmosphère devient tout de suite chaude et sympathique. Nous sommes accompagnés de toute une suite de camarades du parti du district, rien que des mineurs, des gens de travail, des gens de lutte. Beaucoup de conversations dans la Maison du Peuple. Le député Maës harangue comme représentant de la Ligue professionnelle des mineurs, comme représentant de la Confédération Générale du Travail ; un socialiste polonais réplique dans le même sens. Le représentant des mineurs polonais proteste contre l'ingérence des partis politiques dans la vie des mineurs. Après un modeste déjeuner, nous nous rendons dans les environs de Lens pour visiter les colonies ouvrières. J'étais à Lens en 1918. C'était alors un monceau de décombres et de ferrailles. Pas une rue, aucun vestige d'hommes ou de culture. Les canons allemands avaient balayé la petite ville qui, avant la guerre, comptait comme actuellement 25.000 habitants. Aujourd'hui, il n'y a plus traces de la guerre : une église, des rues, des magasins, des cafés, des hôtels. Les masures d'autrefois ont disparu. Une nouvelle ville s'est érigée, bâtie en grande partie par le travail de l'ouvrier polonais. La même chose se passe dans toute la contrée. Des maisons ouvrières, construites en majeure partie pour deux familles, entourées d'un petit jardin, dans lequel travaillent nos compatriotes préparant le sol pour les pommes de terre. Nous visitons plusieurs maisons. Dans quelques-unes d'entre elles on peut voir le bien-être : beaucoup de meubles, des amas de coussins, des tableaux aux parois des murs, de la porcelaine. Nous remarquons aussi une petite maison avec un peu de

mobilier « fait au hachereau », comme dit la propriétaire, c'est-à-dire taillé par son propre travail. Le chômage ne se laisse pas voir encore, mais on dit qu'il approche, et les Français le redoutent toujours. Des foules d'enfants, de bonne mine, l'air frais, proprement vêtus, nous récitent dans la rue de petites fables en français et en polonais ; quelques-uns parlent très bien le français; dans la foule mêlée, des enfants polonais et des enfants français.

« Dans quelques maisons, on a aménagé un appentis, et dans cet appentis on élève un porc ; Maës nous dit que la Compagnie ne permet pas cet élevage. « Pourquoi ? demandons-nous. Cela nuit-il à quelqu'un que le mineur mange de la saucisse de sa propre production ? — « Le mineur français ne s'est jamais occupé de l'élevage du menu bétail. C'est ennuyeux... la tradition ». Mais nous sommes tout de suite d'accord pour trouver qu'on peut passer à l'ordre du jour sur cette tradition. Le député promet de défendre les éleveurs de bêtes porcines et aussi d'oies, dont on voit des bandes autour des colonies.

« A la mairie, une conférence, dans laquelle les députés Cadot et Maës nous entretiennent de divers sujets. Il faut compléter la législation sociale de la Pologne. La convention internationale s'appuie sur le principe de la réciprocité. L'ouvrier polonais a droit en France aux avantages qu'aurait l'ouvrier français en Pologne. En conséquence, l'ouvrier polonais âgé de soixante ans perd le travail dans une mine française sans acquérir le droit à l'assurance contre la vieillesse. Il y a des cas douloureux dont celui, par exemple, de ce Michel Pietrzynski qui s'adresse, ici, à nous ; pendant des années, il a payé des cotisations en Westphalie, des cotisations qui devaient assurer sa vieillesse. Mais, hélas ! il a perdu le droit à l'assurance, n'a pas gagné l'assurance française et est resté ainsi en suspens. Il faut reviser cette législation. Nous vous promettons notre assistance et nous saurons tenir parole, messieurs les délégués de la Diète polonaise ! Les mineurs se plaignent à nous des trop lourdes taxes consulaires. Quelques-uns déplorent l'absence d'écoles polonaises. Je ne veux pas multiplier ici les exemples. Nous reviendrons sur cette affaire. Ce sont des choses d'une importance de premier ordre. Ici, la

Commission centrale des Associations professionnelles a la parole, et elle accomplira son devoir ».

Après une nuit passée dans le wagon-lit, nous gagnons, le samedi 19 mars, en train spécial, la gare de Dunkerque.

Voici ce que le *Nord Maritime* écrit à l'occasion de notre arrivée :

« Sur le quai de la gare, on remarquait, pour recevoir la délégation : MM. Delaby, ingénieur de l'Exploitation ; Clergel, inspecteur principal, adjoint ; Debacque, directeur des services administratifs de la Chambre de Commerce ; Barret, inspecteur divisionnaire ; Ronault, ingénieur de la traction ; Delattre, inspecteur du matériel roulant ; Drouillat, chef-adjoint des gares de Dunkerque ; Breuillard, commissaire spécial ; Véron, chef de bureau du service d'exploitation, etc.

« Parmi la délégation, on remarquait des députés et sénateurs appartenant à tous les partis des deux assemblées nationales polonaises.

« Depuis l'extrême-droite jusqu'à l'extrême-gauche, toutes les nuances de l'opinion polonaise étaient représentées. Il y avait un député de la minorité nationale juive.

« Après les présentations, le Groupe, conduit par MM. Debacque, Latrasse et Delaby prit place dans un autobus qui, par la ville, amena la délégation polonaise à la Chambre de Commerce ».

Là, MM. Jean Trystram et Léonce Lecomte, vice-présidents, entourés de MM. Ziegler, Collet, Torris, Lemaire-Bonpain, Lefebvre, Laloux et Pyl, membres de la Chambre de Commerce, attendaient la délégation, ainsi que M. Cavenel, ingénieur des Ponts et Chaussées.

Nous avons été reçus dans la salle des délibérations.

Prenant la parole, M. Jean Trystram excuse le président, M. Coquelle, retenu à Lille par ses devoirs de conseiller général et de député du Nord : « Je suis très heureux, dit l'orateur, de pouvoir accueillir ici les représentants autorisés de la République polonaise. M. Doumer, président du Sénat, vous a rappelé, il y a quelques jours, les liens de profonde amitié et de confiante affection qui ont toujours uni nos deux pays ; nous partageons ces sentiments, mais, comme

mandataires du Commerce et de l'Industrie, nous n'oublierons pas que les relations commerciales sont un des moyens les plus efficaces d'entretenir et de développer les rapports amicaux entre les peuples.

« Malheureusement, les affaires entre la Pologne et la France sont loin d'avoir atteint leur développement normal. En effet, dans l'état actuel, la Pologne peut exporter annuellement :

« 15.000.000 de tonnes de charbon, de 2 à 300.000 tonnes de combustibles liquides et de graisses industrielles, près de 3.000.000 de mètres cubes de bois sciés et en grumes, de 2 à 300.000 tonnes de sucre, plusieurs centaines de mille tonnes de blé, 500.000 tonnes d'orge et de seigle.

« La France importe précisément de grosses quantités de ces marchandises et, pour sa part, le port de Dunkerque a vu passer sur ses quais, en 1925 :

« 235.000 tonnes de charbon, 250.000 tonnes de pétroles et autres combustibles liquides, 120.000 tonnes de bois, 180.000 tonnes de blé, 60.000 tonnes d'orge et de seigle.

« Dans ce trafic, la Pologne n'a figuré que pour 40.000 tonnes. D'autre part, le mouvement total des échanges entre nos deux pays donne environ 200.000 tonnes à l'entrée en France et 30.000 tonnes à la sortie. Nos relations n'ont donc pas l'importance qu'elles devraient avoir et nos efforts combinés doivent tendre à les augmenter de façon à arriver, dans un avenir prochain, à un trafic annuel beaucoup plus intéressant.

« Vous allez donc, dans quelques minutes, visiter notre Etablissement Maritime, sous la conduite de nos Ingénieurs des Ponts et Chaussées : vous verrez notre outillage perfectionné, nos grues, nos ponts transbordeurs, nos stations de pompage, nos aspirateurs et notre silo, et vous vous rendrez compte du travail prodigieux qui a été fourni ici, depuis 50 ans, pour faciliter les importations et les exportations.

« A côté de cet outillage, vous trouverez des lignes régulières de navigation qui assurent trois départs par mois pour Dantzig et vous rencontrerez dans nos maisons de transit et de commerce des hommes de réalisation rompus aux affaires, et tout prêts à étudier avec vous les grands problèmes commerciaux que je viens d'évoquer en quelques mots.

« En terminant, je vous remercie, Messieurs, d'avoir tenu à consacrer quelques heures à Dunkerque avant de quitter la France, et j'espère qu'à votre retour dans votre Patrie, vous voudrez bien diriger vos pensées vers le resserrement de notre amitié et le large développement de nos relations commerciales ».

M. Kiniorski, sénateur, président de la délégation, a répondu à cette allocution. Il dit que, sous le rapport des relations commerciales, il restait, en effet, beaucoup à faire, mais que cette visite à Dunkerque, que ses amis et lui ont acceptée avec empressement, contribuerait puissamment à établir des rapports suivis entre la Pologne et le port de Dunkerque.

Mais je veux encore céder la parole au *Nord Maritime :*

« M. Cavenel se mit alors, avec sa courtoisie habituelle, à la disposition des excursionnistes pour la visite du port, et commença par leur expliquer la disposition de notre établissement maritime à l'aide de la belle carte peinte sur un pan du mur de la salle des délibérations de la Chambre de Commerce.

« La délégation, toujours sous la conduite de MM. Debacque, Latrasse et Delaby, auxquels s'était joint M. Cavenel, entreprit, toujours en autobus, la visite du port.

« Le groupe parcourut nos bassins où M. Cavenel donna toutes explications utiles sur le fonctionnement des formidables appareils de manutention, sur l'importance du trafic.

« La vue de notre outillage, ainsi que les chiffres fournis démontrant l'importance de notre port, frappèrent vivement les membres de la délégation. Ceux-ci s'intéressèrent aux moindres détails, se faisant tout expliquer et se promettant, chez eux, de signaler l'importance d'un tel établissement maritime.

« Ils visitèrent ainsi le hangar des textiles dont les vastes proportions les stupéfièrent. Ils entrèrent dans les chambres frigorifiques dont ils admirèrent l'aménagement.

« Ils passèrent au quai des pétroles. Les aspirateurs de grains retinrent leur attention et ils terminèrent cette randonnée par la visite de l'immense silo qui les impressionna fortement ».

Voici, d'autre part, ce que le sénateur Posner écrit dans le *Robotnik :*

« Nous visitons le port, où le président de la Chambre de Commerce se plaint de l'absence de relations commerciales suivies avec la Pologne. Les chiffres, en ce qui concerne notre expansion commerciale, qu'il cite, font en effet rougir. Qui est coupable de cet état de choses : notre production ou le marchand français ? »

Après avoir quitté le silo à grains, nous prenons place dans une vedette de la Chambre de Commerce qui, par les bassins, nous ramène au point de départ, c'est-à-dire à la Chambre de Commerce, d'où, en autobus, nous gagnons l'Hôtel de Ville, où nous attendait M. Ch. Valentin, maire, entouré de son Conseil municipal et de ses adjoints : MM. Théry, Ayello, Boulerot et Ruyssen fils.

On y remarquait, en outre, MM. Seguin, sous-préfet ; Albert Picard, président du Syndicat d'Initiative, entouré des membres de ce Groupement ; Dourne, président du Tribunal civil ; Lamer, procureur de la République ; le colonel Marchal, commandant le 11e régiment d'Infanterie ; Chenouard, commandant de la Marine ; le commandant du Génie ; Saugrain, commissaire central ; Rouzeré, chef de l'Harmonie Municipale ; Colleaux, secrétaire général de la mairie, et tous les chefs de services municipaux.

M. Charles Valentin, maire de Dunkerque, exprime la joie qu'éprouvent les Dunkerquois de la visite des parlementaires polonais :

« Des liens qui, s'ils ne sont pas très anciens, dit l'orateur, sont néanmoins solides, unissent, en effet, Dunkerque à la Pologne, et ce n'est pas la première fois que, dans les rues de la Cité de Jean Bart, passent des représentants de la Nation polonaise.

« Les Dunkerquois ont été des premiers à souhaiter que l'entente entre les deux nations soit durable et féconde : ils savent ce que doivent produire pour leur ville et sa banlieue la fréquentation du port par vos navires, le trafic auquel vos commerçants et les nôtres pourraient s'intéresser, le travail procuré à toutes les corporations.

« Les Dunkerquois se réjouissent de voir la Chambre de Commerce saisir l'occasion de votre voyage pour vous faire connaître davantage encore le port de Dunkerque, avec sa belle organisation, son outillage moderne toujours en perfectionnement, et dont vous avez été à même d'apprécier l'incontestable supériorité.

« Aussi, vous comprenez le sentiment dans lequel les Dunkerquois, par la lecture des comptes rendus des journaux, ont suivi votre voyage à travers la France.

« De cœur, ils applaudissent aux propos d'entente chaleureuse et cordiale, tenus par les représentants des deux pays.

« C'est à cette pensée d'union entre nos pays, gage de paix entre tous les peuples, que je lève mon verre, s'écrie l'orateur, certain d'être l'interprète de la population dunkerquoise tout entière ».

M. Ignace Balinski, sénateur, président du Conseil municipal de Varsovie, répond en ces termes à l'aimable allocution du maire de Dunkerque :

« C'est la troisième fois qu'au cours de notre voyage en France, nous visitons un port de mer. Mais nous n'avons pas encore été jusqu'ici aussi fortement impressionnés que par la vue de ce port, le plus proche de la Pologne.

La mer n'est pas un obstacle infranchissable. C'est au contraire un élément merveilleux pour faciliter les relations commerciales. Il faudra que par votre beau port ces relations s'accentuent entre la Pologne et la France. Il faut que Dunkerque soit en liaison plus intense avec Dantzig et Varsovie ».

Le sénateur Balinski parle encore de l'intérêt qu'a la Pologne à conserver son accès à la mer, cause que la Pologne défendra toujours au-dessus de tout.

Il termine en acclamant la ville de Dunkerque, patrie de Jean Bart, ville qui a vécu des heures tragiques pendant la guerre et il lui adresse ses remerciements les plus cordiaux pour l'accueil que ses amis et lui y ont reçu.

A l'issue de cette réception, nous remontons en autobus pour la visite de Malo-les-Bains ; puis à midi quarante-cinq, nous reprenons notre train spé-

cial. En quittant Dunkerque, nous avons pris place dans le wagon-restaurant où la visite du port de Dunkerque fit l'objet de toutes les conversations.

Il est certain que cette visite aura une excellente répercussion sur les futures relations entre nos deux pays.

Dans le wagon-restaurant, un déjeuner magnifique nous attendait, offert par la Compagnie des Chemins de Fer du Nord.

Plusieurs membres de la délégation, accompagnés par le député Evrard, sont descendus à Lille pour y visiter les organisations ouvrières polonaises. La partie officielle du voyage étant terminée, il n'y avait plus aucune réception. Les parlementaires ont été accueillis à la gare par les représentants de « l' Union des Ouvriers polonais en France ». Le cortège s'est rendu au siège de cette organisation, où l'on a passé quelques heures à discuter sur la condition des travailleurs polonais en France.

Nous revenons enfin à Paris, où nous devions reprendre le Nord-Express.

Au cours du dîner, le sénateur Kiniorski remercie chaleureusement, au nom de la délégation, les collègues du Parlement français, ainsi que M. Krakowski, secrétaire général du Groupe franco-polonais, qui, par son activité empressée, a contribué à la réussite de cette excursion inoubliable.

Le sénateur Nowak porte ensuite un toast en l'honneur de la Presse et spécialement en l'honneur du représentant de l'agence *Pat*, M. Kleczkowski, qui accompagna la mission pendant le voyage.

Nous sommes de nouveau à Paris ; nous disposons encore d'un peu de temps ; je dis en confidence à mon voisin, M. Balinski : « J'ai l'intention de profiter de cette petite heure qui reste encore à notre disposition pour aller m'acheter un parapluie ». M. Balinski me répond, étonné : « Je vous accompagnerais volontiers, mais c'est impossible d'acheter maintenant un parapluie ; ne savez-vous pas qu'il est neuf heures et demie ? » — « Comment ! il n'est pas possible d'en acheter un ? Je me charge d'acheter tout ce que vous voudrez jusqu'à onze heures et même plus tard, même un cheval avec sa voiture. Les Français comprennent le commerce, ils savent que ce n'est pas une institu-

tion d'Etat et qu'il ne peut pas être tel ; ils savent que l'essence du commerce s'exprime dans la possibilité d'acheter tout de suite, quand l'intention d'acheter apparaît et avant qu'elle soit passée... » Et, précisément, nous avons acheté le parapluie, dont j'avais besoin, à dix heures du soir, sans peine, et sans l'avoir cherché longtemps !

Avant de quitter la terre française, la délégation a adressé des dépêches avec nos plus vifs remerciements à M. le président Poincaré, le ministre Briand, le président Doumer, le président Bouisson, le maréchal Foch, le député Locquin, président du Groupe franco-polonais ; le ministre Louis Marin, président des « Amis de la Pologne » ; le Préfet maritime de Toulon et le Gouverneur militaire de Verdun.

Arrivés à Varsovie, nous sommes partis, chacun chez soi, pour revenir quelques jours après, afin de passer en revue les résultats obtenus au cours de notre excursion.

Le soir du même jour, a eu lieu un banquet offert par le Groupe parlementaire polono-français, ainsi que par le président du Sénat et celui de la Diète, en l'honneur de l'Ambassadeur de France, M. Laroche.

Au champagne, M. Rataj, président de la Diète, a pris la parole et remercié en termes vibrants la France et son Ambassadeur pour le si magnifique accueil réservé à la mission de la Diète et du Sénat polonais. M. Laroche a répondu sur un ton cordial, en soulignant l'importance de l'excursion.

A Varsovie, M. le sénateur Kiniorski a reçu de M. Fernand Bouisson, président de la Chambre des députés, une dépêche dont voici le texte :

« Je suis heureux d'avoir pu saluer à la Chambre française les délégués du Parlement de la Pologne, notre amie. Désormais, des liens étroits uniront les parlementaires de nos deux pays. Je vous envoie, à vous et à vos collègues, mes souhaits les plus cordiaux ».

Il y avait jadis, et peut-être y a-t-il encore, un jeu de jeunes gens consistant à se poser ces questions : Qu'est-ce que celui-ci a dit à celui-là? Qu'est-ce qu'on en dit ? Et qu'en est-il résulté ? S'il fallait appliquer ce jeu à l'excursion des parlementaires polonais, je

serais bien embarrassé, mais ce n'est pas ma tâche ; ma tâche est la rédaction du rapport ; cependant, il serait peut-être utile de citer quelques opinions parues dans la presse française et dans la presse polonaise sur ce sujet.

Commençons par la séance qu'a tenue le Groupe parlementaire franco-polonais à Paris, sous la présidence de M. Locquin, et au cours de laquelle fut présenté un résumé du voyage et des réceptions organisées dans chacune des villes de province visitées par les hôtes polonais. La grande courtoisie et la parfaite harmonie qui n'ont cessé de régner entre les membres de la délégation ont donné la plus haute idée en France du Parlement polonais. Il est inutile de répéter que la délégation a rencontré partout un accueil des plus chaleureux, et que, maintes fois, des manifestations spontanées de sympathie ont été la fidèle expression des sentiments d'amitié que la France porte à la Pologne — son amie et alliée. Une des conséquences immédiates de ce voyage sera, sans contredit, un rapprochement plus étroit encore entre les deux pays. Quant à la politique étrangère, les visiteurs polonais ont pu constater que leurs collègues français partagent leurs points de vue. Toutes les campagnes menées pour faire naître des malentendus entre les deux nations sont désormais vouées à un échec certain. De plus, ce voyage a été une occasion excellente de faire un examen sérieux et approfondi du problème de l'immigration ouvrière polonaise en France, qu'il se présente sous un aspect particulier, tel que la question des logements, ou sous la forme générale de l'assimilation complète des travailleurs polonais aux ouvriers français, afin qu'ils puissent jouir pleinement des bienfaits de la législation sociale, de la protection du travail et des institutions scolaires. Déjà, à l'heure qu'il est, les démarches faites auprès des autorités compétentes en vue d'assurer aux ouvriers polonais de meilleures conditions de logement ont eu des résultats fort appréciables.

On a décidé ensuite la publication d'un volume, où serait relaté notre voyage, que je puis qualifier d' « historique ».

Enfin, à l'unanimité, le Groupe vota une motion présentée par le docteur Paul Nicollet, député de l'Ain, et dont voici le texte :

« Le Groupe parlementaire franco-polonais, réuni le 12 mai 1927, en assemblée ordinaire, est heureux de constater le complet succès de la réception qui a donné lieu à de nombreuses et impressionnantes manifestations en l'honneur de la délégation parlementaire polonaise. Le Groupe remercie le Comité d'organisation et tout particulièrement ses camarades Jean Locquin, Emmanuel Evain et Antoine Capgras, qui ont préparé l'itinéraire du voyage et ont su partout grouper autour d'eux des collaborateurs précieux, dont l'initiative et la bonne volonté ont fait merveille. Il remercie aussi vivement les municipalités des villes visitées par les hôtes polonais, ainsi que les diverses institutions et organisations, qui ont tant fait pour jeter un vif éclat sur la réception des visiteurs polonais. Le Groupe exprime le vœu que cette première visite soit suivie par d'autres et que les liens d'amitié et de confiance mutuelle ne cessent de se resserrer.

« En renouvelant l'assurance de ses sentiments d'amitié, le Groupe salue cordialement ses chers collègues polonais.

« Il tient aussi à souligner l'aide si efficace apportée par M. Edouard Krakowski, secrétaire général du Groupe, qui fit preuve d'une inlassable courtoisie, jointe à une connaissance profonde des questions polonaises et, par cela même, contribua au succès si complet des réceptions organisées par le Groupe parlementaire dans les différentes parties de la France visitées pas nos hôtes ».

Le directeur du *Paris-Télégramme*, M. Jacques Bertal, écrit ce qui suit au sujet de l'excursion, sous le titre « Une mission opportune » :

« Sous la présidence du sénateur Kiniorski, une importante délégation du Parlement polonais, composée de dix-huit députés et de cinq sénateurs est arrivée en France, il y a une quinzaine de jours, pour rendre visite aux parlementaires français qui, à diverses reprises, avaient visité la Pologne.

« Le séjour des parlementaires polonais en France a été des plus utiles. Ils ont eu de nombreux entretiens avec les plus éminents de leurs collègues français et avec les principaux hommes d'Etat français. Un tel échange de vues, à l'heure où tant de problèmes

vitaux exigent la collaboration la plus étroite des deux nations alliées, ne pouvait pas ne pas donner des résultats appréciables. Des deux côtés on a beaucoup appris. Des points douteux ont été précisés et dissipés. La solidarité des deux pays a été retrempée. La nécessité de poursuivre en commun la grande œuvre de consolidation européenne, basée sur les traités en vigueur est apparue à tous comme la tâche fondamentale et urgente.

« Dans la délégation polonaise étaient représentées toutes les fractions du Parlement polonais : des chefs politiques de la droite, des représentants du parti socialiste, plusieurs personnalités du centre et, enfin, le président du Club israélite à la Diète. Tous ces parlementaires jouent un rôle important dans les affaires publiques de leur pays. Parmi eux se trouvent un ancien président du Conseil, plusieurs anciens ministres, les rapporteurs de divers budgets, des spécialistes de la politique extérieure, des questions de la main-d'œuvre et des minorités ethniques, des problèmes intéressant la défense nationale, le commerce, l'industrie, l'agriculture, etc...

« La portée d'une telle mission n'est sujette à aucun doute. Elle a permis aux parlementaires polonais de prendre contact avec la vie politique française et de voir sur place la merveilleuse activité du peuple français. De leur côté, ils ont fourni à leurs collègues du Parlement français d'amples renseignements sur la situation de l'Est européen.

« Ce qui a été noté dès le premier jour de l'arrivée des parlementaires polonais en France, c'est leur parfaite concordance dans l'appréciation des événements de politique extérieure, malgré la composition si hétérogène de la délégation.

« La fidélité à l'alliance franco-polonaise reste la pierre angulaire de tous les partis politiques polonais sans exception. La même identité de vues a pu être constatée quant aux grands problèmes de politique internationale : notamment, les parlementaires français n'ont pu ne pas être frappés en écoutant leurs collègues polonais affirmer que, derrière la politique extérieure de la Pologne, se range l'unanimité du Parlement et du pays. Le député de l'extrême-droite, M. Stronski, et le député de l'extrême-gauche, le socia-

liste Niedzialkowski, ont déclaré en termes identiques que vouloir seulement envisager une rectification éventuelle des frontières pourrait ébranler les assises de la paix, encore si précaires.

« Par rapport à l'Allemagne, les parlementaires polonais, sont d'accord que, tout en poursuivant par tous les moyens possibles un rapprochement pacifique avec le Reich, il serait également imprudent de ne pas redoubler de vigilance en présence des manifestations d'impérialisme et des velléités de conquête qui se font de plus en plus jour dans certains milieux germaniques et contre lesquelles M. Briand lui-même a été obligé de protester à Genève.

« En ce qui concerne la grande inconnue qu'est la Russie, les parlementaires polonais et français ont eu à Paris de nombreux entretiens au cours desquels est apparue la tâche primordiale, prédominante, qui est réservée à la Pologne, dans les relations entre l'Europe et la Russie.

« Beaucoup d'autres questions ont été mises au point, mais faut-il ajouter que, dans toutes les conversations qui eurent lieu à Paris et en province, Français et Polonais étaient en parfaite communion d'idées ? Cela n'est guère nécessaire.

« Aussi, la visite de la délégation parlementaire polonaise en France ne tardera-t-elle pas à produire les fruits espérés. La politique commune des deux pays a été, en quelque sorte, renforcée par une politique commune des deux Parlements.

« On peut se féliciter qu'un court séjour en France d'une vingtaine de sénateurs et de députés polonais ait permis d'aboutir à de si heureux résultats et à une si parfaite compréhension des buts que la France et la Pologne poursuivent inlassablement en vue d'assurer au Continent un statut pacifique à l'abri de tout danger de guerre et, ce qui s'ensuit, un courant d'échanges économiques qui doit sans cesse s'animer et progresser ».

Le sénateur Stanislas Posner a écrit dans le *Robotnik* de Varsovie :

« L'excursion des parlementaires polonais en France a eu un résultat très positif, ceci est hors de doute, tant du point de vue polonais que du point de

vue français. Mes amis français m'avaient donné des assurances à cet égard avant mon départ de France, et le député Milhaud, radical de droite, le constata éloquemment en ma présence. Cette expédition n'avait pas le caractère d'une simple excursion ; elle avait un caractère éminemment politique. Elle nous a rapprochés de la société française, et *vice-versa*. Elle a noué des fils qui vont d'une collectivité à l'autre. Elle a rapproché les âmes et les intérêts, et n'a pas consisté seulement en signatures apposées au bas d'actes diplomatiques solennels. Qui a vu, qui a vécu cette cordialité collective ne pouvait résister à l'idée que quelque chose de plus profond s'est accompli qu'une cérémonie de société. La cordialité fut aussi diverse que sont divers les tempéraments français et les paysages de la nature française. Il y en avait parmi nous qui connaissaient la France et le Français. Il y en avait aussi qui ne savaient de la France que très peu de chose, mais ils étaient cependant bourrés de préjugés anti-français, puisés dans des feuilles allemandes. Les écailles leur sont tombées des yeux. Ils ont vu la réalité et je doute qu'ils puissent oublier cette réalité. Ils ont vu un pays de grande âme, un pays de travail assidu et puissant, un pays de liberté, de démocratie, un pays dans lequel la conscience de la dignité de l'homme est poussée à des limites très lointaines, un pays dans lequel la constitution républicaine est infusée dans le sang de l'homme et non dans des liasses de parchemin, où le travail de l'homme fait la base de la vie publique, où l'Etat et le citoyen sont la même chose, où l'homme libre vit, en effet, dans l'état libre pour la satisfaction et pour l'avantage communs.

« Sans aucun doute, l'excursion a rapproché les deux Parlements qui se connaissaient trop peu réciproquement. Les Polonais ont vu un pays gouverné par un Parlement, par l'entremise d'un Gouvernement issu de ce Parlement. Les Polonais ont eu l'occasion de se mettre en contact avec des difficultés auxquelles le Parlement s'oppose et avec succès.

« La guerre a ruiné le pays, elle a provoqué une vraie révolution dans le domaine de l'argent ; cette crise commence à passer, lentement et difficilement, mais le pays s'était déjà reconstruit dans les départements détruits par la guerre.

« Les Français, le Parlement français se sont mis de plus près en contact avec les parlementaires polonais, avec les parlementaires de presque tous les partis politiques, en particulier avec la droite polonaise ; dans nos conversations, ils ont pris connaissance des soucis et des embarras du Parlement polonais, dont ils ne savaient que bien peu de chose. La presse française ne s'occupe pas beaucoup des réalités polonaises. Elle n'entend pas beaucoup parler d'elles. La propagande polonaise en France semble ne pas exister. Et soudain plus de vingt correspondants se sont trouvés en France, dont chacun parlait de la Pologne à sa manière, instruisait, informait. Il y avait donc un profit réciproque, un profit très important, à mon avis.

« Il faut désirer que de tels voyages ne soient pas sporadiques. Il faut faire entrer la Pologne dans la civilisation, il faut, en quelque sorte, la river dans la chaîne générale de la civilisation, dont chaque anneau possède sa propre vie forgée sur ses propres enclumes. Mais la chaîne est unique et il ne faut pas vivre au-delà de cette chaîne : la chaîne de la démocratie, de la République, de la paix, la chaîne du rapprochement économique, la chaîne de la meilleure compréhension et de la meilleure estime. Le voici le programme de tous les Européens pour aujourd'hui et pour demain. Nous comptons la Pologne parmi les pays d'Europe et au nombre des Européens ».

Le député Stanislas Stronski a écrit ce qui suit dans la *Warszawianka* (la Varsovienne) :

« Les députés et sénateurs polonais qui, au nombre de vingt, se sont rendus en France sur l'invitation du Groupe franco-polonais à Paris, Groupe comptant 340 députés et sénateurs, ont séjourné vingt-huit jours sur le sol français et ont visité, durant ce laps de temps vingt endroits divers. Ils se sont mis en contact avec toutes les personnalités politiques importantes de France, et, à la séance des membres des Commissions des Affaires Etrangères du Sénat et de la Chambre, sous la présidence des deux présidents des Commissions, MM. Lucien Hubert et Franklin-Bouillon, un plus étroit échange d'opinions a eu lieu. Les réceptions dans toutes les villes étaient arrangées par les Municipalités, c'est-à-dire par les maires, avec

le concours des préfets et des autorités militaires, par les Chambres de Commerce, et quelquefois même par les cercles scientifiques, ce qui a mis la délégation polonaise en contact avec les principaux foyers de vie collective. En outre, les représentants de vastes cercles sociaux, amis actifs de la Pologne, assistaient aux grandes réunions de la Société des « Amis de la Pologne », sous la présidence de M. Louis Marin et de la Société « France-Pologne », sous la présidence de M. Noulens. Partout, et en particulier à la réunion d'adieu avec les représentants de la Presse parisienne, où étaient présents les plus sérieux écrivains politiques, les parlementaires polonais ont fructueusement discuté avec les journalistes français. En un mot, le contact était parfait en hauteur, en profondeur et en surface à travers la France.

« Le travail de la France d'aujourd'hui s'effectue avec une vigueur étonnante. Dans les régions de l'Est et du Nord, que la guerre a bouleversées, l'énormité de la dévastation est déjà aujourd'hui dominée par l'énormité de la reconstruction. En même temps un développement incessant, étonnant, en particulier dans les ports, donne un démenti éclatant aux affirmations que les installations françaises ont vieilli. En même temps, cette courte revue sur place nous a démontré qu'il existe encore de grandes possibilités par un élargissement des échanges commerciaux entre la France et la Pologne, au lieu d'importer d'ailleurs.

« Sur la terre de France travaillent aujourd'hui plus de 600.000 ouvriers polonais, dans l'industrie, dans les mines et dans l'agriculture. A notre époque, où le criterium de la position des peuples dans le monde se base surtout sur la productivité, c'est la plus éminente expression de l'alliance polono-française, qui est calculée plutôt pour la paix que pour la guerre. La Pologne a besoin de cette coopération à cause de l'excès de ses bras, et la France à cause de son défaut. Le regard de nos propres yeux sur la vie de l'ouvrier polonais en France, sur ses métiers, ses logements, ses écoles, ses associations, a été au-delà de toute expression instructive sur les grandes nécessités qui existent là-bas. Ce que l'ouvrier y acquiert par le travail s'exprime par les paroles que nous avons fréquemment entendues : « Si tout le monde travaillait en Pologne

comme nous ici sommes obligés de le faire, nous serions assez riches pour qu'il y ait chez nous de l'occupation pour tous ».

« L'alliance de la France avec la Pologne existe non seulement dans un accord écrit mais avant tout dans les esprits des deux nations. Le but principal de l'excursion était de connaître la façon dont est comprise l'alliance, tant par les cercles politiques que par les larges masses sociales de la France. On peut constater sans aucune exagération et avec une pleine conscience de la gravité des définitions dans une telle question qu'il est bien difficile de s'imaginer une alliance dont la nécessité soit reconnue plus vivement et plus cordialement, sans grandes paroles, mais tout simplement comme une coexistence indispensable aux deux côtés, et conforme à des sentiments vivement ressentis et comme une collaboration sur le fond de l'Europe d'aujourd'hui ».

Dans l'hebdomadaire *Polonia Nova* (la Pologne Nouvelle), organe de la démocratie polonaise à l'émigration et de la Ligue des Associations Joseph Pilsudski, M. Venceslas Budzynski écrit, sous le titre « Après l'excursion des parlementaires » :

« Le résultat de la tournée, c'est la propagande, la politique et l'amélioration des conditions des émigrants. Nous pouvons aujourd'hui, avec la facilité que donne le recul, apprécier d'une façon plus juste les importants résultats de l'arrivée de nos parlementaires en France. Le programme de l'excursion, dont plusieurs se plaignaient d'abord comme étant trop chargé, ne s'est pas montré si mauvais. Le député Stronski a déclaré sans détour : « Il y avait abondance de biens parmi quoi on pouvait faire un choix des plus judicieux ».

Les trois moments les plus caractéristiques de la tournée et, avant tout, dignes d'être soulignés, sont : la propagande polonaise, les affaires politiques et la question de l'émigration.

Nos parlementaires ont été reçus partout avec une pompe royale. Il faut connaître les Français pour comprendre que les banquets, l'éclat et le faste constituent pour eux une manifestation indispensable de cordialité et d'amitié. Et, du reste, est-ce seulement

pour les Français ?... On nous connaît si peu ou si mal, et voici qu'une réclame, en quelque sorte, se présente dans une belle forme, une réclame merveilleuse, éblouissante, pénétrant les sphères diverses, les administrations, une réclame qui embrassait les endroits les plus importants. Tout était, en effet, parfaitement ordonné et, grâce à l'activité du Groupe parlementaire franco-polonais, auquel appartiennent 340 députés et sénateurs, grâce surtout à M. le député Jean Locquin, président du Groupe, et à ses collaborateurs, notamment le secrétaire général, Edouard Krakowski.

M. Maxence Bibié, député de la Dordogne, membre de la Commission des Affaires Etrangères, professeur de droit international à l'Université de Bordeaux, a écrit, dans l'*Ere Nouvelle*, un article intitulé : « Après le voyage des parlementaires polonais en France » et que nous reproduirons en guise de conclusion :

« La visite à travers la France des parlementaires polonais, organisée par le Groupe parlementaire franco-polonais a été, on peut l'affirmer sans crainte, l'occasion d'une belle et émouvante manifestation à l'adresse de la nation sœur que la guerre a fait renaître de ses cendres et que menacent encore tant de périls.

« Il serait vain de faire le récit de la longue randonnée, des champs dévastés de Verdun et de Reims, en venant de l'Alsace reconquise, jusqu'à Paris, centre de l'activité intellectuelle française ; de Bourges, riche d'un douloureux passé historique, jusqu'à Orléans ; de Bordeaux, Montauban, Cahors, Toulouse, Marseille, Toulon, qui rayonnent dans le travail d'un Midi resplendissant, dont Nice est la parure d'une inexprimable beauté ; enfin de Lyon, Saint-Chamond et Saint-Etienne, qu'anime une activité économique incomparable, jusqu'aux villes plus tristes, mais non moins laborieuses, de Lens et de Dunkerque, où devait s'achever le voyage.

« Nos hôtes ont vu la France dans la diversité de son activité, retrouvant dans le passé les vestiges de ce qui fut la cause et le fruit de sa grandeur historique, saisissant dans la diversité des œuvres auxquelles elle consacre ses efforts actuels les éléments puissants de la force d'attraction qui la place au rang des grandes puissances qui dirigent la politique mondiale.

« Or, je pense que nos amis parlementaires polonais ont été édifiés sur la nature des sentiments de notre pays à leur égard par la cordialité et la chaleur des réceptions qui leur ont été faites partout où les arrêtait le programme qu'ils s'étaient tracé. Ils ont vu venir au-devant d'eux les maires, représentants élus, et, par conséquent autorisés, des populations, qui leur ont souhaité la bienvenue en des termes qui, par la simplicité même des formules, prouve qu'il y a en France quelques opinions communes depuis longtemps cristallisées et combien sympathiques et favorables à la Pologne !

« Vraiment, dans ce voyage à travers les provinces françaises, si différentes par leur passé, par leurs coutumes et par l'amour de leurs traditions, qui ne nuisent cependant en rien à l'unité et à la grandeur de la patrie, c'est un même et émouvant hommage de sympathie, qui s'est élevé spontanément vers la Pologne ressuscitée après le long martyre qui, pendant plus d'un siècle, a si douloureusement ému l'âme généreuse de notre peuple.

« Mais à cette affirmation, si précieuse, de l'amitié traditionnelle qui unit nos deux nations depuis des siècles, et qui éclatait à chaque pas, il fallait joindre comme complément nécessaire l'examen rationnel des problèmes qui intéressent en ce moment nos deux pays et, particulièrement, la Pologne.

« Sans aucun doute, ces problèmes ont été posés, au cours du voyage, dans des conversations personnelles qui se déroulaient à bâtons rompus, et ce ne furent pas les heures les moins utiles que celles qui ont permis des échanges de vues entre parlementaires polonais et français, sur toutes les questions passées, présentes ou futures, qui méritent, à juste titre, l'attention de nos esprits inquiets. Les discours officiels eux-mêmes, malgré leur discrétion obligatoire, ont été particulièrement utiles, car ils ont alimenté des conversations ultérieures justement affermies, d'où se sont dégagés les aspirations et les vœux sur lesquels il est impossible à nos peuples de transiger.

« Lors du retour à Paris, la séance du Palais du Luxembourg, tenue par les deux Commissions des Affaires Etrangères du Sénat et de la Chambre, réunies pour entendre les délégués du Groupe parlementaire polonais exposer les questions vitales qui intéressent

Biblioteka Akademii

leur pays, fut comme le couronnement et, si l'on peut dire, l'acte essentiel du voyage. J'ai la conviction que nos amis ont saisi toute la valeur d'un geste qui n'a pas de précédent historique et qu'ils ont vu, dans cette décision du Parlement français d'ouvrir exceptionnellement nos portes aux représentants d'une nation amie, la preuve solennelle et indiscutable de l'affectueuse confiance que nous accordons au Parlement de Varsovie, c'est-à-dire au peuple polonais lui-même.

« L'attention soutenue avec laquelle ont été écoutés les orateurs dans leur examen des problèmes de l'heure et dans l'exposé des solutions possibles, a été la manifestation de l'intérêt grandissant qui animait les parlementaires français. Il faut avouer que nous avons tiré grand profit de ces exposés, faits en pleine sincérité, par des hommes avec lesquels nous nous étions déjà longuement entretenus, et que nous avons mieux compris les lignes directrices de la diplomatie polonaise évoluant entre les obstacles de l'Est et de l'Ouest, qui apparaissent à certains comme à peu près insurmontables.

« La question du « Couloir de Dantzig », débouché naturel d'un hinterland qui est le cœur même de la Pologne, la fixation définitive de la frontière lithuanienne et russe, que menacent des dangers sans cesse renouvelés, la liquidation des difficultés de Haute-Silésie, consécutives au partage opéré par la Société des Nations, furent évoquées avec un talent et une force qui firent grande impression. Il faut ajouter que l'accord unanime de tous les orateurs, quel que soit leur parti politique, à considérer un certain nombre de points, tels que le respect des traités et de l'intégrité du territoire, comme vitaux pour la Pologne, a fait éclater aux yeux des plus sceptiques le vrai caractère de certaines questions jusque là considérées comme secondaires ou comme faciles à résoudre par des transactions satisfaisantes.

« Il est, au surplus, inutile d'insister sur la portée de la visite des parlementaires polonais en France, et nous laissons au temps le soin de démontrer les effets heureux que cette prise de contact des membres de nos deux Parlements apportera à nos relations amicales, ainsi qu'à l'œuvre qui se poursuit inlassablement pour donner à l'Europe une stabilité économique et politique sans laquelle il n'est pas de paix durable ».

165

Achevé d'imprimer, pour le Groupe Parlementaire Franco-Polonais, le Premier Aout 1929, sur les Presses de l'Imprimerie de " La Tribune " 32, Avenue de la Gare, a Nevers





BIBLIOTEKA
ASG
NAUKOWA
17339